Quatre voitures, les dames et officiers de L L. A A. I I. les princes et princesses;

Toutes ces voitures étaient à six chevaux.

La voiture de l'Empereur était attelée de huit chevaux; les maréchaux colonels-généraux de la garde étaient à cheval, près des deux portières de la voiture de l'Empereur;

Le maréchal commandant la gendarmerie à cheval, derrière la voiture;

Les aides-de-camp, à la hauteur des chevaux;

Les écuyers, aux roues de derrière.

Le cortège était fermé par les grenadiers à cheval de la garde, entremêlés de pelotons de canoniers à cheval, et par un escadron de la gendarmerie d'élite.

Le cortège Impérial, en arrivant sur la place de Notre-Dame, tourna à gauche du portail par la rue du Cloître. L L. M M. et leur cortège descendirent de voiture à la petite porte de l'archevêché; se rendirent de là, par l'intérieur des bâtimens, dans les appartemens qui étaient préparés pour les recevoir. L'Empereur s'y habilla.

Lorsque l'Empereur fut revêtu de ses ornemens impériaux, il revint de l'archevêché par une galerie qui en traversait les cours et aboutissait au portail de l'église, à l'entrée de laquelle il fut reçu par les cardinaux, archevêques et évêques français, précédés du maître des cérémonies ecclésiastiques et de ses adjoints.

Cette marche de l'archevêché à l'église, se fit dans l'ordre suivant, avec dix pas de distance entre chaque groupe :

Les huissiers, sur quatre de front;

Les hérauts d'armes, sur deux de front;

Le chef des hérauts d'armes;

Le pages, sur quatre de front;

Les aides des cérémonies;

Le grand maître des cérémonies;

Un maréchal, portant l'anneau de l'Impératrice sur un coussin;

Un maréchal, portant la corbeille qui devait recevoir le manteau de l'Impératrice;

Un maréchal, portant sur un coussin, la couronne de l'Impératrice;

A la droite et à la gauche de chacun de ces trois grands officiers, un chambellan ou un écuyer de l'Impératrice;

L'Impératrice avec le manteau impérial, mais sans anneau et sans couronne;

Les Princesses contenant son manteau;

Le premier écuyer et le premier chambellan de l'Impératrice, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et un peu en arrière de la Princesse, qui marchait la première; le manteau de chaque Princesse était soutenu par un officier de sa maison;

La dame d'honneur et la dame d'atours de l'Impératrice;

Un maréchal, portant la couronne de *Charlemagne ;*

Un maréchal, le sceptre de *Charlemagne ;*

Un maréchal, l'épée de *Charlemagne ;*

Un maréchal, le collier de l'Empereur.

Un colonel général, l'anneau de Sa Majesté;

Un maréchal, le globe impérial;

Le grand chambellan, portant la corbeille destinée à recevoir le manteau de l'Empereur;

A la droite et à la gauche de chacun de ces grands officiers, un chambellan ou un aide-de-camp de Sa Majesté;

L'Empereur, portant dans ses mains le sceptre et la main de justice, et la couronne sur la tête;

Les Princes et dignitaires soutenant le manteau de l'Empereur:

Le grand écuyer, le colonel-général de la garde, de service, et le grand maréchal, tous les droits de front;

Les trois autres colonels-généraux de la garde étaient mêlés parmi les maréchaux de l'empire;

Les ministres, sur quatre de front;

Les grands officiers militaires, *id.*

Lorsque L L. M M. furent arrivées au portail, un cardinal présenta l'eau bénite à l'Impératrice; le cardinal archevêque la présenta à l'Empereur ; ils complimentèrent L L. M M., et les conduisirent chacune processionnellement.

sous un dais porté par des chanoines, jusqu'à leurs fauteuils.

La marche, depuis le portail jusqu' à l'entrée du choeur, en tournant à la droite du trône, continua dans le même ordre; les ministres et les grands officiers militaires qui suivaient l'Empereur, tournèrent à gauche du trône, et allèrent se placer sur les gradins, près de ce trône, dès que le cortége de L L. M M. fut passé.

En arrivant à la porte du choeur, les huissiers, et successivement les hérauts d'armes, les pages, les aides et un maître des cérémonies, et les officiers civils, s'arrêtèrent et bordèrent la haie à droite et à gauche dans la nef.

Lorsque le cortége impérial fut entré dans le choeur, la partie qui était restée dans la nef, se rangea en ordre inverse pa la contre-marche, de manière à se trouver placée dans l'ordre ci-dessus détaillé, pour accompagner L L. MM. lorsqu'elles iraient au grand trône.

Le reste du cortége continua sa marche depuis la porte du choeur jusqu'aux degrés du sanctuaire.

Avant d'arriver à ces degrés, les grands officiers qui précédaient l'Impératrice, se rangèrent à droite, pour laisser passer L L. M M. dans le sanctuaire; ces grands officiers reprirent ensuite les places que nous indiquerons plus bas.

L'Empereur et l'Impératrice allèrent se placer sur leurs fauteuils, dans le sanctuaire, sous

le dais; l'Impératrice à la gauche de l'Empereur.

Les places autour des trônes de LL. MM. étaient disposées ainsi qu'il suit:

Derrière l'Empereur, les deux princes et les deux grands dignitaires;

Derrière les princes, le colonel-général de la garde, le grand maréchal et les deux grands officiers portant l'anneau et le collier de l'Empereur;

A droite des princes, et en obliquant en avant, le grand chambellan et le grand écuyer;

Derrière eux, deux chambellans;

Derrière l'Impératrice, les princesses;

Derrière les princesses, les trois grands officiers portant l'anneau, le manteau et la couronne de l'Impératrice;

A gauche des princesses, et en obliquant en avant, la dame d'honneur, la dame d'atours; le premier écuyer et le premier chambellan de l'Impératrice;

Le grand maître des cérémonies à la droite près de l'autel.

Le maître des cérémonies à gauche près du trône du Pape et de l'autel.

LL. MM. ainsi placées, les grands officiers portant le globe impérial et les honneurs de *Charlemagne*, allèrent se ranger de front en face de l'autel, au bas de la dernière marche du sanctuaire.

Au moment où LL. MM. entrèrent dans le choeur, le Pape descendit de son trône, alla à l'autel, et commença le *Veni Creator*.

Pendant cet hymne, l'Empereur et l'Impératrice firent leur prière sur leur prie-dieu, et se levèrent; l'archichancelier passa à la droite de l'Empereur, salua successivement l'autel et S. M., s'approcha pour que l'Empereur lui remît la main de justice; et sans tourner le dos ni à S. M. ni à l'autel, il recula à droite et en avant du grand chambellan.

L'archi-trésorier suivit la même marche, reçut le sceptre, et alla se placer à gauche et au-dessous de l'archi-chancelier, entre lui et le grand chambellan.

Après lui, le grand électeur ôta la couronne, et alla se placer à la droite de l'archi-chancelier.

Le grand officier devant porter le collier, s'approcha du grand chambellan, qui ôta le collier, et le lui remit.

Le grand chambellan, le grand écuyer et deux chambellans s'approchèrent ensuite, détachèrent le manteau, le déployèrent sur leurs corbeilles, et reprirent leurs places.

Le connétable s'approcha de même; l'Empereur tira son épée et la lui remit: le connétable se plaça à gauche du grand électeur, entre lui et l'archi-chancelier.

Enfin, le grand officier devant porter l'anneau, alla le recevoir des mains du grand cham-

bellan, et se plaça à sa gauche et à celle du grand écuyer.

Pendant ce temps, le grand officier devant porter la couronne de l'Impératrice, s'approcha à sa gauche; la dame d'atours ôta la couronne, et la donna au grand officier, qui se plaça à la gauche de la dame d'honneur.

La dame d'honneur, la dame d'atours et l'officier portant la corbeille du manteau de l'Impératrice, le ployèrent sur leurs corbeilles, et reprirent leurs places.

Enfin, le grand officier devant porter l'anneau, s'approcha pour le recevoir des mains de la dame d'honneur, et alla se placer à sa gauche et à celle de la dame d'atours.

Les grands dignitaires et les grands officiers ci-dessus désignés, allèrent successivement porter sur l'autel les ornemens impériaux dans l'ordre suivant:

La couronne de l'Empereur,
L'épée,
La main de justice,
Le sceptre,
Le manteau de l'Empereur,
Son anneau,
La couronne de l'Impératrice,
Son manteau,
Son anneau.

Ces grands officiers reprirent ensuite successivement leurs places derrière le fauteuil de LL. MM.

Les grands officiers portant le globe impérial et les ornemens de Charlemagne restèrent toujours à leurs places.

Lorsque le Souverain Pontife eut chanté le *Veni Creator*, il fit à l'Empereur la demande: *Profiterisne*, etc. l'Empereur, en touchant des deux mains le livre des Evangiles que le grand aumônier lui présentait, répondit: *Profiteor*.

On chanta les prières et les litanies, pendant lesquelles LL. MM. restèrent sur le petit trône; seulement elles se mirent à genoux en s'inclinant pendant que Sa Sainteté récita les trois versets: *Ut hunc famulum tuum*, etc.

Saçre.

Le grand aumônier de France, le premier des cardinaux français archevêques, le plus ancien archevêque et le plus ancien évêque français, se rendirent auprès de LL. MM., leur firent une inclination profonde, et les conduisirent au pied de l'autel pour y recevoir l'onction sacrée; personne ne les suivant dans cette marche.

LL. MM. se mirent à genoux au pied de l'autel sur des carreaux.

Sa Sainteté fit à l'Empereur et a l'Impératrice une triple onction, l'une sur la tête, les autres aux deux mains.

Après cette cérémonie, LL. MM. furent reconduites sur leur petit trône par les mêmes cardinaux, archevêques et évêques qui les avaient été chercher.

Les onctions de l'Empereur furent essuyées sur le petit trône par le grand chambellan, qui remit au grand aumônier le linge dont il s'était servi; la dame d'honneur qui essuya les onctions de l'Impératrice remit de même au premier aumônier de S. M. le linge qui venait d'essuyer cette onction.

Pendant ce temps, Sa Sainteté commença la messe et la continua jusqu'au graduel inclusivement.

Couronnement.

Sa Sainteté bénit les couronnes de l'Empereur et de l'Impératrice, l'épée, les manteaux et les anneaux, et prononça les prières qui accompagnent ces bénédictions; pendant cette cérémonie, LL. MM. restèrent assises sur le petit trône.

Les bénédictions étant faites, LL. MM. se rendirent de nouveau au pied de l'autel, conduites par les mêmes cardinaux, archevêques et évêques qui les avaient accompagnées aux onctions; l'archichancelier, l'architrésorier, le grand chambellan, le grand écuyer et deux chambellans suivirent l'Empereur à l'autel, et se placèrent derrière lui; la dame d'honneur

et la dame d'atours suivirent l'Impératrice à l'autel, et se placèrent derrière elle; toutes les autres personnes du cortège restèrent chacune à leurs places.

Les ornemens de l'Empereur furent portés dans l'ordre suivant :

L'anneau,

L'épée,

Le manteau,

La main de justice,

Le sceptre,

La couronne.

Le Pape fit successivement la prière analogue à chacun d'eux.

L'Empereur prit lui-même la couronne, et la posa sur sa tête.

Les ornemens de l'Impératrice furent portés dans l'ordre suivant :

L'anneau,

Le manteau,

La couronne.

Le Pape prononça la prière analogue à chacun de ces ornemens.

L'Impératrice reçut à genoux la couronne, que l'Empereur plaça sur sa tête.

Le Saint-Père se leva de son siége; et, assisté de ses cardinaux, il conduisit solemnellement l'Empereur et l'Impératrice au grand trône au fond de l'église.

L'Impératrice quitta l'autel pour aller au

grand trône; les grands officiers qui la précédaient, les princesses, les dames et les officiers qui la suivaient, reprirent le même ordre dans lequel ils étaient venus du portail au choeur; les princesses soutenant son manteau.

A la porte du choeur, les officiers civils, le maître, les aides des cérémonies, les pages, les hérauts d'armes, les buissiers, reprirent aussi leur ordre, et marchèrent jusqu'au trône, bordant la haie a mesure qu'ils en approchaient.

Les grands officiers portant les honneurs de l'Impératrice, et les officiers civils qui les accompagnaient, montèrent les degrés du trône en passant par le couloir de la droite, et se placèrent derrière le trône dans l'ordre que nous allons indiquer.

L'Empereur entouré des princes et dignitaires, précédé des grands officiers portant ses honneurs et ceux de *Charlemagne*, et suivi par le colonel-général de la garde, le grand écuyer, le grand chambellan et le grand maréchal, prit des mains des grands dignitaires, le sceptre, la main de justice, et marcha également au grand trône; les grands officiers portant ses honneurs se placèrent, en arrivant, derrière le trône, ainsi que les officiers civils qui les accompagnaient; les aides-de-camp bordaient la haie à droite et à gauche, sur les degrés du trône; le grand chambellan et le grand écuyer se placèrent sur des coussins au

pied du trône; les princes et dignitaires passèrent à la gauche du trône pour occuper les places qui leur étaient destinées; le grand maréchal et le colonel-général de la garde passèrent par le couloir de la gauche pour se placer derrière l'Empereur.

Enfin, le Pape, précédé par le maître des cérémonies et par des cardinaux, et suivi par des cardinaux, marcha après l'Empereur jusqu'au grand trône.

Lorsque Sa Sainteté y fut montée, que l'Empereur fut assis, et que chacun eut pris sa place à droite et à gauche autour de lui, le Pape dit la prière *In hoc Imperii solio*, etc. Après avoir prononcé ces paroles, Sa Sainteté baisa l'Empereur sur la joue; et se tournant vers les assistans, dit à haute voix: *Vivat Imperator in aeternum!* les assistans dirent: *Vive l'Empereur et l'Impératrice!*

Sa Sainteté fut reconduite alors à son trône avec son cortège par le grand maître des cérémonies, précédée des huissiers, des hérauts d'armes, des maîtres et aides des cérémonies.

Dès que Sa Sainteté fut descendue du trône de l'Empereur, les pages allèrent se placer sur les marches du trône.

Les places autour du trône de l'Empereur étaient disposées dans l'ordre suivant:

L'Empereur sur la trône;

Un degré plus bas à sa droite, l'Impératrice sur un fauteuil;

Un degré plus bas à la droite de l'Impératrice, entre les deux colonnes, les princesses sur des chaises;

Derrière elles, la dame d'honneur, la dame d'atours, et des dames du palais.

A gauche de l'Empereur, et deux degrés plus bas, entre deux colonnes, les deux princes et les deux dignitaires à leur gauche;

Derrière l'Empereur le colonel général de la garde, le grand maréchal du palais; les quatre grands officiers portant les honneurs de l'Empereur, à la droite du grand maréchal, et les trois grands officiers portant les honneurs de *Charlemagne*, à la gauche du colonel général, s'étendant derrière les princes, les officiers civils de l'Empereur et des princes derrière ces grands officiers, tous debout.

Le Pape continua la messe.

A la fin de l'évangile, le grand maître des cérémonies invita le grand aumônier, par une inclination, à se rendre à l'autel; il y reçut du diacre le livre des évangiles; accompagné par les aumôniers de l'Empereur et les aumôniers de l'Impératrice, précédé par le grand maître, les maîtres et aides des céremonies, il porta l'évangile à baiser à L L. M M., et le reporta ensuite à l'autel entre les mains du diacre, toujours accompagné de la même manière.

A l'offertoire, le grand maître des cérémonies fit une inclination profonde à L L. M M., pour les avertir de se rendre à l'offrande;

Cinq dames du palais portant un cierge où étaient incrustées tricze pièces d'or;

Un autre cierge, avec même nombre de pièces d'or;

Le pain d'argent;

Le pain d'or;

Le vase;

Quittèrent successivement leurs places pour prendre, au bas des degrés du trône, ces diverses offrandes qui leur furent présentées.

L'Empereur et l'Impératrice descendirent en même temps du trône; l'Impératrice, suivie par les princesses portant son manteau, par la dame d'honneur, la dame d'atours et par le grand officier destiné à recevoir sa couronne, accéléra sa marche de manière à précéder l'Empereur au bas de l'escalier; l'Empereur marcha plus lentement, suivi par les princes et dignitaires soutenant son manteau, par son colonel général, par son grand maréchal, et précédée par son grand chambellan et son grand écuyer; ainsi, en partant du bas des degrés du trône, la marche jusqu'au choeur se fit dans l'ordre suivant:

Les huissiers,

Les hérauts d'armes,

Les pages,

Les aides des cérémonies,

Les maîtres des cérémonies,

Le grand maître des cérémonies,

Les offrandes dans l'ordre ci-dessus indiqué,

L'Impératrice, suivie comme il a été dit ci-dessus,

Le grand chambellan et le grand écuyer de l'Empereur,

L'Empereur et Sa suite, telle qu'on l'a dit plus haut.

En approchant de la perte du choeur, les mêmes personnes qui, dans la première marche, avaient bordé la haie, la bordèrent encore: l'Impératrice et l'Empereur continuèrent, avec le reste du cortège, leur marche jusqu'au pied de l'autel, l'Impératrice se plaça à gauche de l'Empereur, à genoux sur des coussins; les personnes portant les offrandes se rangèrent à leur droite et un peu en arrière en bordant la haie, le grand maître des cérémonies à droite, un maître des cérémonies à gauche. Les suites de l'Empereur et de l'Impératrice, en entrant dans le sanctuaire, quittèrent les manteaux de L L. M M., et allèrent prendre dans le sanctuaire la place qu'elles occupaient pendant les cérémonies de l'onction et du couronnement. L L. M M. gardèrent leurs couronnes sur leurs têtes, prirent les offrandes, dans l'ordre indiqué pour la marche, des mains de ceux qui les portaient,

et les présentèrent à S S.; elles allèrent ensuite s'asseoir sur leur petit trône.

A l'élévation, le grand électeur ôta la couronne de l'Empereur, et la dame d'honneur celle de l'Impératrice.

A l' *agnus Dei*, le grand aumônier alla recevoir le baiser de paix de S. S., *cum instrumento pacis*, ét le porta à L L. M M.

Après la communion, L L. M M. retournèrent au grand trône dans l'ordre qui avait été suivi pour aller à l'offrande.

Le Pape continua la messe.

La messe finie, le grand aumônier, averti par le grand maître des cérémonies, apporta de nouveau à l'Empereur le livre des évangiles et se tint debout à la gauche de S. M. Le président du sénat, ayant à sa droite le président du corps législatif, et à sa gauche celui du tribunat, apporta à S. M. la formule du serment constitutionnel: après la lui avoir présentée, ils se rangèrent à la gauche du trône sur les trois premières marches, le grand maître des cérémonies se tenant de l'autre côté de l'escalier, vis-à-vis le président du sénat.

L'Empereur, assis, la couronne sur la tête et la main levée sur l'évangile, prononça le serment.

Le chef des hérauts d'armes, averti par l'ordre du grand maître, dit ensuite d'une voix forte et élevée: *Le très-glorieux et très-auguste*

Empereur Napoléon, Empereur des Français, est couronné et intronisé, vive l'Empereur ! en y joignant celui de *vive l'Impératrice!* Une décharge d'artillerie annonça le couronnement et l'intronisation de L L. M M.

Pendant ces acclamations, les présidens du sénat, du corps législatif et du tribunat, allèrent reprendre leurs places; le grand aumônier retourna au choeur, et le Pape entonna le *Te Deum.*

Pendant le *Te Deum*, le secrétaire d'état dressa le procès-verbal de la prestation du serment de l'Empereur; le grand électeur appela les présidens du sénat, du corps législatif et du tribunat, pour le signer; l'archichancelier le présenta à la signature de l'Empereur, des princes et des grands dignitaires; le secrétaire d'Etat le fit signer par les grands officiers, et l'archichancelier le visa.

Après cette formalité, le clergé revint au pied du trône avec le dais pour reconduire L L. M M.; lorsque le clergé fut en marche pour arriver au trône

Les huissiers,
Les hérauts d'armes,
Les pages,
Les aides des cérémonies,
Les maîtres des cérémonies,
Le grand maître des cérémonies;

s'avancèrent par la droite du trône pour rejoin-

dre le portail et la galerie; les grands officiers portant les honneurs de l'Impératrice passèrent successivement par le couloir de la droite, descendirent l'escalier, et allèrent reprendre leur ordre devant le dais de l'Impératrice. L'Impératrice descendit du trône, suivie des princesses, de sa dame d'honneur, de sa dame d'atours, de ses dames du palais, et des officiers des princesses.

Ensuite elle se mit sous son dais, et continua la marche jusqu'à l'archevêché.

Les sept grands officiers portant les honneurs de l'Empereur, passèrent successivement par le couloir de gauche, et allèrent reprendre devant son dais le rang qu'ils occupaient en venant de l'archevêché à l'église.

L'Empereur reprit des mains de l'archichancelier et de l'architrésorier le sceptre et la main de justice, et descendit du trône, suivi par les princes et dignitaires portant son manteau, et par les grands officiers qui le suivaient en venant à l'église: lotsqu'il sortit de la nef, les ministres et les maréchaux reprirent pareillement leur rang dans le cortège pour retourner à l'archevêché.

Lorsque L L. M M. furent rendues à l'archevêché, le Pape y fut reconduit aussi sous le dais par le clergé.

L'Empereur et le Pape retournèrent aux Tuileries dans l'ordre où ils étaient venus,

en prenant par le Parvis Notre-Dame, la rue du Marché-Néuf, la rue de la Barillerie, le Pont-au-Change, la place du Châtelet, la rue St. Denis, les boulevards, la rue et la place de la Concorde, le Pont-Tournant et le Jardin des Tuileries. Le cortège était éclairé par cinq cents torches. Le soir, le Jardin des Tuileries, les principaux édifices de la ville et les boulevards furent illuminés. Des flammes de Bengale furent allumées sur les édifices les plus élevés.

Vers sur le sacre et le couronnement de l'Empereur.

Grand dans la guerre et la paix;
Grand par ses vertus, sa prudence;
NAPOLÉON a, des Français
Fixé pour jamais l'existence.
Près de lui que sont les héros
De Rome, d'Athènes, de Sparte?
Quels sont leurs utiles travaux
Que n'ait effacés BONAPARTE?

Magnanime NAPOLÉON
Reçois en ce jour la couronne;
Il est beau d'en orner son front,
Quand c'est la France qui la donne.
De la valeur, de tes bienfaits,
Elle est la digne récompense;
Tu ne peux la porter jamais
Que pour le bonheur de la France

Un pontife auguste et pieux
A quitté les rives du Tibre;
Il vient consacrer en ces lieux
La volonté d'un peuple libre.
Ainsi par la religion
Il cimente notre puissance;
Et l'Empereur Napoléon
Règne par le ciel et la France.
(Wird fortgesetzt.)

JUPITER ET LES FEMMES.

Le bon Jupin,*) comme on sait, a doté
Chaque animal d'une propriété
Qui le distingue et fait son apanage.
Les uns ont la légèreté,
La souplesse et l'agilité;
D'autres, la force et le courage.
L'oiseau vole, le poisson nage,
L'homme raisonne; il eut pour son partage
La sagesse et l'habileté:
Les femmes eurent la beauté,
Qui vaut encor bien davantage.
Après avoir fait cet ouvrage,
Jupiter croyait bonnement
Qu'un aussi juste arrangement
N'exciterait aucun murmure,
Et de la part de chaque créature
Lui vaudrait un remercîment.

*) Scherzhafte Benennung anstatt *Jupiter.*

On murmura pourtant; les femmes se plaignirent,
Et dans leur requête établirent,
Que le céleste réglement,
En paraissant leur faire un sort charmant,
Ne leur offrait qu'un bien de si courte durée,
Que c'est l'affaire d'un moment.
Elles invitaient l'empirée
A réformer leur traitement,
Et demandaient expressément
Que leur beauté devînt un don à vie,
Sans que jamais on pût la voir suivie,
Du moindre petit changement.
Jupiter a bon coeur: il reçut la requête
En monarque indulgent toujours prêt d'obliger;
Mais aussi, comme il a bon sens et bonne tête,
Il ne prétendit rien changer
Au cours constant de la nature.
La beauté conserva sa passagère allure,
Et le beau sexe en dut passer par là;
Mais Jupiter le consola
En lui donnant l'amour-propre, qui dure
Toute la vie, et meme par-delà.

MANCINI-NIVERNOIS.

LA FLEUR.

Stances.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du Vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'Aquilon.

La même faulx nous moissonne,
Nous cédons au même Dieu:
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Chaque jour le temps nous vole
Un goût, une passion;
Et chaque instant qui s'envole
Emporte une illusion.

L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur:
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur?

Ch. Millevoye.

VOYAGE DANS LA PERSE

par M. Olivier etc.

(Dritter und lezter Auszug.)

Les sciences et les lettres sont très-cultivées en Perse, à raison de la considération qu'elles donnent, et de la fortune qu'elles procurent. Aussi avant les troubles civils, n'y avait-il pas d'homme un peu riche, ou un peu instruit, qui ne donnât toutes sortes de maîtres à ses fils, qui ne dérobât lui-même quelques momens à ses occupations domestiques, ou à celles que lui prescrivait sa place, pour se livrer à l'étude.

Les *Madresses* ou colléges, sont partout si nombreux, la dépense d'un écolier est si modique, que celui-là même, qui n'est pas opulent, peut au moins envoyer ses fils à l'école, et leur faire apprendre, sans dépense, tout ce qu'on y enseigne. Les biens-fonds ou les revenus fixes affectés à la fondation de chaque collége, suffisent pour fournir à l'entretien des professeurs, au logement des élèves, et à la réparation annuelle des bâtimens. Le plus considérable de ces établissemens est le collége d'Ispahan, où l'on compte trente professeurs qui y sont logés, et qui enseignent, non-seulement à lire et à écrire aux enfans, mais encore l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, l'astrologie, la théologie; la grammaire, les langues persanne, turque et arabe, les belles-lettres, la poésie, la philosophie, etc. Ce collége jouit d'un revenu imposé, dans l'origine, sur quarante villages. On y comptait, sous les sophis, jusqu'à quatre à cinq mille élèves; il n'y en avait plus, du temps de M. Olivier, que trois ou quatre cents: les études sont à-peu-près les mêmes, avec un nombre de professeurs plus limité que dans les autres colléges.

La rhétorique, ou l'art de bien parler, de s'énoncer correctement, d'écrire purement et en termes choisis, de remplir surtout ses discours d'antithèses, de figures, d'épigrammes, de jeux de mots, d'ironies, est l'étude à la-

quelle le plus grand nombre des Persans se livrent une partie de leur vie.

Ceux qui veulent être initiés dans les autres sciences, s'appliquent ensuite à la physique, qui comprend les mathématiques et la médecine; à la métaphysique, qui renferme la théologie et la jurisprudence; à la morale enfin, qui est regardée comme le complément de la bonne éducation.

M. Olivier ne nous apprend point quel est le degré des connaissances des Persans en métaphysique. La géométrie pratique, sans doute, ne leur est point étrangère. L'art avec lequel ils construisent les dômes et les voûtes le suppose nécessairement; et la manière dont ils rassemblent les eaux et dont ils en dirigent la distribution, annonce des notions d'hydraulique.

Quant à l'astronomie, on serait porté à croire qu'elle se réduit à l'astrologie. Les derniers sophis avaient un grand nombre d'astrologues. Chardin fait monter à quatre millions de livres tournois les revenus dont les astrologues jouissaient de son temps. C'est encore aujourd'hui, dit M. Olivier, la science par excellence, la profession la plus lucrative et la plus considérée. Il n'y a pas un seigneur, qui n'ait des astrologues auprès de lui, pas un particulier qui ne les consulte dans toutes les grandes entreprises.

A l'égard de la médecine, voici les notions qu'en a recueillies M. Olivier, principalement durant son séjour dans le village de Tegrich. Quoique cette science soit classée dans la physique, l'un des objets d'enseignement dans les colléges, M. Olivier observe qu'elle n'est pas enseignée, comme en Europe, dans les écoles publiques. Ce sont les médecins eux-mêmes qui ont chez eux un certain nombre d'élèves, à qui ils donnent régulièrement des leçons. Ces leçons consistent à tracer des tableaux peu détaillés de la structure du corps humain, à faire l'énumeration de toutes les maladies qui nous affligent, à parler succinctement des symptômes qui les accompagnent, et à remonter aux causes qui les produisent. Mais a quoi le médecin s'attache le plus dans ses leçons, c'est d'apprendre à ses élèves à distinguer les médicamens, à connaître leurs propriétés, à composer des opiates, des électuaires, des sirops, qui sont administrés ensuite au hasard. De-là, toute la science du médecin se borne à connaître la cause prétendue de la maladie, et à la combattre par son contraire; mais comme il n'est jamais guidé par les connaissances anatomiques, cette cause reste toujours obscure pour lui; le diagnostic est toujours en défaut, et le traitement ne peut être que vicieux. La médecine et l'astrologie sont l'objet des études de ceux qui ne visent qu'à la fortune;

mais ceux qui ambitionnent les places s'attachent particulièrement à l'étude des lois. Cette étude les conduit aux dignités religieuses, aux places de juges, de ministre de la justice, de premier ministre du roi, d'administrateurs des revenus des mosquées, des colléges et de toutes les fondations pieuses; enfin à celle de professeurs dans les *madressés*.

Les gens de loi ne forment pas en Perse, comme dans la Turquie, une corporation. Ils sont pris indistinctement dans la classe des hommes consacrée à l'étude; et ils sont nommés, par le roi, aux dignités religieuses ou judiciaires, sur la présentation du ministre de la justice. Ces nominations ne sont pas, comme en Turquie, le résultat d'une distribution d'argent ou de quelque intrigue; elles sont, le plus communément, dirigées par la réputation que de longues études ont procurée à l'aspirant.

Les grandes dignités religieuses et les grandes magistratures qui se trouvent presque toujours réunies, diffèrent peu dans la Perse, de celle qu'on connaît en Turquie. La première est celle de *cèdre* ou grand pontife, qui, orginairement, était, tout à-la-fois, le chef suprême de la religion, et le surintendant général de tous les biens consacrés au culte. Cette place donnant trop de crédit et trop d'influence sur l'opinion, a été depuis long-temps divisée, de manière que, dans l'état actuel, il y a deux

cèdres. L'un, comme le Muphti en Turquie, est resté chef suprême de la religion; l'autre, comme le kislar-aga, est chargé de la surintendance de tous les biens attachés au culte, aux colléges, aux bénéfices, aux fondations pieuses. La seconde dignité est celle de *scheik-islam*, ou juge suprême de toutes les causes civiles; la troisième est celle de *casi*, ou de premier magistrat civil et religieux; la quatrième enfin est celle de *muphti*, ou interprête suprême de la religion: les ministres du culte sont d'ailleurs les mêmes qu'en Turquie; ils sont mariés, et ils peuvent, quand ils le jugent à propos, quitter leur etat pour en prendre un autre.

Chez les Persans, la morale ou la doctrine des bonnes moeurs est toute en maximes, en sentences, en proverbes, en apologues, en recits historiques et presque toujours écrite en vers: c'est pour cela que l'étude de la poésie accompagne ordinairement celle de la morale. M. Olivier ne nous a donné aucuns renseignemens sur la poésie persanne, parce qu'il a supposé, sans doute, qu'elle nous était suffisamment connue par plusieurs poëmes persans, dont il a paru des traductions en français. Voici les notions qu'il nous donne des arts libéraux en Perse.

La peinture y est encore au berceau: Les Persans n'ont fait aucun progrès dans cet art,

soit que la religion mahométane, qui défend la représentation des figures humaines, en soit la cause, soit que le génie de cette nation ne se soit jamais dirigé vers cet objet. Les grands tableaux qu'on voit dans les palais du roi à Ispahan et ailleurs, ont été faits par des Européens. Quoiqu'ils soient très-mauvais, M. Olivier ne croit pas qu'il y ait des artistes en Perse, dont les compositions puissent en approcher. Leur manière de faire, en général, ressemble un peu à celle des Chinois. Leur dessein est très-incorrect; ils ne connaissent pas la perspective; ils ne savent pas employer les ombres; les figures qu'ils font sont mal disposées, mal groupées; les arbres mal rendus, mal feuillés. Cependant, on voit sortir du pinceau de quelques Persans des ouvrages assez jolis; ils peignent assez bien les fleurs et les oiseaux de fantasie; ils réussissent dans les arabesques; ils employent l'or avec beaucoup d'art; ils font de très-beaux vernis. En portant ce jugement favorable, M. Olivier n'entend parler que des artistes un peu distingués dans ce genre, qu'il paraît ne pas confondre avec ceux qui, pour quelques sous, font sur le papier, et à la gouache, des fleurs, des animaux, des figures humaines, qui représentent des obscénités; qui appliquent des couleurs sur les murs, sur divers ustensiles; qui les placent sur la porce-

laine, sur la fayence, ou sur d'autres sortes de poteries.

La sculpture en Perse, est plus nulle encore que la peinture, si ce n'est pour quelques ornemens en bois dont on décore l'intérieur des maisons.

L'architecture, au contraire, qui, sous bien des rapports, peut être comptée parmi les arts libéraux, est portée en Perse, dans plusieurs parties, à un certain degré de perfection. Plus simple, plus élegante, mieux ordonnée qu'en Turquie, elle est tout-à-fait adaptée au climat. Les plafonds et les dômes sont d'une recherche, d'un fini, d'un précieux, d'une richesse qui étonnent. Peu jaloux des commodités du dedans les Persans s'attachent surtout à la décoration du dehors: ils ont poussé fort loin l'art de faire les voûtes. On est d'autant plus étonné de la solidité qu'ils donnent à leurs constructions, que les matériaux qu'ils y emploient, sembleraient l'exclure. Leurs maisons qui, à la vérité, ne sont élevées que de deux étages au plus sont toutes bâties en terre. Les toits sont voûtés, les planchers le sont aussi, et il n'entre dans leurs constructions non plus que dans celle des murs, ni bois, qui est fort rare et très-cher en Perse, ni fer qui n'y est pas commun non plus, ni rien de solide, enfin, qui puisse lier le tout ensemble. Pour les gros murs, on se contente d'employer des cubes

d'une terre argilleuse qu'on delaie et qu'on mélange ensuite avec de la paille hachée. On donne à ces cubes les dimensions qu'on veut dans des moules; ils sont liés avec la même argile qui a servi à les faire. Quelquefois on place entre chaque assise de cubes, une ou deux rangées de brique durcies au soleil, et qui ne diffèrent des cubes, quant à la matière, qu'en ce qu'on a choisi une terre plus pure, et moins sujette à sé fendre en séchant: c'est avec ces briques, quelquefois aussi avec des briques cuites au feu, qu'on construit les plafonds, les murs intérieurs, les voûtes et les terrasses qui recouvrent toujours les maisons. Pour garantir de la pluie ces terrasses, on y place plusieurs couches de chaux ou de plâtre qn'on bât fortement. Dans quelques lieux on emploie le bitume minéral mêlé avec de la terre. Quand on ne craint pas la dépense, on construit les murs extérieurs avec des briques; mais soit qu'ils le soient de cette manière, ou avec des cubes de terre, ils sont recouverts comme les terrasses, tant au dehors qu'en dedans, d'une forte couche de chaux ou de plâtre. Dans les édifices publics, on a généralement employé des briques cuites au feu, quelquefois de très-bonnes pierres de taille. Les dômes et les minarets des mosquées, divers palais, divers édifices publics, sont revêtus de briques, de faïence; outre le très-bel effet que produit ce revêtis-

sement, il préserve ces édifices de l'influence de l'air.

La musique, la pantomime, la danse, sont bien supérieures en Perse, à ce que ces arts offrent en Turquie. Rien de plus touchant, de plus expressit, de plus passionné que l'exécution des espèces de ballets où ces trois arts se trouvent réunis. La musique surtout, qui n'est qu'un art de routine en Turquie, est, en Perse, une science qui a ses principes, ses règles, une marche méthodique et graduelle; elle est infiniment plus agréable, plus mélodieuse, plus imitative que la musique Turque, elle exprime bien mieux les passions, agit bien plus fortement sur les sens. M. Olivier a entendu des chants et des airs guerriers qui animaient, qui excitaient puissamment les auditeurs: il en a entendu d'autres qui réveillaient toutes les idées de la volupté. C'est sans doute d'après les impressions que font sur les orientaux les chants érotiques accompagnés de danse et de gestes, que le législateur a expressément défendu ce genre d'amusement. Mais cette prohibition n'a pas empêché qu'il n'y ait, dans toutes les villes de la Perse, un grand nombre d'hommes et de femmes qui se vouent à l'état de musiciens et de danseurs, que le roi n'en ait toujours auprès de lui, que les grands ne suivent son exemple, et que les riches n'en appelent toujours aux fêtes qu'ils donnent.

Dans le tableau que M. Olivier nous a tracé des moeurs et des usages des Persans, il s'accorde avec M. Franklin, le plus récent des voyageurs qui l'ont précédé en Perse, en les dépeignant comme polis, affectueux, grands complimenteurs jusqu'à l'hyperbole dans les communications sociales; fourbes, dissimulés, infidèles à leur parole exercés au mensonge et au parjure dans les affaires d'intérêts; portant l'immoralité jusqu'à la fraude, le faux témoignage, le vol même.*) Comme M. Franklin, il vante la bravoure des Persans, ne dissimule pas plus que lui leur irascibilité et leur esprit vindicatif. Mais il est en pleine contradiction avec ce voyageur sur l'article de l'intolérance en Perse. Suivant M. Franklin, les Persans bien différens en cela, comme sur beaucoup d'autres articles, des Turcs, mangent sans scrupule avec les chrétiens, prennent dans le même plat, boivent dans la même tasse. Suivant M. Olivier, au contraire, ils ne mangent pas communément avec des personnes de religion différente; ils ne boivent dans une tasse qui aurait servi à un Chrétien, à un Juif, à un Indien; mais à tous autres égards, ils se montrent beaucoup plus tolérans que les Turcs;

---

*) On conçoit que ces traits ne frappent que sur la masse générale du peuple, et que ce jugement défavorable reçoit nombre d'exceptions.

ils permettent l'entrée de leurs mosquées; ils souffrent toutes les objections qu'on leur fait contre leur religion, ils écoutent sans se fâcher tout ce qu'on leur dit contre leurs prophètes et leurs imans. Ils se contentent de vous regarder avec pitié, et ils cessent de vous parler de religion; mais ils continuent de vous témoigner de la bienveillance et de l'amitié.

Dans le parallèle que M. Olivier fait, sous d'autres rapports, des Turcs et des Persans, il fait observer que régis tous deux par les lois du Koran, gouvernés tous deux par un despote, établis sous un même ciel, les uns sont féroces, paresseux et ignorans; les autres sont humains, actifs et industrieux; sans doute, dit-il, les Persans n'ont pas atteint au degré d'instruction, à la délicatesse de goût, à la finesse de tact qui distinguent en général les Européens. L'isolement dans lequel les a tenus leur religion, la contrainte à laquelle les a assujettis la forme de leur gouvernement, s'y sont constamment opposés; mais si, comme les Turcs, ils s'étaient trouvés à portée de fréquenter les Européens, de trafiquer librement avec eux, de se transporter facilement chez ces nations, M. Olivier prononce que depuis long-temps la Perse serait à l'instar de l'Europe. On voit plus rarement en Perse qu'en Turquie, observe-t-il encore, des mouvemens séditieux, de grans attroupemens formés pour renverser

le chef de l'état et ses ministres, pour arrêter les caravannes, et mettre à contribution une ville, une province. L'assassinat, le viol n'y sont pas non plus si fréquens; mais le Persan a plus d'instruction, plus de politesse et plus de douceur que le Turc, s'il trouble moins la tranquillité de l'Etat, s'il menace moins fréquemment la fortune et la vie de ses concitoyens, s'il respecte davantage la faiblesse de l'un et de l'autre sexe, il n'a ni cette magnanimité, ni cette estime de soi-même, ni cette confiance dans l'amitié, ni ce dévouement à son bienfaiteur qui produisent quelquefois de grandes choses chez le Turc. Le Persan a paru à M. Olivier un peuple dégénéré, dont les vices ont pris de l'intensité durant les troubles de sa patrie, et dont les vertus ne sont peut-être aujourd'hui que le simulacre de ce qu'elles furent dans les temps anciens, et même sous les derniers règnes des Sophis, lorsque les lois étaient en vigueur et les talens encouragés, lorsque la probité était en honneur, le mérite recompensé, et que la propriété bien assurée pouvait s'accroître par un travail honnête et assidu. Le Turc, au contraire, est un peuple nouveau, qui a toute la grossièreté, la rudesse, l'ignorance de celui que la civilisation n'a pas poli, que l'instruction, n'a pas rendu meilleur. Avec un gouvernement habile et

bien intentionné,*) les Persans reconstruiraient leurs villes, rétabliraient leur commerce, reprendaient leur industrie, repareraient le dommage que leur agriculture a souffert. Avec un gouvernement vigoureux, actif et intelligent, ajoute M. Olivier, le Turc ferait peut-être encore un fois trembler l'Europe.

Les juges sont encore plus corruptibles, les hommes en place sont aussi prévaricateurs en Perse qu'en Turquie. Les ministres néanmoins y sont peut-être plus attachés aux devoirs de leurs places, parce qu'ils sont ordinairement riches, plus instruits et plus stables: on y voit moins, en effet, des hommes passer rapidement des derniers rangs de la société aux premières places de l'état. Cependant les intrigues, les cabales, les dénonciations, les menaces sourdes, s'y exercent avec une activité, une ardeur, une persévérance dont les Turcs ne sont pas capables. Le harem du roi est le foyer des intrigues, et les Eunuques en sont les agens les plus actifs, comme les plus intéressés. Les femmes jouent en Perse, comme en Turquie, un grand rôle dans toutes les affaires un peu importantes, quoiqu'elles n'y figurent qu'avec le secours des maris ou de leurs eunuques. Tel est le caractère moral des

*) Celui du roi de Perse actuellement régnant paraît réunir ces deux avantages.

Persans mis en opposition, par M. Olivier, avec celui des Turcs: il continue d'établir ces parallèles entre les deux peuples, relativement à leurs usages.*)

Comme chez les anciens Perses, et plus communément encore qu'en Turquie, on ne se présente jamais devant le roi, on ne sollicite jamais une grace, une faveur auprès des grands, on n'aborde pas même ses égaux pour traiter quelque affaire d'intérêt, sans se faire précéder par un présent. L'usage, à la vérité, exige que celui qui le reçoit en rende un autre; mais le plus puissant doit gagner le double à cet usage, à moins que par ostentation il ne fasse assaut à la générosité, ce qui est très-rare, si ce n'est à l'égard des étrangers et des ambassadeurs. Les juges sont moins délicats qu'aucuns autres: ils reçoivent des présens des deux parties et n'en rendent point. Ils croyent assez faire pour l'une en lui faisant gagner son procès, et pour l'autre, en ne les condamnant pas avec plus de rigueur.

Par cela seul que la civilisation est plus

*) M. Olivier qui a résidé long-temps en Turquie avant de passer en Perse, et qui a étudié les moeurs et les usages des deux peuples avec toute la sagacité d'un excellent observateur, s'est trouvé ainsi en état d'apprécier et de comparer judicieusement les deux peuples.

avancée en Perse qu'en Turquie, le luxe y a fait plus de progrès. Dans ces deux Etats, il consiste moins dans l'ameublement de la maison et dans l'abondance de la table, que dans la parure de l'habillement, le nombre des femmes, des domestiques, des esclaves et des chevaux. Les maisons des Persans sont, en général, plus vastes et distribuées avec plus de goût, d'élégance et de commodité que celles des Turcs. L'architecture en est simple, mais régulière: si le local ne permet pas d'avoir un jardin, on a du moins une cour où sont plantés quelques arbres. Les riches ont presque toujours des fontaines ou des jets d'eau dans leurs salons, pour s'y procurer de la fraîcheur. L'ameublement est d'une grande simplicité: il consiste en un double tapis étendu sur le plancher, et un sopha un peu élevé qui s'étend tout autour de la chambre.

Quant à l'habillement, il est moins compliqué que celui des Turcs. Nous supprimons la description très-détaillée que M. Olivier a faite, tant des diverses espèces de cet habillement, que de la coiffure et de la chaussure des Persans, pour arriver à une observation très-intéressante de ce voyageur: c'est que le vêtement influe beaucoup sur nos facultés physiques et morales. Le Persan, dit-il, doit peut-être à son habillement plus simple, plus dégagé, moins ample et moins pesant que celui des

Turcs, ces manières plus aisées, ces mouvemens plus accélérés, cette aptitude plus grande aux travaux manuels, cet esprit plus vif, ce jugement plus prompt, qui frappent l'étranger à son arrivée en Perse.

L'habit turc semble condamner l'homme à l'inaction même de l'esprit, en même-temps qu'il rend trop pénibles les mouvemens du corps. L'habit persan, au contraire, beaucoup plus encore que le vêtement même des Européens, favorise l'activité du corps et celle de l'esprit. M. Olivier et son collègue l'éprouvèrent eux-mêmes. Enveloppés dans l'habillement des Turcs, ils étaient devenus comme eux, indolens et paresseux: l'habit Persan leur rendit l'usage de toutes leurs facultés. M. Olivier fortifie son observation de la différence qu'il a remarquée chez les Turcs, entre ceux de cette nation que leur dignité ou leur opulence asservissent à l'usage des triples pelisses, et ceux que leurs professions obligent de s'en dégager. Il ajoute que Pierre-le-Grand a plus fait pour sa nation en la forçant de changer de costume, que par tant de lois et de réglemens qui sont émanés de son génie pour la restauration de la Russie.

A la différence des Turcs qui ne se permettent pas de porter des bijoux d'or, et qui rarement ont des pierreries, les Persans prodiguent les uns et les autres sur toutes les par-

ties de leurs corps, de leurs vêtemens, de leurs coiffures, de leurs armes. Le prix de la poignée de ces armes, enrichie, soit d'un jade ou d'un rubis, soit d'un saphir, soit d'un gros diamant, excède quelquefois celui des meilleures lames qui monte jusqu'à quinze, vingt, trente mille piastres, et même davantage. Les femmes portent plus loin encore que les hommes, le luxe des bijoux de toute espèce: leur tête, leur cou, leurs doigts, leurs pieds, toutes les parties enfin de leur corps, sont chargées de diamans, de perles, de pierres précieuses. Cette profusion d'ornemens, celle des parfums les plus rares, et des mets les plus délicats, que le Persan, dans une proportion souvent disparate à son rang et à sa fortune, prodigue à ses femmes, rendent la dépense d'un harem excessive. Le luxe des chevaux et des harnois est également poussé à un excès qui étonne.

Comme tous les Orientaux, et particulièrement les Arabes, les Persans ont une grande vénération pour la barbe; mais M. Olivier observe qu'il n'y a pas de pays au monde, où elle soit autant soignée qu'en Perse. Plusieurs fois le jour, on la lave, on la peigne, on en ajuste les poils, et l'on a toujours, à cet effet, un miroir et un peigne pour réparer le désordre qui pourrait survenir dans cette partie, soit par le vent, soit par quelques frottemens

inattendus. Les barbes noires sont les plus estimées: tout le monde veut avoir la sienne de cette couleur, soit pour plaire aux femmes qui n'aiment pas les blonds, soit pour faire preuve de force et de jeunesse. On la teint donc au besoin, et pour la rendre plus touffue, on prodigue des essences et des pommades.

Dans les provinces de la Perse que M. Olivier a parcourues, l'usage du tabac en poudre n'est presque pas connu; celui de la pipe, non plus, n'y est que peu répandu; on y a substitué le *narguil*: c'est un vase de cristal, de métal ou de cuir, à moitié rempli d'eau, et surmonté d'un cylindre creux, terminé par un godet en métal, sur lequel on met le tabac qu'on veut fumer: un long tuyau de bois est adapté à la partie supérieure du vase: la fumée du tabac passe par le cylindre et à travers l'eau, et n'est reçue par le tuyau, dans la bouche, qu'après avoir été épurée dans l'eau contenue dans le vase. Cette manière de fumer exige plus d'appareil que la pipe turque; aussi les Persans ne fument-ils leur narguil que deux ou trois fois dans la journée, et assez ordinairement le matin et le soir, tandis que les Turcs de toute condition ont toujours la pipe à la bouche. Les aspirations que le narguil oblige de faire avec effort, sont presque toujours suivies d'une forte toux. M. Olivier est porté à croire que

l'usage de cet instrument est plus mal sain que celui de la pipe:

L'usage du café, originaire, comme on sait, de l'Arabie, avait donné lieu, en Perse, à l'établissement d'un grand nombre de maisons publiques, où l'on s'entretenait de nouvelles politiques, où l'on entendait des sermons, des histoires, des pièces de vers, des contes, où l'on jouait aux échecs, aux dames, et autres jeux semblables. Le luxe y était porté à un excès dont on n'a pas même l'idée dans les premières capitales de l'Europe. Des salons spacieux, garnis tout autour d'estrades, décorés de colonnes, et surmontés de riches dômes, renfermaient, dans le milieu, des bassins et des jets d'eau: on y était servi par de jeunes Georgiens de la plus jolie figure, d'un maintien très-lascif, proprement vêtus et coiffés comme de jeunes personnes de l'autre sexe. La défiance qu'ont inspirée les troubles civils, a diminué le nombre de ces maisons, et les fréquentations et le luxe de celles qui subsistent encore. Les Persans se sont insensiblement déshabitués de l'usage du café; et tandis qu'en Turquie cette boisson devient de jour en jour d'un usage plus général, et qu'on n'y reçoit aucune visite sans en offrir, il est rare, en Perse, qu'on en présente: ce sont les sorbets, les confitures qui le remplacent, et l'on y ajoute les essences, les parfums et le narguil.

L'usage de l'opium est plus général en Perse qu'en Turquie, mais on s'y livre avec moins d'excès. Les riches Persans et tous ceux qui ont reçu une éducation distinguée ne le prenent jamais pur; on le prépare pour eux avec divers aromates qui le rendent plus céphalique, plus cordial, plus fortifiant, et qui tempèrent ses qualités narcotiques et stupéfiantes: tels sont le musc, l'ambre, le benjoin, le macis, la noix muscade, la cardamome, la canelle, le girofle, le safran; ainsi préparé, et à la dose seulement de deux grains, et même un peu plus, il ne produit aucun effet fâcheux, mais si l'on va jusqu'à quatre, l'usage continu entraîne la mélancolie, l'abattement, la douleur dans les membres et la maigreur. On avait souvent distribué dans les cafés, un breuvage plus enivrant encore que l'opium: il etait fait avec les feuilles et les sommités du chanvre ordinaire, auxquelles on ajoutait un peu de noix vomique. La loi qui permet ou tolère les autres breuvages a toujours défendu celui-ci. Méhémet, pendant le séjour de M. Olivier en Perse, punissait du dernier supplice ceux qui le distribuaient et ceux qui le prenaient. Le gouvernement, au reste, a proscrit l'opium et les breuvages narcotiques, toutes les fois qu'il a cru que le peuple s'y livrait avec excès; il a même invité les mollas, les imans, les derviches, à prêcher contre cet usage. Un

moyen plus efficace, suivant M. Olivier, aurait été d'y substituer celui du vin, dont l'excès même ne produit qu'une ivresse plus passagère et moins dangereuse. Il ne fallait qu'en donner l'exemple, comme l'avaient donné les derniers sophis. Sous leurs règnes, les grands, et les riches particuliers faisaient faire secrétement du vin, et en buvaient habituellement dans l'intérieur de leurs maisons. L'usage en serait devenu général, s'il avait été permis à chacun d'en faire; mais jusqu'à présent, le droit n'en a été accordé annuellement qu'aux Arméniens, aux Juifs, et aux Guèbres, et en raison seulement de leur nombre et de leurs besoins. Pendant son règne, Méhémet avait défendu aux Persans, non-seulement de faire du vin, mais d'en boire, sous peine de mort. Ainsi le peuple a été ramené à l'usage de l'opium et des autres boissons enivrantes.

La prohibition du vin est d'autant plus déplorée en Perse, que la vigne y est cultivée dans toute son étendue, et y donne partout des raisons excellens que les Persans ont l'art de conserver frais pendant sept à huit mois. Indépendamment de la consommation qu'ils en font ainsi, et de la petite partie qui est convertie en vin, on en fait sécher beaucoup lors de la récolte. On les transporte dans cet état aux Indes, où l'on en retire une très-bonne

eau-de-vie. On en fait aussi, en Perse, un raisiné fort superieur à celui des provinces méridionales de France. Les Persans consomment beaucoup de ce raisiné, soit en le mangeant avec du pain, soit en le mêlant avec du vinaigre et de l'eau, ou même avec de l'eau pure, ce qui leur procure une boisson agréable et raffraichissante: en y faisant entrer quelques fruits, on obtient aussi une assez bonne confiture. Le meilleur vin se fait à Chiraz, et il mérite sa célébrité; on en distingue de deux espèces: l'un se fait de raisin fraîchement cueilli qu'on laisse bouillir quelque temps dans des jarres, et qu'on met ensuite en bouteille: gardé quelques années, il devient excellent, et ressemble un peu au vin sec de Madère. L'autre se fait avec le moût du raisin qu'on a laissé plus long-temps sur la souche, et qui est un peu desséché: c'est un vin liquoreux, doux, et en même temps très-spiritueux, qui rappelle le madère doux. C'est cette dernière espèce de vin qu'on transporte en plus grande quantité que l'autre dans les ports de l'Indoustan.

Le pain est meilleur en Perse qu'en Turquie; il est plus blanc, mieux pétri, et n'est fait ordinairement qu'avec la farine de froment, sans mélange de celle d'orge, de millet et de maïs. Il y a, dans toutes les villes, des

moulins publics à eau et à sang.*) Les moulins à vent sont inconnus en Perse; mais les personnes domiciliées ont presque toutes un petit moulin à bras, et un petit four d'une structure particulière; elles font elles-mêmes leur pain chaque jour. Les fours privés et les fours publics ne sont chauffés, vu la disette du bois, qu'avec de la paille hachée, la fiente des animaux domestiques, et les petites branches de quelques arbustes. M. Olivier a mangé dans quelques villes de Perse, du pain aussi mince que du pain à cacheter: on l'avait fait cuire sur de grandes plaques de cuivre chauffées avec quelques broussailles.

Après le pain, le riz est la nourriture la plus commune des Persans; ils le mangent, comme les Turcs, en pilau;**) mais ils l'apprêtent mieux; ils le diversifient davantage, et le servent avec plus d'élégance. Les autres alimens, beaucoup moins nombreux qu'en Europe, sont cependant assez variés et assez bien préparés. On a l'art de conserver toute l'année un grand nombre de fruits; mais où les Persans excellent surtout, c'est dans les confitures, dans les bonbons et les gâteaux. Ils conservent dans le sucre, un grand nombre de fleurs

*) On appelle ainsi les moulins qui sont mis en mouvement par les animaux.

**) Reis mit Fleischbrühe oder Butter gekocht.

et de fruits, dans lesquels ils font entrer toutes les essences et tous les parfums de l'Orient. Les sorbets et les breuvages qu'ils prennent à toutes les heures de la journée, sont également parfumés et extrêmement variés. Malgré la recherche des Persans dans l'apprêt de leurs alimens et de leurs boissons, M. Olivier confirme ici l'observation qu'il avait faite à Kermanchah, c'est que les Persans sont très-sobres, et que leur table est toujours frugalement servie. Ils ne font ordinairement que deux repas, l'un vers les onze heures du matin, l'autre vers le coucher du soleil. Ce second repas est plus apprêté: on y mange assez généralement des viandes cuites, telles que l'agneau, le mouton, le chevreau, les poules avec des légumes, et surtout avec du pilau. Ici, M. Olivier diffère de M. Franklin, pour le nombre des repas que font les Persans. M. Franklin leur a fait faire un premier, fort léger à la vérité, après la première prière, qui a lieu avant le lever du soleil.

Aux particularités de son voyage dans plusieurs provinces de Perse, à ses recherches sur la topographie, le sol, l'agriculture, l'industrie, le commerce, la marine, l'état militaire de cet empire; au tableau des sciences, des arts, des moeurs et des usages de ses habitans, M. Olivier a joint la relation historique des troubles qui ont plus ou moins agité la Perse, depuis

la chute de la dynastie des Sophis, jusqu'au règne de son souverain actuel. Nous nous bornerons à observer que ce prince, neveu de l'eunuque Méhémet, connu, avant qu'il fût parvenu à l'empire, sous le nom de *Babar-Kan*, et qui a pris depuis le nom de *Fetah-Ali-Chah*, paraît, d'après le témoignage de M. Olivier, avoir gouverné jusqu'à présent la Perse avec justice, et avoir déployé, tant au-dedans qu'au dehors, toute l'énergie qui convient à sa position.

Ma Tabatière.

Air *du Vaudeville de l'Opéra Comique*.

D'un Auteur plaignez l'embarras;
S'il a quelques chansons à faire,
Il parcourt sa chambre à grands pas,
Et de son pied frappe la terre.
Occupé du même projet,
Moi je ne me tourmente guère;
Pour trouver plutôt mon sujet
Je prends ma tabatière.

Mais il faut un joyeux refrain,
Et l'embarras se renouvelle;
Celui-ci va prendre le vin,
Celui-là le nom de sa belle.
Amis, pourquoi tant de façon?
Le choix est si facile à faire!
Pour le refrain de ma chanson,
Je prends ma tabatière.

Maintes fois il est arrivé
De consulter ma tabatière;
Et, pour dire vrai, j'ai trouvé
Qu'elle était bonne conseillère.
Bien des gens, sans autres desseins,
Mettant à profit mes lumières,
Dans les poches de leurs voisins
Prennent les tabatières.

Damon, que le jour et la nuit
Vingt créanciers guettent sans cesse,
S'il en rencontre un qui le suit,
Il l'aborde et lui fait caresse.
L'homme aux écus paraît content:
Mais Damon, qui veut s'en défaire,
Au lieu de tirer de l'argent,
Tire sa tabatière.

C'est assez vous entretenir;
Il est temps, je crois, de me taire:
D'ailleurs, il faut en convenir,
Je suis au bout de ma carrière.
Peut-être pourtant je pourrais
Chanter encore une heure entière;
Mais j'ai, pour remplir ce couplet,
Vidé ma tabatière.

F. D.

LE QUIPROQUO DES EPOUSAILLES.

Naguère vivait dans la ville de Bruxelles un curé de Sainte-Gudele. Il était vieux, borgne, on pourrait même dire aveugle, car à peine voyait-il à se conduire avec l'oeil qu'il avait conservé.

Le temps du carême approchait; les mariages étant alors interdits, ils se trouvaient très-multipliés dans les derniers jours du carneval. La foule des épouseurs devint si grande dans une année, que le bon curé, pour les contenter tous, annonça, la veille du dernier jour, que le lendemain il s'y prendrait dès quatre heures du matin, et marierait, à la même messe, tous ceux qui se présenteraient.

Long-temps avant l'heure dite, l'église était déjà pleine. Dans le nombre des gens à marier, se trouvèrent une jeune fille, nommée Suzanne, et un jeune homme, qui s'appelait Alain. Suzanne brillait de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; la rose n'est pas plus fraîche, le lis n'a pas plus de blancheur. Dans ses yeux, la modestie le disputait au plaisir; dans tout son ensemble, l'amour se jouait avec les graces. Alain était grand et fort, d'une taille svelte, d'une figure intéressante; son teint, quoique bruni par le soleil, annonçait la

santé; sur tous ses traits on voyait l'image du bonheur. Tous deux s'aimaient de l'amour le plus tendre; mais, peu fortunés, ils remettaient à la Providence et à leur travail le soin de leur prospérité.

Tout près de ce couple charmant était un homme vieux et cacochyme, avec une femme prodigieusement sur le retour, jouissant l'un et l'autre d'une fortune plus qu'aisée, qui se réunissaient par convenance, peut-être pour la tranquillité de leur ame, et par suite de leur ancienne intimité.

L'église était mal éclairée; deux cierges sur l'autel, et une seule lampe au milieu de la nef, y combattaient seuls la profonde obscurité. Le bon curé, en traversant la file des épouseurs, se trompa de rang, prit l'anneau d'Alain, le mit au doigt de la vieille, et par suite la jeune fille reçut l'anneau du vieillard. La bénédiction leur fut donnée comme à tous les autres; et, suivant l'usage du pays, les parens et amis des mariés enlevèrent leurs épouses au sortir de l'église, et les conduisirent chacune au domicile qu'elles devaient habiter.

La surprise de Suzanne fut extrême, lorsqu' arrivée à la maison du vieillard, elle trouva un déjeuner splendide, des appartemens richement meublés, où tout annonçait l'aisance, et même, à ses yeux, la prodigalité. Intérieurement elle blâmait Alain de ce qu'elle qualifiait

de folie, et le pardon suivait de près, en songeant qu'elle en était l'objet. Mais son étonnement fut bien autre, quand, à la place de son bienaimé, elle vit paraître un vieux hère, à face ridée, qu'une toux continuelle obsédait, et qui, tout rongé de la goutte, pouvait à peine se soutenir. Celui-ci n'est pas moins surpris de trouver, au lieu d'une vieille surannée, une gente pucelle, dont une innocente rougeur rehaussait encore la grace et la beauté. Toutefois il s'applaudissait de la métamorphose; et, comme un autre Titon,*) il croyait rajeûnir en voyant tant d'attraits.

En vérité, je n'en reviens pas, disait-il à la jeune épousée, comme vous êtes changée depuis hier! — Monsieur, lui répondait Suzanne, je vous assure que je suis toujours la même, et non pas celle que vous croyez. . . . . Il y a sûrement là quelque chose d'extraordinaire que je ne puis expliquer. Je le crois, en effet, dit le barbon; car à moins d'un miracle. . . . .

---

*) Tithonus, ein Sohn des Laomedon, war wegen seiner ausserordentlichen Schönheit der Liebhaber der Aurora, welche sich seine Unsterblichkeit vom Jupiter erbeten, dabei aber vergessen hatte, auch um seine ewige Jugend zu bitten. Als er nun alt war, und sie ihn nicht mehr lieben konnte, wurde ihm das Leben unerträglich, und die Göttinn verwandelte ihn in eine Heuschrecke.

Mais c'en est un, peut-être; Dieu et ses saints sont si bons. . . . Suzanne se tuait de dire qu'il n'était point l'amant que son coeur avait choisi . . . . qu'elle voulait retourner vers Alain. — Non pas, dit le vieux époux, je vous garderai, ma belle, puisqu' ainsi le ciel l'a décidé: ensuite, voyant que la pauvre fille fondait en larmes, et poussait de longs soupirs, il joignit tant d'instances, de caresses, de présens, de bijoux et de riches habits, au désir qu'il témoigna de la garder, que Suzanne fut obligée de céder à sa destinée.

De l'autre part, la scène fut à peu près égale, avec la différence, cependant, que la vieille ne trouvant où on l'avait conduite qu'une maison fort petite, de mauvaise apparence, et garnie à peine de meubles exactement nécessaires, point de repas, point de présens, ne tarda pas à faire éclater la colère la plus vive: Où suis-je? s'écria-t-elle, est-ce donc là l'hôtel de mon époux? non, certes; qu'on m'y ramène, et que je quitte à l'instant ce hideux taudis! — Tout doux, lui répondit Alain, si vous ne vous attendiez pas à vous trouver ici, j'espérais, moi, d'y voir ma fiancée. Il est possible qu'on ait fait une erreur: vous me demandez votre époux, et moi je réclame Suzanne; et je déclare que vous ne sortires point de ce que vous appelez mon taudis, qu'elle ne me soit rendue.

Ah! mon ami, dit la mère d'Alain, je vois toute l'affaire; va, je crains bien que ce soit un quiproquo de notre borgne de curé; car. . . . — Oh! il n'y a pas de quiproquo qui tienne, reprit le fils; je m'embarasse peu du curé, je veux ma femme, et j'entends qu'on me la rende.

Un des parens, qui passait, à juste titre, pour avoir beaucoup plus d'esprit que les autres, explique l'énigme, et devine que, puisque la vieille a été conduite chez le jeune homme, il y a lieu de croire que Suzanne est chez le vieillard. Après bien des conjectures, aussi longues qu'inutiles, on arrête qu'il faut députer au septuagénaire, lui proposer de faire l'échange, et de rétablir les choses comme elles doivent être. Mais on avait perdu bien du tems; la journée s'était entièrement écoulée. On repond à la porte du bonhomme que les époux sont au lit. On revient vers Alain, qui veut aller lui-même, à quelque prix que ce soit, réclamer sa fiancée. Arrivé au logis du vieillard, il y fait un tel bruit, qu'enfin celui-ci se lève, et paraît à la fenêtre. On veut lui persuader qu'il y a du mal-entendu, qu'il doit rendre la fiancée d'Alain, et reprendre la sienne. — A d'autres, répondit-il, ma femme est ma femme; nous sommes contens l'un de l'autre, et je garde ce que j'ai. Alain,

triste et furieux tour à tour, fut obligé de regagner sa chaumière.

La vieille se consola plus aisément que lui de cette méprise, et parut résignée à prendre son parti. Mais Alain formait un autre projet; il voulait attaquer le curé, se plaindre, plaider, enfin s'en prendre à tout le monde.

En effet, il va chez le curé, lui reproche vivement sa maussade bévue; lui dit qu'il répondra devant Dieu des suites de l'aventure, et veut exiger de lui qu'en attendant il répare le mal qu'il a fait. — Doucement, mon fils, dit le bon curé, je ne puis pas changer ce que le ciel a fait; mais amène ici ta femme, que le vieillard y vienne avec la sienne, et j'arrangerai votre affaire.

Dès le lendemain, les quatre époux comparaissent devant le pasteur.

Mes amis, dit-il, je vois que tous, tant que nous sommes, nous avons fait une méprise; mais c'est à vous, dit-il aux deux vieillards, d'en payer les dommages; et voici ma raison. Vous avez tous les deux beaucoup mieux que vous ne comptiez avoir, et ces deux jeux gens ont obtenu beaucoup moins que ce qu'ils désiraient. Or, c'est aux mieux partagés à payer la dépense. Il faut donc que chacun de vous assure à chacun d'eux la moitié de son bien; et, sous cette condition, les mariages resteront ce qu'ils sont.

Nos jeunes gens, et sur-tout Alain, voulaient répliquer; mais le bon curé leur coupe la parole: — Paix! paix! leur dit-il, il faut que ma sentence s'exécute à l'instant; et vous verrez que le ciel fera le reste.

On en passa par-là, quoiqu'avec un peu de répugnance de tous les côtés; et la prédiction du curé se vérifia. L'année n'était pas écoulée, que le vieillard paya le tribut à la nature: quant à la vieille, elle le suivit de fort près. Les jeunes gens, alors riches et libres, se rapprochèrent pour s'épouser; mais le curé ne voulut faire la cérémonie qu'en plein midi, crainte d'une nouvelle méprise, et tira de cette aventure ce trait de morale:

Qu'en allant à tâtons, on fait souvent bien des sottises.

L'ESPRIT ET LE COEUR.

Fable.

L'esprit et le coeur s'échauffaient
A disputer pour la prééminence.
En beaux raisonnemens tous deux ils triomphaient,
Et l'esprit dans les siens prodiguait l'éloquence.
L'attentive Thémis jusqu'au bout écouta
Les différens débats de la cause nouvelle,
Et voici ce qu'elle arrêta:
Tâchez de vous unir, dit-elle;
Car l'esprit sans le coeur est bien pernicieux,
Et sans l'esprit, le coeur trop ennuyeux.

J. F. Guichard.

Notices tirées de l'Histoire des Généraux Français qui se sont illustrés depuis la Guerre de la Révolution, par A. Chateauneuf.

II.

AUGEREAU,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Prise des redoutes espagnoles à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Charles Augereau, né à Paris le 21 d'octobre 1757, fut nommé général de division en l'an 2 de la République: Placé à l'avant-garde de l'armée des Pyrénées-Orientales, composée de recrues, il l'instruisit et la disciplina. Les progrès de ses soldats, dans l'espace de quatre mois, furent tels, que la science de leurs manoeuvres égala celle des vieilles bandes espagnoles. Le 2 floréal Augerau attaqua les hauteurs d'Oms, après avoir attiré sur lui presque toutes les forces de l'ennemi pour favoriser *) le centre de l'armée; il emporta ces hauteurs

*) An 2.

à la baïonnette, s'empara de Céret, de plusieurs villages et d'une nombreuse artillerie. Il poursuit l'ennemi, et lui enlève une redoute et la belle fonderie de la Moga, où il trouve 60 mille boulets. L'armée espagnole tirait toutes ses ressources de cet établissement; c'est la première et une des plus grandes pertes qu'elle ait faites dans le cours de cette guerre. Elle tenta de reprendre la fonderie: après une résistance intrépide la division française ayant épuisé toutes ses munitions marcha contr'elle la baïonnette en avant, et la força à la retraite. Le 26 thermidor, vingt-deux mille Espagnols revinrent attaquer une partie de la division sur les hauteurs de la fonderie: après seize heures du combat le plus opiniâtre les Espagnols furent mis en fuite avec une perte de trois mille morts; leur défaite fit tomber Belle-garde au pouvoir des Français. Irrités de la reprise de cette forteresse, ils voulurent couper la ligne de l'armée française avec six mille hommes d'élite en s'emparant du poste important du mont Saint-Roch; et, ce qui est à peine croyable, trente hommes de la division du général Augereau repoussèrent les six mille Espagnols.

Dans la dernière bataille*) que livra Dugommier, Augereau s'empara à l'arme blan-

*) An 3.

che de huit redoutes armées de trente bouches à feu, des tentes pour dix mille hommes, de deux cents caissons de cartouches et de douze cents prisonniers. La mort du général en chef Dugommier arrêta ces premiers succès. Le général en chef Pérignon, qui lui succéda, ordonna une attaque générale le 30 brumaire. Augereau, après avoir repoussé l'ennemi défendu par le canon de ses redoutes, se présenta devant la principale; semblable à un fort, garnie de canons de gros calibre, elle était défendue par quatre mille hommes animés par le général en chef La Union qui donnait l'exemple à ses soldats; mais rien n'arrêta l'effort intrépide des chasseurs, bravant la mitraille et le feu de l'infanterie espagnole; cette fameuse redoute fut enlevée à la baïonnette. La Union y perdit la vie avec presque tous les siens; le reste prit la fuite. La division du général Augereau remporta les dernières victoires qui forcèrent l'Espagne à conclure la paix avec la république.

Batailles de Lodi et d'Arcole à l'armée d'Italie.

Ce fut à la bataille de Millesimo,*) dont il força les gorges à la tête de deux regimens,

*) An 4.

qu'Augereau montra sous Bonaparte la bravoure d'un grenadier et le tranquille courage d'un habile capitaine. Il marcha contre le corps du général Provera, retranché sur la haute montagne de Cossaria, et le fit prisonnier de guerre. A Dego, il contribua par ses dispositions à la gloire de cette journée, se rendit maître des redoutes de Montezimo, et ouvrit les communications de l'armée d'Italie avec la vallée du Tanaro et la division du général Serrurier.

L'armée autrichienne se retrancha derrière le pont de Lodi. Le feu des canons et de sa mousqueterie arrête un instant nos soldats; mais Berthier, Massena, Dallemagne et Cervoni marchent à la tête de nos colonnes: les grenadiers se précipitent sur les pièces ennemies, Augereau les dévance. Le général de Beaulieu forcé dans toutes ses positions, abandonne son artillerie, ses bagages, et laisse le champ de bataille couvert des débris de son armée. Le général Augereau passa le Mincio, enleva les retranchemens de Cheriale, et obligea l'ennemi à se retirer dans le corps de la place de Mantoue. Une révolte éclata à Lugo près de Ferrare; il donna trois heures aux habitans pour mettra bas les armes: il les menace, s'ils résistent, de marcher contre leur ville, le fer et la flamme à la main. Les révoltés, cachés dans une embuscade, massacrèrent soixante de nos dragons, portèrent deux têtes à Lugo, et les

exposèrent aux portes de l'hôtel-de-ville. Toutes les négociations, pour les calmer furent inutiles. Il fallut qu'un gros corps de troupes engageât un combat furieux pour les réduire: il tailla en pièces, près d'Immola, plus de mille séditieux. Leur ville fut livrée au pillage pendant trois heures: tout homme rencontré les armes à la main, étais mis à mort; on n'épargna que les enfans et les femmes. L'armée victorieuse rentra à Boulogne avec un grand butin qui fut vendu sur la place publique. Le général Augereau fit répandre la proclamation suivante: „Vous venez de voir un exemple terrible. Le sang fume encore à Lugo. . . . Lugo calme aurait été respectée; comme vous elle aurait joui de la paix. Des mères n'auraient point à pleurer leurs fils, des veuves leurs maris, des orphelins les auteurs de leurs jours. Que cette épouvantable leçon vous apprenne à apprécier l'amitié du peuple français; c'est un volcan lorsqu'il s'irrite; il renverse, il dévore tout ce qui s'oppose à son irruption; il protège quiconque cherche son appui. „Cette proclamation fut suivie d'un arrêté rigoureux pour l'exemple de l'Italie et la sûreté de l'armée. Augereau vint combattre à Lonado, à Castiglione et à Roveredo; par-tout il écrase l'ennemi dans ces mémorables journées, dont le nombre en un mois chargerait plus les pages de l'histoire, que dix années de combats sous la monarchie.

Le général autrichien de Wurmser fuyait vers Mantoue; Augereau trouva l'ennemi à Primolen, retranché derrière un mur épais qui coupait une vallée étroite entre d'énormes rochers: il attaque et enlève cette position. L'Autrichien crut l'arrêter au chateau de Covello. Le fort qui ferme le chemin, est appuyé à sa droite par un roc escarpé de plusieurs cents pieds de hauteur, et à sa gauche par un précipice où se perd la Brenta. Augereau gravit lui-même ce rocher, et força l'Autrichien à abandonner un poste réputé inexpugnable. Il culbute ensuite l'ennemi, et entre au pas de charge dans Bassano. Après plusieurs journées de fatigues et de combats, il arriva la nuit à Citadella, prit Padoue et investit Porto-Legano. Le commandant de la place hésita de se rendre. „Je vous envoie une réponse à chaque article, lui répondit Augereau, vous verrez que je n'abuse pas de mes avantages; mais ce que je propose est irrévocable. Je n'attends pas votre dernière réponse au-delà d'une demi-heure.“ *) Porto-Legano se rendit après la bataille de Saint-Georges où la division d'Augereau se couvrit d'une gloire nouvelle.

A la bataille d'Arcole, l'avant-garde combattit tout un jour sans forcer le passage d'un pont élevé sur les canaux qui coupent la plaine:

*) Fructid. an 4.

les généraux se précipitent à la tête de leurs colonnes: le feu de la mousqueterie et d'un canon fait reculer nos soldats. Augereau saisit un drapeau, vole à l'autre extrémité du pont, et appelle nos soldats du geste et de la voix. Tite-Live a immortalisé l'action d'Horatius-Coclès défiant seul une armée à l'entrée d'un pont qui croule et l'entraîne dans le Tybre: le dévouement du général français, moins connu, est peut-être aussi sublime.

Révolution du 18 Brumaire. Ses succès à l'armée Gallo-Batave.

A peine le général Augereau, porté au commandement *) en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle réunie à celle de Sambre-et-Meuse, remplaçait le général Hoche, dont le poison venait de terminer les jours, que des ennemis puissans lui supposèrent une correspondance coupable. On prétendit qu'il avait voulu conspirer contre Rewbell, membre du Directoire: les factions, fertiles en mensonges, l'accusèrent d'avoir voulu perdre le héros de l'Italie, celui dont le génie avait guidé ses exploits et honoré son courage: le Directoire le rappela de l'armée pour lui donner le commandement

*) An 6.

d'une obscure division: c'était un véritable exil. La ville de Perpignan l'ayant élu représentant du peuple, sa démission d'un tel commandement fut prompte: ce nouveau caractère le rendait l'égal, et presque le supérieur du Gouvernement qui l'avait exilé.

Des inimitiés nouvelles se déclarèrent entre le Corps Législatif et le Directoire: tous les jours la constitution était violée. Le représentant Augereau défendit le parti qu'il crut le plus populaire. Dans une de ces séances du Conseil des Cinq-Cents, que les défaites de l'armée d'Italie, sous le général Schérer, rendaient si orageuses, on parle d'un coup d'état que le Directoire veut faire à son profit; Augerau monte à la tribune: „Je déclare devant le ciel, s'écrie-t-il, je prends à témoin tout ce qu'il y a de plus sacré qu'il faudra me faire tomber la tête avant de commettre un attentat sur un seul de mes collègues.“

Cependant les revers de nos armées depuis l'absence de Bonaparte, l'impuissance de la constitution contre vingt partis animés à se détruire, annonçaient une révolution inévitable et nécessaire. Le 18 brumaire Bonaparte fut placé, d'un voeu unanime, à la tête de toutes les forces de la république. Augereau ne fut point appelé à seconder les desseins du héros qui devait sauver à-la-fois la France et nos armées. „Il fut un moment incertain, dit un

historien; mais bientôt la raison reprenant sur lui son empire, il accourt aux Tuileries tandis que Bonaparte harangue ses soldats." — „Comment, général, lui dit-il, vous avez voulu faire quelque chose pour la patrie, et vous n'avez pas appelé Augereau!" — „Je n'ai point oublié, répondit Bonaparte, les services qu'Augereau a rendus à sa patrie, à moi-même; je ne puis oublier le héros de Lodi et d'Arcole."

Augereau fut le simple témoin de cette révolution. Quelques chefs du parti vaincu lui proposèrent de se mettre à la tête des Jacobins et des troupes qu'ils espéraient gagner, dit le même historien. „Croyez-vous, leur répondit Augereau, que je consente à perdre le nom que j'ai acquis dans les armées en me faisant le chef de misérables comme vous?"*)

Bonaparte, premier consul de la république, nomme le général Augereau au commandement en chef de l'armée française en Hollande. „Montrez, lui écrivit-il, dans les actes que votre commandement vous donnera lieu de faire, que vous êtes au-dessus de ces misérables divisions de tribune dont le contre-coup a été malheureusement depuis dix ans le déchirement de la France. La gloire de la république est le fruit du sang de nos camarades. Nous n'appartenons à aucune cotterie, mais à la

*) An 7.

nation entière. Si les circonstances m'obligent à faire la guerre par moi-même, comptez que je ne vous laisserai pas en Hollande, et que je n'oublierai jamais la belle journée de Castiglione. "

Lorsque le général Moreau pénétra en Allemagne *) le général Augereau vint camper sur la Lahn; il vainquit le baron d'Albini près de Wurtzbourg, et défit enfin l'armée autrichienne dans une bataille qu'il livra près de Nuremberg.

III.

LANNES,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Le général Lannes, né à Lectoure dans le département du Gers en 1771, partit comme sergent-major pour l'armée des Pyrénées-Orientales, où il mérita par son courage et sa valeur le grade de colonel. Réformé par un représentant du peuple nommé Aubri président d'un comité militaire de la Convention, il s'indigne du repos où il est condamné, et se rend comme simple volontaire à l'armée d'Italie. Ses premiers combats attirèrent sur lui tous les yeux de l'armée. Après celui de Millesimo,**)

*) Nivose an 8. **) An 4.

il fut nommé, sur le champ de bataille, par Bonaparte, colonel du vingt-neuvième régiment, dont le chef venait de perdre la vie. A la bataille de Bassano, il enleva deux drapeaux. Six mille ennemis surprirent les Français retirés sur les hauteurs de Dego; Lannes, en ralliant nos colonnes, montra une qualité nouvelle; le sang-froid du courage: *le premier don de la nature*, dit Voltaire, *pour le commandement.* *)

Le 18 floréal, il passa le premier le Pô, à la tête d'un bataillon de grenadiers; il attaqua huit mille ennemis retranchés au village de Fombio, soutenus de dix mille cavaliers et défendus par vingt pièces de canon. Il les chassa devant lui jusqu'à l'Adda, fit des prisonniers, et s'empara de presque tout leur bagage. A la bataille de Lodi il se précipita à la tête des colonnes, et contribua à cette victoire que les Français disputaient depuis deux jours aux Autrichiens.

L'armée française, sous Bonaparte, marchait à de nouveaux succès, lorsque les habitans de Pavie prirent les armes pour s'opposer à son passage. Lannes fut un des officiers choisis

---

*) C'est ce que les Anglais appellent *cold head*, *tête froide*. Turenne et Marlborough avaient cette qualité au plus haut degré.

par le général en chef pour les soumettre. Placé à l'avant-garde, il voit un rassemblement de huit cents hommes, en avant du village de Binasco: il fond sur eux, et brûle le village. Le lendemain Pavie fut prise d'assaut. Ces exploits l'élevèrent au grade de général de brigade.

Au siége de Mantoue, il se porta avec six cents grenadiers sur le faubourg de Saint-George, l'enleva à la baïonnette et s'empara de la tête du pont de cette place. Il fut blessé au combat de Governolo et à la bataille d'Arcole; le lendemain, il apprend que la victoire est encore incertaine, que la fureur est égale entre les deux armées, et que le général en chef Bonaparte se porte lui-même à la tête de ses colonnes: il s'élance du lit où ses douleurs le retiennent, monte à cheval, et se précipite au milieu des balles et de la mitraille; un coup de feu le renversa sans connaissance. Peu de temps après, il marcha sur Rome unie aux rois coalisés contre la république. Il pénètre à Immola et enlève les retranchemens défendus par quatre mille soldats romains. Pie VI. demanda la paix: le général Lannes fut envoyé à Rome. Le souverain Pontife lui fit cet accueil que les papes ont toujours fait aux ambassadeurs d'une puissance qui imposa à leur faiblesse.

Ce général suivit Bonaparte *) en Egypte. Il signala sa valeur à Malte, au debarquement d'Alexandrie et dans tous les combats qui précèdèrent l'entrée des Français au Caire. Sa division poursuivit Ibrahim-Bay et ses terribles mamelucks. Après le siége de Saint-Jean-d'Acre, où il montra un courage et une constance heroïques, il protégea le retour des Français en Egypte par ses dispositions à l'avant-garde de l'armée.

Bonaparte quitta le Caire avec presque toutes ses forces réunies pour s'opposer au debarquement des Turcs à Aboukir. Le général Lannes passa le Nil pendant la nuit, et se trouva au combat qui mit une seconde fois le fort au pouvoir des Français. A la bataille d'Aboukir, sa division se porta sur la montagne de Sables contre deux mille Turcs défendus par six gros canons; la terreur qu'il portait fut si grande, que ces Turcs éperdus se jetèrent dans la mer: plus de dix mille y périrent, refoulés vers le rivage par la cavalerie du général Murat. La peinture a déjà consacré cette étonnante victoire, en attendant que l'histoire l'immortalise. Le général Lannes investit Aboukir; il attaqua de vive force la redoute et les retranchemens, qui furent emportés: il fut dangereusement blessé dans ce dernier combat.

---

*) An 6.

Après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il avait puissamment contribué, il alla commander à Toulouse, où respiraient encore des factions. „Malheur, disait-il dans sa proclamation aux habitans de cette ville, malheur à celui qui voudrait venger ses querelles en feignant de venger celles de la France. Ne vous y trompez pas, citoyens, le 18 brumaire n'est point une journée de parti; il a été fait pour la république.“

Lannes déposa dans le temple des Invalides, à Paris, les trente-deux drapeaux pris par l'armée d'Egypte. „L'armée d'Egypte, dit-il, après avoir traversé des déserts brûlans, triomphé de la faim et de la soif, se trouve devant un ennemi fier du nombre de ses soldats, de ses premiers succès, et qui croit trouver une proie facile dans des troupes abattues par la fatigue et les combats. Ignorait-il que le soldat français est plus grand parce qu'il sait souffrir que parce qu'il sait vaincre; que son courage s'irrite et s'accroît par le danger? Trois mille hommes, vous le savez, fondent sur dix-huit mille Turcs, les enfoncent, les renversent, les serrent entre leurs rangs et la mer: la terreur de nos baïonnettes est telle, que les musulmans, forcés de choisir leur mort, se précipitent dans les abîmes de la Méditerranée.“

Le général Lannes fut un des guerriers placés par Bonaparte à l'avant-garde de cette armée de réserve créée comme par enchantement pour délivrer Gênes et toute l'Italie.*) Vers les derniers jours du mois de floréal il rencontre l'ennemi à Châtillon près d'Aoste, enlève ce village à la baïonnette, escalade la citadelle d'Yvrée, prend la ville, s'empare du canon, et poursuit l'ennemi qui se sauve vers Turin. Trois jours après, sur les bords de la Chiusella, le centre de sa division s'élança sur le pont, tandis que deux bataillons se jetaient dans la rivière au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. Les doubles lignes autrichiennnes forcées cherchèrent leur salut dans la fuite. À Pavie, Lannes devance l'ennemi, et s'empare de toute l'artillerie. Il harangue ainsi l'avant-garde: ,,Soldats, nous marchons pour cueillir de nouveaux lauriers: je renverrai sur les derrières de l'armée le camarade indigne qui se souillera d'une atteinte aux propriétés; il expiera dans la nullité et le mépris le crime d'avoir compromis le nom français qui fût confié si grand à votre courage.

Arrivé sur les rives du Pô, il engage une canonnade, passe ce fleuve, s'empare de la cé-

*) An 8.

lèbre position de la Stradella, intercepte ainsi la seule communication qui reste aux Autrichiens, et les force à se retirer vers Plaisance. A la bataille de Casteggio tous ses corps réunis chargent à-la-fois, la baïonnette en avant, enfoncent l'ennemi, et le poursuivent jusqu'à voghera. A la bataille de Marengo, il soutint pendant sept heures avec son avant-garde tout l'effort de l'armée autrichienne et les foudres de quatre-vingt pièces de canon. Cinquante grenadiers de la garde des Consuls, commandés par lui, arrêtèrent dix mille hommes de cavalerie, et soutinrent trois charges sans se rompre. Il montra dans cette bâtaille cette tranquille sérénité qui, du visage du général, se répand sur les officiers, et jusqu'au dernier soldat d'une armée.

IV.

NEY,

MARÉCHAL D'EMPIRE.

Le général Ney, originaire de Sarre-Louis, dans le département de la Moselle, est né en 1769. Il entra fort jeune au régiment du Colonel-général-hussard, où il passa rapidement par tous les grades subalternes.*)

La veille de la bataille de Fleurus, il fut chargé par le général Bernadotte de pousser une reconnaissance sur la position de l'ennemi.**) Il s'en acquitta avec tant d'intelligence et d'intrépidité, qu'on attribua à la précision de son

---

*) Le maréchal Armand de *Biron* se glorifiait d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général. Il disait que c'était ainsi qu'il fallait devenir maréchal de France. Cet illustre général voyant que dans leur choix les ministres avaient plus d'égards aux preuves généalogiques qu'aux services militaires, affecta de ne produire que peu de titres, et allégua ses exploits comme la preuve la plus authentique de sa noblesse. „Il n'apporta, dit Brantome, que cinq ou six titres fort antiques; et les présentant au roi „Sire, dit-il, voilà ma noblesse ici comprise;“ et puis, mettant la main sur son épée, il dit: „mais, Sire, la voici encore mieux.“

**) An 2.

rapport une part glorieuse du succès de cette bataille.

L'illustre Kléber, qui se connaissait en militaires, s'attacha le jeune Ney en qualité d'adjudant-général; il l'employa dans toutes les occasions périlleuses. Ney acquit, près de ce grand maître, par des actions d'éclat, cette reputation qu'il accrut encore aux passages du Rhin et de la Sieg, et par la surprise de Manheim,*) dont il s'empara par un trait d'audace que l'adresse, la force de l'ame et la confiance d'un guerrier accoutumé à vaincre peuvent seules inspirer et faire réussir. Il exécuta cette entreprise extraordinaire, à la tête de cent cinquante hommes d'infanterie, dont les deux tiers n'avaient point de cartouches. Il était entré, la veille, dans la place sous un déguisement prussien: le lendemain, il passe le Rhin avec son faible détachement, enlève tous les postes extérieurs, repousse une sortie de la garnison, et s'introduit avec l'ennemi dans la place, à la faveur des ténèbres et de l'épouvante que l'impétuosité de son attaque vient de répandre.

Il fut contraint d'accepter le commandement des troupes**) dispersées, de Huningue à Dusseldorff. En moins de huit jours, il organise treize fausses attaques et passages du Rhin, qui

*) An 3.

**) An 5.

réussissent tous le même jour, tandis qu'à la tête de neuf mille hommes il va, jusque sous les murs de Francfort, battre, disperser ou détruire vingt mille Mayençais soldés par l'Angleterre et soutenus par deux mille Autrichiens; il revient, le lendemain, passer le Mein près de Mayence, culbute les corps ennemis qui veulent s'opposer à ses marches forcées, traverse ainsi tout le pays de Hesse-Darmstadt, passe le Neker à Ladenbourg au gué du maréchal de Turenne, s'empare de nouveau de Manheim, d'Heidelberg, de Bruchsal, d'Heilbron, et parvient jusqu'aux portes de Stuttgard sans avoir essuyé le plus petit échec, quoiqu'il ait eu des forces très-supérieures à combattre. Cette diversion fut une des principales causes de nos succès en Helvetie, et du gain de la bataille de Zurich, en forçant le prince Charles à envoyer un fort détachement pour couvrir ses magasins et arrêter l'irruption dont Ulm était menacé.

Le général Ney, sous les ordres de Moreau,*) concourut à ces brillans succès qui décidèrent d'un traité de paix avec l'Autriche, et de l'agrandissement de la république par des victoires à Kelmuntz, à Ingolstadt, et par la bataille de Hohenlinden, où il ne déploya pas moins de talens que d'intrépidité.

---

*) An 9.

Ce général sauva l'Helvétie de l'influence des Anglais, au moment où la guerre civile devait éclater. Sa marche dans ce pays,*) dont la foi devenait incertaine, fut heureuse et rapide. Les magistrats des villes lui ayant présenté leurs clefs, il répondit: „Ce n'est point vos clefs que je demande: mes canons sont là pour enfoncer vos portes, si vous résistez. Apportez des coeurs soumis, dignes du pardon ou de l'amitié des Français."

Le général Ney a reçu de la nature une force extraordinaire, égale à l'ardente activité de son esprit. Il a l'heureux talent de juger d'un coup-d'oeil les dispositions de l'ennemi et les avantages du site opposé; science plus rare qu'on ne pense, qui, entre des forces égales, décide presque toujours du sort des grandes batailles, et que n'ont pas toujours connu d'illustres généraux d'armée. On sait que sur la seule nouvelle de la position de l'armée française commandée, à Hoechstet, par le maréchal de Tallard, le maréchal de Villars prédit la perte de la bataille. Ces connaissances qui semblent, dans le général Ney, un don naturel, il les a perfectionnées par une longue habitude de guerre, par le métier de partisan et

---

*) An II.

le commandement des avant-gardes.*) Calme dans le péril, impétueux lorsqu'il se précipite avec ses escadrons; le premier aux attaques, le dernier dans les retraites, il inspire aux soldats le mépris de la vie, et saisit le moment où il peut arracher la victoire par l'impulsion de sa valeur.

---

*) Lorsque Villars fit ses premières armes, le maréchal de Bellefonds, son oncle, lui écrivit une lettre pleine d'instruction, dans laquelle il lui recommandait surtout d'apprendre le métier de partisan; lui représentant que les officiers généraux qui ne s'en étaient pas instruits se trouvaient souvent fort embarrassés quand ils commandaient des corps détachés dans le voisinage d'une armée. Villars comprit si bien l'importance de ce conseil, qu'il passait souvent plusieurs jours de suite dans les partis, avec les officiers qui avaient la réputation de les mieux conduire. Il a depuis avoué qu'il devait ses succès et ce qu'il avait appris de la guerre à une pratique si utile. Rien, selon lui, n'est plus propre à former un véritable militaire, qu'un métier qui apprend à attaquer hardiment, à se retirer à propos, et qui accoutume à voir de près et souvent l'ennemi.

(*Mémoires du Maréchal de Villars.*)

V.

OUDINOT,

GENÉRAL DE DIVISION.

Le général OUDINOT est né le 25 d'avril 1765, à Bar-sur-Ornain, dans le département de la Meuse. Attaqué à Bitche par l'avant-garde de l'armée,*) prussienne, il la repoussa, avec son seul bataillon jusqu'au camp d'Hornebach, prit un drapeau et fit 700 prisonniers; il soutint avec le trente-troisième régiment le choc d'un ennemi supérieur en nombre, et l'arrêta dans la plaine de Neuvillers: il y eut pendant la nuit un combat opiniâtre et sanglant; l'armée prussienne s'avança; le colonel Oudinot, loin de se replier, se jette dans la montagne de Saint-Jean-des-Choux, où il fait une résistance héroïque, attend deux jours que l'armée du Rhin le dégage, et marche avec elle à l'ennemi.**) A la bataille de Buxvillers, placé à l'avant-garde de son régiment, il force l'ennemi et lui prend ses magasins: le lendemain il s'empare des bois d'Hagueneau

*) An 1.

**) An 2.

et de deux redoutes qui les flanquaient; il santa le premier dans les retranchemens, et encouragea ainsi les soldats à soutenir la marche qui suivit cette action: dans une reconnoissance avec le général de division Burcy, ces deux officiers, également impetueux, résolurent de débusquer l'ennemi d'une redoute. Le général Burcy y fut tué, et le colonel Oudinot blessé d'une balle à la tête. A la bataille de Weissembourg, l'impulsion qu'il donna à son brave régiment seconda si bien les carabiniers dans une charge, que nous arrivâmes victorieux jusque sous les murs de Landau.

Il marcha aux portes de Spire, y força les *Manteaux-Rouges*, et laissa trois de leurs compagnies égorgées dans la place; les officiers et les soldats montèrent à l'envi à l'assaut des murailles. Le colonel Oudinot se dirigea sur Oggersheim; et, se battant toujours, il rejeta l'ennemi jusque dans la tête-de-pont de Manheim. A la retraite de Turckheim, sous le général Hoche, le colonel Oudinot, harcelé par la cavalerie de l'ennemi, reprit l'offensive, et s'empara du camp de Maurlauter.

A l'attaque de Pirmasens, son régiment fut investi par toute l'armée prussienne; malgré les

sommations de six régimens de cavalerie qui lui criaient de se rendre, il ne se laissa pas ébranler, et se fit jour à travers l'ennemi. Il ramena au camp ses drapeaux, ceux de nos troupes dispersées et tout le parc d'une division française. De l'aveu même des Prussiens, ce régiment s'immortalisa par sa retraite; le colonel Oudinot fut proclamé au milieu de l'armée, et son nom donné pour ralliement.

Nommé général de brigade, il livra plus de cent combats, dont je n'ai recueilli que les plus dignes de rester dans la mémoire.

Il s'empara de Deux-Ponts, s'embarqua dans de petites chaloupes sur la Meuse, et malgré le feu des redoutes il fit la conquête de Trèves; son cheval s'abattit sous lui dans une charge de cavalerie, et lui fracassa la jambe. Quelque temps après, attaqué la nuit, ne pouvant distinguer les siens dans un brouillard *) qui couvrait les deux armées, il fût fait prisonnier dans une mêlée sanglante; il reçut un coup de sabre, et resta mourant sur le champ de bataille.

---

*) An 2.

Le général en chef Moreau le chargea de flanquer la gauche de l'armée dans sa première marche en Bavière. Oudinot s'empara de plusieurs villes,*) refoula l'ennemi jusque dans Ingolstadt, dont il fit le blocus. Forcé de lever le siège devant toutes les forces autrichiennes, il réunit ses troupes dans la plaine, et s'y défendit, sans se laisser entamer, depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; le général Delmas lui amenait alors un renfort. Ces deux généraux, pendant leur retraite devenue nécessaire par celle de l'armée de Sambre et Meuse, résolurent de tenter des charges; à la troisième qu'ils soutinrent au milieu du carnage ils furent laissée pour morts. Le général Oudinot reçut une balle et quatre coups de sabre; peu de jours après, au combat d'Ettenheim, il chargea, le bras en écharpe, à la tête de trois régimens, et prit un bataillon ennemi: à l'attaque du pont de Manheim, il monta le premier à l'assaut; il prit tous les ouvrages avancés, garnis de huit pièces de canon et défendus par six bataillons palatins et tyroliens.

L'armée d'Helvétie, commandée par Masséna,

---

*) An 4.

passa le Rhin.*) Le général Oudinot traversa le premier ce fleuve à la nage, à la tête de sa colonne, sous le feu de la mousqueterie de l'ennemi, qui défendait l'autre rive. Les dragons du treizième régiment passèrent en croupe ou attachés à la queue des chevaux. Oudinot, bravant la mitraille à bout portant de l'ennemi,**) emporta tout ce qui lui était opposé, prit douze pièces de canon et six mille autrichiens.

Au passage de la Limath, malgré le feu du canon, il s'empara des faubourgs de Zurich, et pénétra dans la ville; il poursuivit lui-même les Russes au-delà du Rhin, et les défit, les jours suivans, devant Schaffouse et Constance.

Il suivit le général Masséna ***) dans toutes ses batailles pendant le blocus de Gênes; il s'embarqua avec nn seul officier, passa à travers la flotte anglaise, et se réunit, au Pont-du-Var, à l'une des ailes de l'armée: au passage du Mincio, au moment où la victoire

*) An 7.

**) An 8.

***) An 8.

balançait, Oudinot, à la tête de huit officiers, fond sur un gros de grenadiers hongrois, les met en fuite, parvient aux canonniers, les sabre et s'empare d'une pièce dont le feu eût arrêté *) long-temps le succès de nos armes. Le premier consul l'autorisa à garder la pièce de canon qu'il avait si glorieusement emportée. Cette belle action hâta beaucoup la fin d'une campagne qui donna la paix à la France.

---

*) An 9.

Logogryphe.

Je marche sur huit pieds; chez moi point de tristesse;
Je bannis les soucis, j'amène l'allégresse;
Du petit dieu malin j'épuise le carquois,
Et Momus y réduit Terpsichore aux abois.
Décomposez mon personnage,
Vous trouvez l'arme d'un sauvage,
Et le nom d'un combat sanglant
Sur les domaines de Neptune,
Une conjonction commune,
Puis une des notes du chant.

Auflösungen.

(Siehe 4tes Heft.)

Seite 384. Enigme: La lettre d' r.
Charade: *banqueroute.*

LA VESTALE

TRAGÉDIE LYRIQUE

EN TROIS ACTES.

Paroles de M. Jouy, Musique de M. Spontini, compositeur particulier de la chambre de SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE REINE.

Représentée pour la première fois le 15. Décembre 1807.*)

PERSONNAGES:

Licinius, général romain.
Cinna, chef de légion.
Le Souverain Pontife.
Le Chef des Aruspices.
Un Consul.
Julia, jeune vestale.
La Grande Vestale.

La scène est à Rome.

*) Da die Französischen Monate nach und nach alle Gattungen französischer Theaterstücke liefern sollen, so folget hier eine ernsthafte Oper, welche bekanntlich jetzt eines der Liebslingsstücke in Paris geworden ist, nebst der Parodie derselben, die nicht nur unter die gelungensten gehört, welche jemals verfertiget worden, sondern noch merkwürdiger

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le *forum*. A gauche l'*atrium*, ou logement particulier des vestales, qui communique par une colonnade au temple de Vesta; sur le même côté et vis-à-vis l'*atrium* le palais de Numa et une partie du bois sacré qui l'entoure. Le fond représente le mont Palatin et les rives du Tibre.)

(On voit sur la place les préparatifs d'une fête triomphale. Le jour commence à peine.)

SCENE PREMIERE.

LICINIUS, CINNA.

(Pendant la ritournelle, Licinius est appuyé contre une des colonnes de l'*atrium*; Cinna sort du bois sacré.)

Cinna.

Près de ce temple auguste à Vesta consacré,
Pourquoi Licinius devance-t-il l'aurore?
D'un noir chagrin ton coeur est dévoré;
Confie à l'amitié ton secret qu'elle ignore.

(Licinius veut s'éloigner.)

Tu me fuirais en vain, j'accompagne tes pas.

Licinius, montrant l'atrium.

Ces murs, ces murs sur moi ne s'écrouleront pas!
Suis-je assez malheureux!

---

durch den ganz eigenen Umstand ist, dafs sie mit der Vestale einerlei Verfasser hat. Die Belohnung desselben und seines Komponisten von dem Kaiser Napoléon siehe Franz. Monate 1ten Band, Seite 192.

Cinna.

Toi! lorsque la victoire
A consacré ton nom au temple de mémoire;
Quand ton bras, signalé par d'immortels exploits,
De nos murs ébranlés chasse enfin les Gaulois;
Quand tu rentres vainqueur au sein de ta patrie?

Licinius.

Eh! que me font de vains honneurs,
De stériles lauriers, d'importunes grandeurs?
Que me fait Rome entière, et ma gloire, et ma vie?

Cinna.

Quels voeux, Licinius, peux-tu former encor?
Ne vois-je pas déjà ta pompe triomphale,
Et sur ton front le laurier d'or
Attaché par les mains de la jeune vestale?

Licinius.

Que dis-tu, malheureux?

Cinna.

D'où vient que tu frémis?
Quel trouble, quel transport égarent tes esprits?

AIR.

Dans le sein d'un ami fidèle
Tu crains d'épancher ton secret;
Tu ne me vois plus qu'à regret:
Voilà donc le prix de mon zele!
Ta réserve à mon coeur
Serait moins importune,
Si tu me cachais ton bonheur;
Mais d'un ami dans l'infortune
Je veux partager la douleur.

Licinius.

Eh bien! partage donc mon crime et ma fureur;
Partage de mes feux la violence extrême,
Et dispute à Vesta sa prêtresse que j'aime.
Tu connais mon destin.

Cinna.

Tout mon sang s'est glacé;
Des plus affreux malheurs je te vois menacé.
Quel démon t'inspira cette ardeur sacrilége?

Licinius.

Elle était pure alors. Ami, te le dirai-je?
Julia, cet objet de tendresse et d'effroi,
Par sa mère jadis fut promise à ma foi;
Mais le chef orgueilleux d'une illustre famille
Aurait-il consenti de me donner sa fille,
Quand la gloire ignorait et ma race et mon nom?
Je volai dans les camps; ma noble ambition
Par des travaux heureux a signalé ma vie:
Vainqueur, après cinq ans je revois ma patrie,
Je m'enivre en espoir du bonheur que j'attends!
Revers cruel, affreuse destinée!
Par un père expirant aux autels enchaînée,
Julia de l'amour a trahi les serments.

Cinna.

Que je te plains!

Licinius.

C'est trop peu de me plaindre.

Cinna.

Eh! qu'espères-tu?

Licinius.

Rien; mais je suis las de craindre.

Cinna.

Ne t'abandonne pas à ce fatal transport;
Songe aux lois, songe aux dieux que ton amour offense :
Terrible est leur courroux, terrible est leur vengeance.

Licinius.

Eh bien! je subirai mon sort.
Je connais le péril, j'ai mesuré l'abyme;
Et, pour m'arracher à mon crime,
Ton amitié ferait un vain effort.
De mes coupables feux telle est la violence,
Que des dieux même la puissance
Ne peut à mon amour opposer que ma mort.

Cinna.

J'ai montré les dangers où ta fureur s'engage;
L'amour veut les braver, l'amitié les partage.

DUO.

Licinius.

Quand l'amitié seconde mon courage,
De quels périls pourrais-je être alarmé?
Repousse au loin ce funeste présage;
Vois mon bonheur, Cinna; je suis aimé!

Cinna.

Puissent les dieux éloigner le présage
Qui vient saisir mon esprit alarmé!

Licinius.

Vois mon bonheur, Cinna; je suis aimé!

ENSEMBLE.

Non, de ma / Si de ta — flamme criminelle
Rien ne peut arrêter le cours,
Cinna / O toi — de — tes / mes — périls le compagne fidèle,
A tes hardis projets prêtera son / Dans mes hardis projets prête-moi ton — secours.
Unis par l'amitié d'une chaîne éternelle,
A quel autre aujourd'hui pourrais-je avoir / Sur la terre à moi seul tu dois avoir — recours.

Cinna.

Mais aujourd'hui du moins souffre que la prudence
Te rappelle ta gloire, et l'honneur qui t'attend;
Suis-moi; déjà l'heure s'avance *)
Où tu dois en ces lieux revenir triomphant.

Licinius.

Je la verrai, voilà mon espérance. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA GRANDE VESTALE, JULIA, LES VESTALES.

(Elles sortent de l'atrium, et chantent cet hymne dans le bois sacré, avant de se rendre au temple.)

HYMNE DU MATIN.

La grande Vestale.

Fille du ciel, éternelle Vesta,
Répands ici tes clartés immortelles;

---

*) Pendant cette scène le théâtre s'est éclairé.

Conserve aux mains de tes vierges fidèles
Le feu divin que ton souffle alluma.

Les Vestales.

Fille du ciel, etc.

(Pendant cet hymne, Julia paraît absorbée dans la plus profonde méditation, et n'en sort que pour s'appliquer les menaces que cet hymne renferme contre la prêtresse infidèle.)

La grande Vestale.

Chaste déesse, à la seule innocence
Tu confias le soin de tes autels;
Les voeux impurs, les desirs criminels
N'osent soutenir ta présence.

Les Vestales.

Fille du ciel, etc.

La grande Vestale.

De ce lieu saint où l'univers t'adore
La vierge impie est bannie à jamais;
La flamme éteinte accuse ses forfaits;
La terre aussitôt la dévore.

Les Vestales.

Fille du ciel, etc.

La grande Vestale.

Prêtresses, dans ce jour, Rome victorieuse
Présente à son héros le prix de la valeur:
C'est à vous qu'appartient l'honneur
De ceindre de lauriers sa tête glorieuse.
Vous verrez à vos pieds, sous ces arcs triomphaux,
Tout le peuple romain, et le sénat lui-même;
Vous verrez des consuls la majesté suprême

S'incliner devant vos faisceaux.
Allez au temple, et par des sacrifices
D'Astrée et de Janus faites des dieux propices.
Julia, demeurez.

(Les vestales se rendent au temple par la colonnnade qui y conduit.)

SCENE III.

JULIA, LA GRANDE VESTALE.

La grande Vestale.

Pour la derniere fois,
Je viens de vos dangers vous présenter l'image,
De votre coeur ranimer le courage,
Et du devoir faire entendre la voix.
Vous portez à regret la chaîne qui vous lie,
Jusqu'au pied des autels vos regards éplorés
Attestent les chagrins dont votre ame est remplie;
Le culte de Vesta, ses mystères sacrés,
Ne peuvent dissiper l'horreur qui vous assiège.
Un noir démon dans vos sens égarés
A versé ce poison du desir sacrilége,
Et dérobe à vos yeux l'abyme où vous courez.

Julia.

Qu'exigez-vous de moi? Victime infortunée
Par la force enchaînée,
J'obéis à vos lois en pleurant sur mon sort.

La grande Vestale.

Sur la terre en est-il de plus digne d'envie?
C'est à nous que Rome confie

Du saint palladium le précieux trésor ;
Les respects, les honneurs enchantent notre vie.

Julia, à part.

Et l'erreur d'un moment nous condamne à la mort.

La grande Vestale.

Dans une paix profonde,
Au sein du plus heureux séjour,
Nous recevons les hommages du monde,
Et nous bravons les dangers de l'amour.

Julia.

Hélas !

La grande Vestale.

AIR.

L'Amour est un monstre barbare,
Perfide ennemi de Vesta ;
C'est dans les gouffres du Ténare
Que Tisiphone l'enfanta :
Par lui, de malheurs et de crimes
Ce monde impie est inondé ;
Sur des tombeaux, sur des abymes
Son trône sanglant est fondé.
L'Amour est un monstre barbare,
Perfide ennemi de Vesta ;
C'est dans les gouffres du Ténare
Que Tisiphone l'enfanta.

Julia, avec effroi.

Au nom des dieux, au nom de Vesta que j'adore,
Prêtresse, accordez-moi la grace que j'implore ;
Souffrez que dans ces murs, cachée à tous les yeux,
Du triomphe sans moi la fête se dispose.

La grande Vestale.

Rien ne peut vous soustraire aux soins religieux
Que la loi vous impose.
C'est vous qui de Vesta, dans l'ombre de la nuit,
Surveillez la flamme éternelle;
C'est à vos pieds que le vainqueur conduit
Doit recevoir la couronne immortelle.

(La grande vestale entre dans le temple.)

SCENE IV.

JULIA, seule.

O d'un pouvoir funeste invincible ascendant!
C'en est fait, et des dieux je suis abandonnée.
Rebelle à mon amour, j'ai voulu vainement
Echapper à ma destinée:
J'ai voulu me priver du suprême bonheur
De voir à mes genoux Licinius vainqueur,
D'acquitter envers lui la dette de l'empire:
Déesse, à tes rigueurs cet effort doit suffire.

AIR.

Licinius, je vais donc te revoir;
J'entendrai de ta voix la douce mélodie;
Ton regard dans mon coeur va rallumer l'espoir;
Et du moins de ma triste vie,
Que les dieux au malheur condamnent sans retour,
J'aurai pu consacrer ce moment à l'amour:
Que dis-tu, perfide vestale? . . . .
Où t'emporte une erreur fatale? . . . .
Quel nom t'échappe en ce séjour!
Grace, dieux bienfaisants!

Une Vestale, sur les marches du temple.

Prêtresse, votre absence
Suspend le sacrifice; et déjà vers ces lieux
Du héros triomphant le char victorieux
Suit le cortége qui s'avance.

(Julia entre au temple.)

SCENE V.

JULIA, LICINIUS, CINNA, LA GRANDE VESTALE, LE SOUVERAIN PONTIFE,
Consuls, *Sénateurs*, *Dames Romaines*, *Vestales*, *Gladiateurs*, *Musiciens*, *Cortége Triomphal* etc.

(Le cortége s'avance sur la place de divers côtés; il est précédé d'une foule de peuple qui remplit le fond de la scène. Viennent ensuite les prêtres des différents temples, à la tête desquels marchent le grand pontife, le chef des aruspices, le sénat, les consuls, les matrones, et les guerriers. Quand cette premiere partie du cortége a pris place, les vestales sortent du temple: la grande vestale porte le *palladium*. En sa qualité de vestale préposée à la garde du feu, on porte devant les troupes, qui leur rendent les honneurs suprêmes; le peuple s'agenouille, le sénat s'incline, les faisceaux des consuls s'abaissent devant ceux des vestales, portés par quatre licteurs: elles prennent place au sommet d'une estrade élevée près de l'atrium; les consuls et le sénat sont placés au-dessous d'elles. Le char du triomphateur paraît; il est précédé par les musiciens, les tibiaires, etc., et traîné par des esclaves enchaînés. D'autres chefs ennemis prisonniers suivent le char. Licinius est revêtu de la robe triomphale; il tient en main le bâton de commandant. Cinna marche à la tête des troupes.)

FINAL.

Choeur général.

De lauriers couvrons les chemins;
Ornons le temple de Cybèle;
Dans nos murs glorieux la paix enfin rappelle
Le vainqueur des Gaulois, le vengeur des Romains.

Un Coryphée.

Le trépas ou l'esclavage
Allait être le partage
Des enfants de Romulus;
Un héros à l'aigle altière
Rend son audace première;
Nos ennemis sont vaincus.

Choeur général.

De lauriers couvrons les chemins, etc.

Guerriers.

Il est l'arbitre de la guerre,
Que son nom soit honoré!

Femmes.

Il donne la paix à la terre,
Que son nom soit adoré!

Licinius, sur son char.

Mars a guidé nos pas aux champs de la victoire,
Nos étendards sont triomphants;
Les Romains sont encor les enfants de la gloire,
L'honneur des nations, et l'effroi des tyrans.
Des succès que leur main dispense
Rendons grace aux dieux immortels,

Et que l'encens de la reconnaissance
Brûle sur leurs autels.

(Les consuls aident Licinius à descendre de son char, et le conduisent sous un trophée élevé sur la droite de l'avant-scène.)

Choeur.

Il est l'arbitre de la guerre,
Que son nom soit honoré ! etc.

La grande Vestale, à Julia.

Sur le dépôt de la flamme immortelle,
Vous qui veillez dans la nuit solennelle
Qu'annonce au monde un jour si glorieux,
Consacrez, Julia, ce laurier précieux.

(Elle lui remet la couronne d'or.)

Licinius, à part à Cinna.

Tu l'entends .... cette nuit .... Julia ....
dans le temple. . . .

Cinna, à part à Licinius.

Observe-toi, la foule nous contemple.

La grande Vestale, à Julia.

Au héros des Romains remettez en ce jour
Le noble prix de la victoire,
Et que pour lui le gage de la gloire
Le soit aussi de notre amour.

Julia prend la couronne, qu'elle passe sur le feu sacré.

Grands dieux ! soutenez ma foiblesse.

Licinius, à part.

C'est elle, ô transports pleins d'ivresse !

(Pendant les cérémonies, auxquelles préside Julia, le peuple chante le choeur suivant.)

Choeur.

De Vesta chaste prêtresse,
Ornez son front radieux,
Et que nos chants d'alégresse
Portent son nom jusqu'aux cieux.

Julia.

(Pendant que le choeur précèdent, elle traverse la scène, et monte sur l'estrade d'un pas chancelant. Licinius s'agenouille devant elle. En lui mettant la couronne sur la tête, elle chante d'une voix altérée:)

Jeune héros, de la gloire
Reçois le gage en ce jour;
Monument de ta victoire,
Qu'il le soit de notre amour.

Licinius, à Julia.

Ecoute. . . . Julia. . . . sous ces portiques sombres. . . .

ENSEMBLE.

La grande Vestale, regardant Julia.

Son coeur est tourmenté;
Les pensers les plus sombres
Sur son front attristé
Ont repandu leurs ombres.

Cinna, à part à Licinius.

Ton regard attristé
Trahit tes pensers sombres;
Une affreuse clarté
Peut sortir de ces ombres.

Le Pontife, d'un ton prophétique, et les yeux fixés sur l'autel des libations.

Au sein de la clarté,
Quelles funestes ombres!
L'autel est attristé
De feux mourants sombres.

Julia, avec égarement.

O moment redouté!
Sous ces portiques sombres
Mon oeil épouvanté
Ne voit plus que des ombres.

Licinius, bas à Julia.

Ecoute, Julia.... sous ces portiques sombres,
J'irai cette nuit même .... à la faveur des
ombres,
T'arracher....

Julia, effrayée.

Que dis-tu?

Un Consul, allant à Licinius.

Magnanime héros,
La paix est en ce jour le fruit de vos conquêtes,
Jouissez dans son sein de vos nobles travaux,
Et comme à nos destins présidez à nos fêtes.

(Julia va reprendre sa place auprès du feu sacré, et Licinius entre les deux consuls. Les jeux, les danses les combats de luteurs et de gladiteurs se succèdent, et les vestales distribuent les prix aux vainqueurs.)

Le Pontife, après les jeux.

Peuple, cessez vos jeux; à Jupiter sauveur
Allons au Capitole immoler nos victimes,
Et des mains du triomphateur
Suspendre à son autel les dépouilles opimes.

(Le cortége retourne au Capitole dans l'ordre où il est arrivé.)

ACTE DEUXIEME.

(Le théâtre représente l'intérieur du temple de Vesta, de forme circulaire. Les murailles sont décorées de lames de feu. Le feu sacré brûle sur un vaste autel de marbre, au centre du sanctuaire. La vestale de garde a un siége ménagé dans le massif de l'autel, auquel on arrive par des gradins circulaires. Une porte de bronze occupe le fond de la scène; d'autres portes plus petites conduisent au logement particulier des vestales, et dans les autres parties du temple. Le palladium est placé sur un socle derrière l'autel.)

SCENE PREMIERE.

JULIA, LA GRANDE VESTALE; LES VESTALES.

HYMNE DU SOIR.

Vestales, autour de l'autel.

Feu créateur, ame du monde,
De la vie emblême immortel,
Que ta flamme active et féconde
Brille à jamais sur cet autel.

La grande Vestale, en remettant à Julia la verge d'or qui sert à attiser le feu.

Du plus auguste ministère,
Le signe révéré que je mets en vos mains,
Cette nuit, Julia, vous rend dépositaire
De la faveur des dieux et du sort des Romains.

Cette heure auguste et solennelle
Vous met en présence des dieux;
Songez qu'ils puniront un soupir infidèle,
Et que ces voûtes ont des yeux.

Les Vestales, en sortant.

Feu créateur, ame du monde, etc.

SCENE II.

JULIA seule, dans l'attitude du plus profond accablement; elle s'agenouille sur les marches de l'autel, où elle reste un instant prosternée.

AIR.

Toi que j'implore avec effroi,
Redoutable déesse,
Que ta malheureuse prêtresse,
Obtienne grace devant toi.
Tu vois mes mortelles alarmes,
Mon trouble, mes combats, mes remòrds, ma douleur,
Laisse-toi fléchir par mes larmes,
Etouffe ma funeste ardeur.

(Elle se leve, monte sur l'autel, et attise le feu.)

Sur cet autel sacré, que ma prière assiège,
Je porte en frémissant une main sacrilege.
Mon aspect odieux
Fait pâlir la flamme immortelle:
Vesta ne reçoit point mes voeux,
Et je sens que son bras me repousse loin d'elle.

(Elle parcourt la scène d'un pas égaré.)

Eh bien! fils de Vénus, tu le veux, je me rends!

Où vas-tu ? ô ciel ! quel délire
S'est emparé de mes sens ! . . .
Un pouvoir invincible à ma perte conspire ;
Il m'entraîne, il me presse. . . . Arrête, il en est temps ;
La mort est sous tes pas, la foudre sur ta tête. . .
(Avec délire.)
Licinius est là, je pourrais le revoir,
L'entendre, lui parler ; et la crainte m'arrête ! . . .
Non, je n'hésite plus ; l'amour, le désespoir
Prononcent mon arrêt.

AIR.

Suspendez la vengeance,
Impitoyables dieux !
Que le bienfait de sa présence
Enchante un seul moment ces lieux,
Et Julia, soumise à votre loi sévère,
Abandonne à votre colère
Le reste infortuné de ses jours odieux.
Le sort en est jeté, ma carriere est remplie :
Viens, mortel adoré, je te donne ma vie.

(Elle ouvre la porte du temple, et va s'appuyer contre l'autel.)

SCENE III.

JULIA, LICINIUS.

Licinius, au fond.

Julia !

Julia,

C'est sa voix.

Licinius.

Julia!

Julia.

L'autel tremble!

Licinius.

Enfin je te revois!

Julia.

Dans quel temps! dans quels lieux!

Licinius.

Le dieu qui nous rassemble
Veille autour de ces murs, et prend soin de tes jours.

Julia.

Je ne crains que pour toi.

Licinius.

Des dangers que tu cours
J'ai repoussé l'image.
Par ce terrible effort, juge de mon courage.

Julia.

Licinius.. . . .

Licinius, s'approchant.

Reçois le serment que je fais;
Je vivrai pour t'aimer, te servir, te défendre.

Julia.

Au bonheur d'un instant je puis du moins prétendre.

Licinius.

N'est-il donc point d'asile au milieu des forêts,
Sous un ciel étranger, dans quelque antre sauvage?

Dis un mot, un seul mot; d'un affreux esclavage
Je puis encor t'affranchir.

Julia.

Non, jamais.

Dispose de mes jours, je te les sacrifie:
Je dois compte des tiens aux dieux, à la patrie;
Et, parmi les périls qu'ils m'est doux de braver,
Ta gloire est tout pour moi, je la veux conserver.

Licinius.

AIR.

Les dieux prendront pitié du sort qui nous accable;
Ils ont jeté sur nous un regard favorable.
Fille du ciel, idole de mon coeur,
Sois à jamais l'arbitre de ma vie;
Un seul de tes regards est pour moi le bonheur;
Va, c'est aux immortels à nous porter envie:
Que puis-je desirer auprès de Julia?

Julia.

Auprès de celle qui t'adore,
Qui frémit de t'aimer en le jurant encore. . . .

Licinius.

Vénus un jour nous unira;
C'est elle que mon coeur atteste.

Julia, regardant l'autel.

Eloigne-toi de cet autel funeste,
Le feu pâlit.

(Julia monte sur l'autel, attise le feu. Licinius se retire avec frayeur dans le fond.)

Licinius.

Chaste divinité,
Dissipe un sinistre présage.
Tout mon crime, Vesta, c'est d'aimer ton image,
Et nos feux ont des tiens toute la pureté.

ENSEMBLE.

L'amour qui brûle dans notre ame
Ne saurait être criminel;
Nous avons épuré sa flamme
En l'allumant sur ton autel.

Julia.

La fille de Saturne entend notre prière:
De l'autel embrasé l'éclatante lumiere
Signale autour de nous la céleste faveur.

Licinius.

Ah! je ne doutais pas d'un pouvoir que j'adore.
Quel dieu, quand Julia l'implore,
Pourrait, en l'écoutant, conserver sa rigueur!

Julia descend de l'autel, et s'approche de Licinius.

De tous mes maux ton amour me délivre;
Du passé je n'ai plus qu'un faible souvenir,
Un nuage à mes yeux s'étend sur l'avenir,
Et c'est de cet instant que je commence à vivre.
Quel trouble!

DUO,

Licinius.

Quels transports!

Julia.

Je suis auprès de toi.

Licinius.

De tes regards mon coeur s'enivre;
Sur cet autel sacré viens recevoir ma foi.

Julia.

A l'amour mon ame se livre;
Sur cet autel sacré viens recevoir ma foi.

ENSFMBLE.

Dans l'ivresse du bien suprême,
J'oublie et la terre et les dieux.
O douce moitié de moi-même!
Le ciel est pour moi dans tes yeux.

Licinius.

A l'amour mon ame se livre;
L'univers n'est plus rien pour moi.

Julia.

C'est pour toi seul que je veux vivre.

Licinius.

Pour toi Licinius veut vivre.

Julia et Licinius.

Sur cet autel sacré viens recevoir ma foi.

(Au moment où les deux amants vont pour monter à l'autel, le feu, qui s'est affaibli par degré, s'éteint tout-à-coup, et le théâtre n'est plus éclairé que de la faible clarté qu'on peut supposer venir du dehors.)

Julia.

Quelle nuit!

Licinius.

Justes dieux!

Julia, sur l'autel.

Ma perte est assurée:

Plus d'espoir, j'ai vécu; la flamme est expirée.

Licinius.

Que dis-tu?

Julia.

C'en est fait.

Licinius.

Tu me glaces d'effroi.

SCENE V.

Les mêmes, CINNA.

Cinna, se précipitant dans le temple.

Licinius!

Julia.

Quelle voix! . . .

Cinna.

Le temps presse:

Vers la premiere enceinte on entend quelque bruit;

Nous pouvons échapper dans l'ombre de la nuit;

Profitons des moments que le destin nous laisse.

Licinius, à Cinna.

Regarde cet autel; le feu céleste est mort,

Et tu veux que je l'abandonne.

Julia.

Ta présence en ces murs, loin de changer mon sort,

Des horreurs du trépas sans espoir m'environne.

Licinius, à Julia, d'un ton *égaré*.

Eh bien! suis-moi . . . sortons.

Cinna, l'arrêtant.

Que dis-tu, malheureux?

Tu vas creuser sa tombe.

Licinins.

O désespoir affreux!

Julia!

Cinna.

Quel délire!

TRIO.

Julia.

Ah! si je te suis chère,
Prends pitié de tes jours.
A ses maux étrangère,
Mon ame est tout entière
Aux dangers que tu cours.
Au nom du saint noeud qui nous lie,
Quitte ces tristes lieux;
En t'éloignant, sauve ma vie.

Licinius.

Dans ce temple odieux,
Je laisserais toujours ma vie.

Cinna.

De ces funestes lieux
Eloignons-nous, je t'en supplie.
Viens. (Il le saisit.)

Licinius.

Moi, que je la quitte!

Julia.

Il le faut.

Licinius.

Je ne puis.

Cinna.

Un seul moment encore, elle meurt. . . .

Licinius, avec fureur.

(à Cinna.) Je te suis.

Je n'en crois plus que mon audace.

(à Julia.)

Mon amour t'a perdue, il doit te protéger:
Quel que soit aujourd'hui le sort qui te menace
Je saurai t'y soustraire ou bien le partager.

Cinna, écoutant.

(Les cris du peuple se font entendre en dehors.)

Des sons lointains se font entendre,
Hâtons-nous de sortir.

Licinius.

Dieux immortels, quel parti prendre?

Cinna.

Fuyons.

Julia.

Fuyez.

Licinius.

Que vas-tu devenir?

Julia.

Au nom de l'amour le plus tendre!

ENSEMBLE.

Des sons lointains se font entendre,
Sortons / Sortez pour la / me défendre.

Licinius.

Je vais sauver, ou mourir.

(Ils sortent.)

SCENE V.

JULIA, seule.

Il vivra. . . . D'un oeil ferme
Je puis de mon destin envisager l'horreur;
Mes jours étaient comptés par la douleur,
Un instant de bonheur en a marqué le terme,
Ne les regrettons pas. . . . On vient. Quelles clameurs!
Licinius! Grands dieux! s'il étoit. . . . Je me meurs.

(Elle tombe évanouie sur les marches de l'autel.)

SCENE VI.

JULIA, LE SOUVERAIN PONTIFE.

Prêtres, Vestales.

(Les prêtres entrent par la porte à droite, les vestales par celle de gauche. Licinius est sorti par le fond. Le théâtre s'éclaire.)

Choeur de Peuple, en dehors.

Les dieux demandent vengeance:
Deux sacrilèges mortels
Ont souillé les saints autels
De leur indigne présence.

Le Pontife.

O crime! ô désespoir! ô comble des revers!
Le feu céleste éteint! . . . la prêtresse expirante!

Les dieux, pour signaler leur colère éclatante,
Vont-ils dans le chaos replonger l'univers?
(Des vestales s'empressent autour de Julia.)

Julia.

Eh! quoi je vis encore?

Une Vestale.

O fille infortunée!

Le Pontife.

L'enceinte est profanée
Les dieux et le peuple d'accord
Poursuivent le forfait, réclament la victime.
Est-ce à vous d'expier le crime?
Répondez, Julia.

Julia.

Qu'on me mène à la mort
Je l'attends, je la veux; elle est mon espérance,
De mes longues douleurs l'affreuse récompense;
Le trépas m'affranchit de votre autorité,
Et mon supplice au moins sera ma liberté.
Prêtre de Jupiter, je confesse que j'aime.

Le Pontife.

Sous ces portiques saints, quel horrible blasphême!
Ainsi, du temple auguste outrageant tous les droits,
A vos voeux infidèle, à vos serments parjure,
Votre coeur a trahi la plus sainte des lois.

Julia.

Est-ce assez d'une loi pour vaincre la nature?

FINAL.

Choeur de Prêtres.

Sa bouche a prononcé l'arrêt;
La mort est due à son forfait.

Julia.

AIR.

O des infortunés déesse tutélaire!
Latone, écoute ma prière;
Mon dernier voeu doit te fléchir:
Daigne avant que j'y tombe,
Ecarter de ma tombe
Le mortel adoré pour qui je vais mourir.

Le Pontife.

Nommez ce mortel téméraire
Qui, de Vesta sur vous attirant la colère,
Dans l'enceinte sacrée osa porter ses pas.
Quel est son nom?

Julia.

Vous ne le saurez pas.

Le Pontife.

Interprête suprême
Du céleste courroux,
Ma voix lance sur vous
Le terrible anathême.

Julia.

Le temps finit pour moi, mes jours sont effacés;
De la mort sur mon front je sens les doigts glacés.

Le Pontife.

De ces lieux prêtresse adultère,
Préparez-vous à sortir pour jamais:
Allez dans le sein de la terre,
Allez au jour dérober vos forfaits.

(Aux vestales.)

De son front, que la honte accable,
Détachez ces bandeaux, ces voiles imposteurs,
Et livrez sa tête coupable
Aux mains sanglantes des licteurs.

(On dépouille Julia de ses ornements de vestale, qu'on lui donne à baiser.)

Chocur général.

De son front que la honte accable
Détachons / Détachez ces bandeaux, ces voiles imposteurs,
Et livrons / livrez sa tête coupable
Aux mains sanglantes des licteurs.

(Le grand Pontife jette un voile noir sur la tête de Julia, qui sort escortée des licteurs, par la porte du fond; les vestales et les prêtres sortent par les portes latérales.)

ACTE TROISIEME.

(Le théâtre représente le champ d'*exécration*, borne à gauche par la porte Colline et les remparts de Rome à droite par le cirque de Flore et le temple de Vénus Ericine. On voit au fond le mont Quirinal, au sommet duquel s'élève le temple de la Fortune. Sur la porte du champ on lit *Sceleratus ager*. On remarque sur la scène trois tombes de forme pyramidale: deux sont fermées d'une pierre noire sur laquelle on lit en lettres d'or le nom de la vestale qu'elle renferme, et le millésime de sa mort. La troisieme, destinée à Julia, est ouverte; un escalier conduit dans l'intérieur.)

SCENE PREMIERE.

LICINIUS, seul et dans le plus grand désordre.

Qu'ai-je vu! quels apprêts! quel spectale d'horreur!
Mon ame s'abandonne à toute sa fureur.
Un aveugle transport me guide,
La terre frémit sous mes pas.
(Allant vers la tombe ouverte.)
Le voilà ce gouffre homicide
Qui doit dévorer tant d'appas!

AIR.

Julia va mourir! . . . Non, non, je vis encore,
Je vis pour défendre ses jours;
Contre des dieux cruels qu'en vain le faible implore,
L'amour, le désespoir me prêtent leur secours.

SCENE II.

LICINIUS, CINNA.

Licinius.

Cinna, que fait l'armée?

Cinna.

Il n'en faut rien attendre.
On gémit, on te plaint, on n'ose te défendre.

Licinius.

Les lâches!

Cinna.

Tout le camp semble glacé d'effroi.
Mais pour mourir auprès de toi,
Je t'amène à ma suite
De guerriers et d'amis une troupe d'élite;
Rassemblés en secret sur le mont Quirinal,
De ton ordre avec eux j'attendrai le signal.

Licinius.

O digne ami!

Cinna.

Compte sur mon courage.
Des dangers près de toi j'ai fait l'apprentissage.

AIR.

Ce n'est plus le temps d'écouter
Les vains conseils de la prudence:
Mon bras, tu n'en saurais douter,
S'arme toujours pour ta défense.
Les dieux peuvent sur nous
Appesantir leur main puissante;
Mais tout l'effort de leur courroux
N'a rien dont mon coeur s'épouvante.
Il n'est pas au pouvoir du sort
De rompre le noeud qui nous lie,
Et le jour témoin de ta mort
Verra le terme de ma vie.

Mais avant de tenter un combat inégal,
Du pontife suprême invoque la puissance.

Licinius.

De ce prêtre cruel l'aveuglement fatal
A de mon triste coeur banni toute espérance.

Cinna.

Seul il peut, détournant la colère dès dieux,
Arracher la vestale au sort qu'on lui destine.

Licinius.

Il doit se rendre ici.

Cinna.

De la porte Colline
Je le vois s'avancer dans ces funestes lieux
Je te laisse avec lui.

(Il sort.)

SCENE III.

LICINIUS, LE SOUVERAIN PONTIFE,
Le chef des Aruspices.

Licinius.

D'un sacrifice affreux
L'appareil se prépare:
Victime d'une loi barbare,
La beauté, la jeunesse est livrée aux bourreaux,
Et vivante descend dans la nuit des tombeaux.

Le Pontife.

Tel est l'ordre des dieux.

Licinius.

Cependant leur clémence
Peut laisser à ta voix désarmer leur vengeance.
Je viens pour Julia réclamer ton appui.

Le Pontife.

Qu'oses-tu demander, quand l'état aujourd'hui,
Quand le salut de Rome exige une victime?

Licinius.

Le salut des états ne dépend pas d'un crime.

Le Pontife.

Ces tristes monumens te disent que jamais
Vesta n'a pardonné de semblables forfaits.

Licinius.

Romulus en naissant bravait ta loi fatale;
Mars lui donna le jour au sein d'une vestale.

Le Pontife.

Julia doit mourir.

Licinius.

Elle ne pourra pas.

Le Pontife.

Les dieux demandent son trépas:
Qui pourrait s'opposer à leur ordre suprême?
Qui pourrait à leurs coups la soustraire?

Licinius.

Moi-même.

Le Pontife.

Téméraire, quel crime oses-tu concevoir?

Licinius.

Connais-moi tout entier, connais mon seul espoir.
Je suis son amant, son complice;
Et je dois l'arracher ou la suivre au supplice.

Le Pontife.

Tu périras sans la sauver:
Contre un pouvoir divin, que tu prétends braver,
Ta gloire est une arme frivole.
La roche Tarpéienne est près du Capitole.

DUO.

Licinius.

C'est a toi de trembler:
Dans ma juste colère,
Mon bras peut ébranler
Ton autel sanguinaire.

Le Pontife.

C'est à toi de trembler;
Le ciel a son tonnerre.

Licinius.

Si Julia périt, redoute mes transports.

Le Pontife.

Les dieux arrêteront tes criminels efforts.

Licinius.

J'ai des amis que ma fureur anime.
Nous couvrirons ces champs de morts.
Et nous sauverons la victime.

Le Pontife.

Tremble, tremble, tes vains efforts.
Ne sauveront pas la victime.

ENSEMBLE.

Licinius.

C'est à toi de trembler.
Dans ma juste colere,
Mon bras peut ébranler
Ton autel sanguinaire.
Si Julia périt, redoute mes transports :
Je veux qu'un horrible hécatombe
Signale ces moments affreux,
Et j'immolerai sur sa tombe
Toi, tes prêtres cruels, et moi-même après eux.

Le Pontife.

C'est à toi de trembler :
Ta fureur téméraire
Ne saurait m'ébranler ;
Le ciel a son tonnerre
Les dieux arrêteront tes criminels efforts :
Ils ont accepté l'hécatombe ;
Et, pour satisfaire à tes vœux,
Bientôt ici sur cette tombe
Tes amis périront, et toi-même avec eux.

(Licinius sort.)

SCENE IV.

LE SOUVERAIN PONTIFE, L'ARUSPICE.

L'Aruspice.

Différons, croyez-moi, l'instant du sacrifice.
Il est puissant, vainqueur. . . .

Le Pontife.

Vénérable aruspice,
Reposez-vous sur moi du soin religieux
D'arrêter les efforts d'un jeune furieux.

L'Aruspice.

Du peuple et des soldats si la foule égarée. . . .

L'Pontife.

De nos divins autels la gloire est assurée.
Suivons notre devoir, et laissons faire aux dieux.

SCENE V.

JULIA, LA GRANDE VESTALE,

les précédents, peuple, prêtres, soldats, dames romains, jeunes filles, vestales, consuls etc.

(Julia, conduite par des licteurs, est entourée par ses parents et par un choeur de jeunes filles. On porte devant elle un autel éteint. Les vestales portent les ornemens de la vestale condamnée.)

Choeur de peuple, pendant la marche du cortége.

Périsse la vestale impie
Objet de la haine des dieux:
Que son trépas expie
Son forfait odieux!

Choeur de jeunes filles et de Vestales.

Tant de jeunesse, tant de charmes
Vont périr au sein des douleurs.
Dieux clémens! pardonnez les larmes
Que nous arrachent ses malheurs.

Julia.

(Aux vestales.) (A la grande vestale.)

Adieu, mes tendres soeurs. O vous que je révère,
Du ciel en ma faveur désarmez le courroux;
A mes derniers momens tenez-moi lieu de mère;
Bénissez votre fille embrassant vos genoux.

(Elle tombe à ses pieds.)

La grande Vestale.

Ah! je le sens, pour toi j'ai le coeur d'une mère,
Et je bénis ma fille embrassant mes genoux.

Julia.

Plus heureuse, à présent, je puis quitter la terre.

(Après ce mouvement, les licteurs séparent Julia de ses compagnes.)

Le Pontife, auprès de l'autel de Jupiter, où il fait des libations.

De Jupiter auguste soeur,
Vesta, déesse protectrice,
Ecoute nos chants de douleur,
Et que le sacrifice
Qu'exige ta justice
Soit le garant de ta faveur.

Choeur général.

Ecoute nos chants de douleur, etc.

Julia, sur le devant.

Le désespoir, la honte, un supplice effroyable,
Dieux immortels, voilà mon sort!
Du sein de ces tombeaux quelle voix lamentable
M'appelle au séjour de la mort?

Choeur général.

Périsse la vestale impie,
Objet de la haine des dieux, etc.

Julia.

Un peuple entier demande que j'expire,
Et presse les tourmens qui me sont destinés;
Ma mort importe au salut d'un empire;
Eteignons sans regrets mes jours infortunés.

AIR.

Toi que je laisse sur la terre,
Mortel que je n'ose nommer,
Tout mon crime fut de t'aimer,
Et la mort ne peut m'y soustraire.
Hélas! dans ces momens d'horreur,
Autour de mon tombeau quand mon ame est errante,
De mon fatal amour la flamme dévorante
Brûle encor au fond de mon coeur.
Des dieux la justice offensée
En vain s'élève contre moi;
Je t'adresse, en mourant, ma dernière pensée,
Et mon dernier soupir s'exhale encor vers toi.

(Pendant cet air, on fait les préparatifs du supplice : on descend dans la tombe un lit, un vase de lait, etc.)

Choeur de femmes.

Tant de jeunesse, tant de charmes,
Vont périr au sein des douleurs, etc.

Le Pontife.

Dieux de cet empire,
Par un forfait outragés,

Que votre courroux expire;
Vous allez être vengés.
(*Aux Vestales.*)
Sur l'autel profané de la chaste déesse
Que le voile de la prêtresse
Soit suspendu dans ce moment;
Et si Vesta pardonne à son erreur funeste,
Aussitôt la flamme céleste
Va consumer l'indigne vêtement.

(Les Vestales vont placer la robe sur l'autel; tous les yeux y restent fixés.)

Choeur de Femmes.

Vesta, nous t'implorons pour la vierge coupable;
Fais briller à nos jeux ta clarté secourable.

(Il se fait un long silence.)

Le Pontife, remettant à Julia une lampe allumée.

Les dieux ont prononcé ton juste châtiment,
La mort doit expier le crime.
Licteurs, dans son tombeau descendez la victime.

Julia, sur les marches du souterrain.

Adieu . . . . tout! . . .

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, LICINIUS, CINNA, Soldats.

(Ils se précipitent du mont Quirinal.)

Licinius.

Arrêtez, ministres de la mort!

Julia, appuyée sur la balustrade qui entoure sa tombe, une partie du corps en terre.

C'est sa voix!

Licinius.

Vous allez immoler l'innocence.
C'est moi qui de Vesta mérite la vengeance:
Je suis seul criminel, ordonnez de mon sort.

Choeur.

Licinius! ô dieux!

Licinius.

C'est moi de qui l'audace
Secondant un aveugle amour,
De Vesta, dans la nuit, profana le séjour:
La prêtresse qu'ici votre courroux menace,
Julia, n'eut point part au crime de mes feux.
Qu'elle vive, et mon sang va couler à vos yeux.

(Il appuie un glaive sur sa poitrine.)

Julia.

Le courage toujours à la pitié s'allie:
Pour suspendre ma mort, il brave le trépas;
Mais à ma faute en vain ce héros s'associe;
Il vous trompe, Romains; je ne le connais pas.

Licinius, avec fureur.

Tu ne me connais pas!

Choeur de Prêtres.

Le forfait les rassemble;
Qu'ils périssent ensemble.

Choeur de Guerriers.

C'est un héros, c'est notre appui.
Avant que du vengeur de Rome
La perte à nos yeux se consomme,
Nous périrons tous avec lui.

Choeur de Prêtres et de Peuple.

Le forfait les rassemble;
Qu'ils périssent ensemble.

Le Pontife, au peuple.

Romains, de vos autels soyez les défenseurs.

Licinius, aux siens.

De l'innocence, amis, soyez les protecteurs.

Choeur de Prêtres.

Qu'elle meure!

Licinius.

Tremblez!

Julia.

De cette lutte impie
Prévenons les dangers en terminant ma vie.

(Elle descend dans le souterrain, dont les licteurs ferment aussitôt l'ouverture. Au même moment le peuple et les soldats qui tiennent pour le grand-prêtre se rangent devant l'entrée du souterrain, et se préparent à recevoir les soldats de Licinius.)

Licinius, aux siens.

Suivez-moi, compagnons.

(Au moment où l'on se prépare à en venir aux mains, le ciel s'obscurcit tout-à-coup; la foudre gronde avec fracas; la scène n'est plus éclairée que du feu des éclairs.)

Choeur général.

O terreur! ô disgrace!
La nuit couvre ces lieux;
La foudre nous menace;
Est-ce justice ou grace
Que vont faire les dieux?

Effroyables tempêtes!
L'air brûlant sur nos têtes
Roule en torrens de feux.
O terreur! ô disgrace, etc.

(Les soldats, qui ne se voient plus, et qui sont glacés d'effroi, se mêlent sans combattre. Licinius et Cinna descendent dans la tombe, et à la fin de la dernière partie du choeur, le fond du théâtre s'ouvre dans sa partie élevée, et laisse voir un volcan de feu d'où la foudre s'échappe et vient embrasser sur l'autel la robe de la prêtresse. Le feu reste allumé. Tout le peuple se disperse.)

Le Pontife.

Soldats, peuple, arrêtez!
Quel ravissant spectacle!
Le ciel, par un miracle,
Manifeste ses volontés.

(Licinius et Cinna ont ramené sur le devant de la scène Julia évanouie; elle reprend insensiblement ses esprits.)

Voyez sur cet autel la flamme étincelante.

Licinius et *Cinna.*

O ciel!

Julia.

Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

Le Pontife.

Une déesse bienfaisante
Révoque en ce moment ses rigoureuses lois;
Mars a désarmé sa colère,
Et Vesta d'une chaîne austère
Délivre sa prêtresse, et couronne ton choix.

Julia et Licinius.

Qu'entends-je? quel espoir!

Le Pontife.

Sa puissance divine
Vous dérobe l'aspect de ces funestes lieux:
Le temple du pardon va s'ouvrir à vos yeux;
Adorez Vénus Erycine.

(Le pontife s'éloigne, et les vestales sortent avec lui, emportant le feu sacré.)

(Le théâtre change, et représente le cirque de Flore et le temple de Vénus Erycine.

Prêtresse de Vénus.

Mortels, renaissez au bonheur;
Parez-vous des fleurs les plus belles:
Vénus de deux amans fidèles
En ce jour couronna l'ardeur.

Julia.

O clémence infinie!
Le flambeau de mes jours vient de se rallumer;
Je reçois de l'amour une nouvelle vie,
(à Licinius.)
Et je la reçois pour t'aimer.

Les prêtresses de Vénus, conduisant Julia à l'autel.

Amante fortunée,
Consacrez vos sermens aux autels d'Hyménée.

Julia, à Licinius. *Duo du deuxième acte.*

Sur cet autel sacré viens recevoir ma foi.

Licinius.

De tes regards mon coeur s'enivre;
L'univers est changé pour moi.

Julia.

C'est pour toi seul que je veux vivre;

ENSEMBLE.

Sur cet autel sacré, viens recevoir ma foi.

Choeur final.

L'espoir est rentré dans notre ame;
Nos prières, nos pleurs ont appaisé les dieux:
Vesta sur son autel a rallumé la flamme
Qu'elle conserve dans les cieux.

(La pièce se termine par des jeux et des danses analogues au culte de Vénus Erycine, dans lesquelles on célèbre l'hymen de Licinius et de Julia.)

LA MARCHANDE DE MODES
PARODIE DE LA VESTALE,

Par M. E. Jouy.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville le 13. Janvier 1808.

Musique par M. Spontini.

PERSONNAGES.

Mme. L'Étoffé, Marchande de modes;
M. de Crépanville;
Julie, ouvrière en robes;
Laure,
Jenny,
Cadet Licentius, hussard;
Fanfare, frère de Licentius;
Ouvrières;
Un Caporal;
Gardes, etc.

La scène est à Paris, dans un Magasin de Modes.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR.

Vous avez soutenu l'honneur
D'une vestale infortunée;
Ah! protégez, dans son malheur,
La cadette ainsi que l'aînée.
Si vous ordonniez son trépas,
On diroit (voyez quel scandale):
Au Vaudeville on ne veut pas
Garder une Vestale.

LA MARCHANDE DE MODES, PARODIE DE VESTALE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OUVRIÈRES.

Choeur. Air de la Caravane.

Achevons notre ouvrage
Qu'attendent les plaisirs;
De la beauté volage
Contentons les desirs.

Julie, à part, travaillant à une robe blanche.

Hélas, ce triste ouvrage
M'annonce un doux lieu;
C'est pour un mariage,
Et ce n'est pas le mien.

Choeur.

Achevons notre ouvrage, etc.

(En riant.)

Ah, ah, ah, ah, ah!

Julie.

S'il vous étoit possible, mesdemoiselles, d'être un peu moins gaies.

Toutes, riant.

Ah, ah, ah, ah, ah!

Julie.

Vous savez que je ne suis pas ici pour rire.

Laure.

Ma foi, ma chère Julie, tant pis pour toi. Que te manque-t-il pour cela? Tu es filleule de madame l'Etoffé, notre bourgeoise, qui te laissera un jour son magasin et sa vertu.

Julia, soupirant.

Hélas!

Jenny.

Tu aimes en attendant un petit brigadier de hussards, dont la caserne est ici près.

Julia.

Hélas!

Laure.

Quand tu ne peux le voir, tu entends du moins la trompette de son frère Fanfare; il en donne si joliment, et si souvent!

Julie.

Hélas!

Jenny.

Eh, ma chère, assez d'hélas!

Julie, se levant.

Eh bien, mes amies, apprenez tout.

Toutes, se levant et entourant Julie.

Comment, de nouveau?

Julie.

Certainement; cet amant adoré, ce cher Licentius!

Toutes.

Eh bien!

Julie.

Il n'étoit que brigadier, on le fait aujourd'hui maréchal-de-logis.

Laure.

C'est là ce qui t'afflige?

Julie.

C'est là ce qui m'épouvante: il voudra me voir dans sa nouvelle dignité; et mon coeur.... O mes amies, vous ne savez pas ce que c'est qu'un galon de plus sur la manche d'un amant!

Julie.

AIR.

A l'amant obscur, un coeur tendre
Peut échapper par maint détour;
Mais le moyen de se défendre
Contre l'amour-propre et l'amour?
Hélas! une double victoire
Presque toujours suit le vainqueur;
Et plus mon amant a de gloire
Plus je tremble pour mon honneur.

Choeur.

Eh! mais oui da
On dit que ça finit souvent par là.

SCENE II.

Les mêmes, Madame L'ETOFFÉ.

Madame L'Etoffé.

Eh bien, qu'est-ce?

Les Ouvrières, poussant un cri de surprise, et retournant à leurs places.

Ah!

Madame L'Etoffé.

C'est fort bien, mesdemoiselles, on s'amuse à causer au lieu de travailler, et l'on donne ainsi l'exemple de la dissipation à ma filleule, qui.... Mais je la crois encore vertueuse.

Laure.

Vous vous trompez, Madame, nous étions...

Madame L'Etoffé.

Qu'on se taise, et à l'ouvrage.

Toutes.

AIR: Ah! voilà la vie.

Pour une vétille,
Mon Dieu, quel fracas!

Laure.

On perd son aiguille,

Julie.

Ou son fil.

Madame L'Etoffé.

Hélas!
De fil en aiguille,
Ma fille, ma fille,
De fil en aiguille,
Que ne perdrez-vous pas!

Jenny.

Nous devons en croire Madame; elle en sait plus que nous.

Madame L'Etoffé.

Sans doute, et voilà pourquoi je suis si sévère.

AIR : Vaudeville de l'Avare.

Ici, de la sagesse antique
Le dépôt est encore entier,
Et chacun sait que ma boutique
Est en honneur dans le quartier,
Chez moi, dussé-je être incommode,
Je veux des moeurs et des vertus.

Laure.

Quoi, Madame ne veut donc plus
Tenir des articles de mode?

Madame L'Etoffé.

Point de réplique: vous, Julie, arrangez ce plumet et cette cocarde qu'un jeune maréchal-des-logis vient d'envoyer commander.

Julie, troublée, à part.

Ciel, si c'étoit pour lui!

Madame L'Etoffé.

Qu'avez-vous donc?

Julie.

Rien, ma marraine; c'est que je travaille à cette robe de noce que vous m'avez dit si pressée.

Madame L'Etoffé.

C'est l'affaire d'un moment. (Aux autres.) La corbeille est-elle avancée?

Laure.

Nous ne savons comment la garnir.

Madame L'Etoffé.

Il faut donc vous répéter cent fois la même chose.

AIR de la Croisée.

D'hymen la corbeille, toujours
Des mêmes objets est remplie :
Simple habit pour les premiers jours,
Pour les autres luxe et folie ;
Par-dessus on place à propos,
Le lis et la rose vermeille,
Et puis les soucis, les pavots,
Au fond de la corbeille.

Passez dans l'atelier des fleurs : comme il s'agit d'un vieux financier, vous pourrez ajouter quelques jonquilles à l'assortiment ; point de pensées.

Vous, Julie, demeurez : j'ai deux mots à vous dire.

SCENE III.

JULIE, MADAME L'ETOFFÉ.

Julie, à part.

Encor quelque sermon ?

Madame L'Etoffé.

Pour la derniere fois,
Je viens de vos dangers vous présenter l'image.

AIR de la Bonaparte.

Vous vous perdez,
Vos sens sont obsédés
Par un certain
Lutin,
Qui d'un trait clandestin,
Perce un coeur enfantin,
Change notre destin,
Et du soir au matin,
Ternit le plus beau teint ;
De vieux romans remplie,
Votre tête affoiblie,
A tous momens troublée.

Julie.

J'aimerois bien mieux y voir l'autre.

Madame L'Etoffé.

Ah! je vois où vous voulez en venir.

Julie.

Mais je ne m'en cache pas trop.

Sans un petit brin d'amour,
Je m'ennuierois même à la cour.
Je veux sentir à mon tour,
Le petit brin d'amour.

Madame L'Etoffé.

L'amour! Voilà donc le grand mot lâché. Savez-vous ce que c'est que l'amour?

Julie.

Pas précisément.

Madame L'Etoffé.

Eh bien! moi qui le sais, je vais vous le dire en style d'opéra:

AIR: Je suis bien loin de vous combattre.

L'amour est un monstre bizarre:
De figure, il change souvent;
Mais jamais il n'est plus barbare
Que sous la forme d'un enfant;
Au genre humain il fait la guerre;
Les regrets marchent sur ses pas;
Il brûle, il ravage la terre,

Julie.

Mais il ne la dépeuple pas.

Madame L'Etoffé.

Je vois que vous en avez une idée assez juste.

Julie.

„Au nom de tous les Dieux qu'à tous momens j'implore."

Madame L'Etoffé.

Ah, Monsieur, ce n'est que depuis un moment ! Mesdemoiselles, Mesdemoiselles....

SCENE V.

Les Précédens. Les ouvrières qui rentrent. Les ouvrières se rangeant autour de M. de Crépanville.

Crépanville.

Nous voici.

Choeur.

AIR : Te bien aimer.

Dieu des chiffons, digne soutien des belles,
De la toilette auguste ordonnateur,
Répands ici tes clartés immortelles,
Et remplis-nous de ton goût créateur.

Crépanville.

C'est bien, c'est bien, mes petites ; vos litanies sont gentilles, mais un peu longuettes : d'ailleurs, Mesdames.....

AIR de Calpigi.

Je ne suis ni Dieu, ni pontife ;
Mais c'est par moi que l'on s'attife
Dans Paris, un peu proprement.
Traitez-moi donc sans compliment ;
L'éloge est mon antipathie.
Il suffit à ma modestie,
Qu'en tous lieux on dise de moi,
De la mode, voilà le roi.

Mais il ne s'agit pas de cela. Où en sommes-nous de cette parure de deuil pour madame de Saint-Clair ?

Madame L'Etoffé.

Elle est contre mandée jusqu'après le bal des ambassadeurs.

Crépanville.

Ah ! c'est juste. Et la noce de notre financière ?

Madame L'Etoffé.

Tout est prêt ; Mademoiselle achevera la robe cette nuit.

Crépanville.

A merveille, j'ai donné ma parole pour sept heures du matin. Je reviendrai après l'opéra, voir si l'on travaille.

Madame L'Etoffé.

Vous allez donc revoir la pièce nouvelle. Ah, Monsieur, que vous êtes heureux d'avoir du temps de reste !

Crépanville.

Comment diable, Madame l'Etoffé, du trait ?

Madame L'Etoffé.

Ce que j'en dis, n'est pas contre l'ouvrage ; je desire beaucoup qu'il réussisse.

Crépanville.

Eh ! pourquoi faire ?

Madame L'Etoffé, en confidence.

Je médite une parure à la vestale.

Crépanville.

J'y avois pensé, mais ça ne prendra pas.

AIR du Vaudeville de M. Guillaume.

Pour rajeunir une parure antique,
Il faut les moeurs du temps qui l'enfanta;
Mais où trouver le modèle pudique
Des chastes filles de Vesta?
Grace aux Romains, grace à leurs lois brutales,
Ces trésors pour nous sont perdus:
Ils ont si bien enterré les Vestales,
Qu'on n'en déterre plus.

Julie.

On dit cependant qu'il y a de l'intérêt dans cette pièce.

Crépanville.

Oui, et pas le sens commun.

AIR de l'Enfantine.

Froid sujet, sans art, sans grace;
Froide amour et froide audace;
Enfin, un monceau de glace
Bâti sur un peu de feu.
Une soi-disant Vestale,
Soupirant en a-mi-la,
En pleine forme nous étale
Ses ardeurs, et cétéra.
Puis, vient un fils de Bellone:
La pouponne le couronne;
Puis, un ami le sermonne,
Et ne fait rien que cela.
Un caveau,
Du pain et de l'eau,
Éclairs et brouillards,
Quatre ou cinq pétards;
Un chiffon brûlant,
Un peuple hurlant;

Et puis, tout en haut,
Vesta montrant son réchaud.

Froid sujet, sans art, sans grace;
Froide amour et froide audace;
Enfin, un monceau de glace
Bâti sur un peu de feu.

Madame L'Etoffé.

Plaisanterie à part, je vous demande grace pour les auteurs.

Crépanville.

Ils vous doivent donc de l'argent?

Madame L'Etoffé.

Pas du tout; mais j'aime la musique.

AIR.

Je veux d'une ligue secrète,
Venger le chantre harmonieux
Dont Paris admire et répète
Les accords purs, délicieux.

Crépanville.

Oh bien, je le recommanderai à mon journal; et quant au poète,

En sa faveur, de la critique,
Pour adoucir les traits amers,
Je ferai comme la musique;
J'aurai soin d'étouffer ses vers.

(On entend une marche lointaine.)

Toutes les Demoiselles.

Ah, qu'est-ce que c'est que ça?

Julie, à part.

Je m'en doute.

SCENE VI.

Les Précédens, FANFARE. Il se présente à la porte; et après avoir donné un coup de trompette; il dit :

Au nom du 3e de hussards, je viens, Madame, vous prier de nous permettre de faire ici une petite scène de triomphe.

Madame L'Etoffé.

Qu'est-ce à dire, triompher dans ma boutique?

Fanfare.

Partout, Madame.

AIR.

Les triomphes sont à la mode;
Et, grace à nos héros français,
Le temps, le lieu, tout est commode
Pour vaincre et chanter nos succès.
Nous avons appris sur leurs traces,
Non loin des bords de la Newa,
Qu'on triomphe au milieu des glaces,
Bien mieux encor qu'à l'Opéra.

Madame L'Etoffé.

Tout cela est bel et bon, Monsieur; mais apprenez que mon magasin n'ést pas un Forum, et je ne permets rien.

Fanfare, allant vers la porte, et donnant un coup de trompette.

C'est entendu, messieurs; madame l'Etoffé ne permet rien: donnez-vous la peine d'entrer.

Crépanville et Madame L'Etoffé.

Quelle insolence!

SCENE VII.

Les Précédens, LICENTIUS. Troupe de hussards formant une marche.

Choeur.

AIR : R'lan-tan-plan, tire-lire.

Confidens d'un pauvre amant,
En plein, plan, ran-tan-plan,
Tire-lire, tan-plan,
Nous venons pompeusement
Jouer un pauvre rôle ;
Jouer nn pauvre rôle,
En servant l'ardeur folle
D'un amoureux de couvent,
En plein, plan, r'lan.....
Pour qui nous mettons au vent,
Bannière et banderole,
Bannière et banderole,
Et nos casques de tôle,
Et nos sabres de fer-blanc,
En plein, plan, r'lan.....
Braillant comme gens allant
Souper au Capitole.

Crepanville.

Eh, Messieurs, encore une fois, entre-t-on chez une veuve comme dans une place d'armes ?

Fanfare.

Je ne dis pas cela, Monsieur.

Licentius, à Madame l'Etoffé.

Pardon, Madame ; mes amis, mes camarades, ont voulu me faire hommage d'un plumet qui vous a été commandé, et nous venons le chercher.

Julie, à ses compagnes, criant très-fort:
C'est lui, c'est lui; ne me trahissez pas!

Jenny, sur le même ton.
On n'entend rien, sois tranquille.

Madame L'Etoffe.
Eh, Monsieur, fait-on tant de bruit pour un plumet?

Licentius.

AIR: Dans ce salon.

Mon Dieu, ne vous effrayez pas
Des guerriers qui sont à ma suite:
De leur amour pour le fracas,
A bon marché vous êtes quitte.
Accueillez, nous vous en prions,
Notre innocente infanterie;
Car une autre fois nous pourrions
Vous mener la cavalerie.

Crepanville.
La cavalerie, des bêtes chez nous!

Fanfare.
Pour faire nombre seulement.

(A part à Licentius.)

Cadet, fais ton affaire: tu as le verbe un peu haut; mais ne te gène pas, je les empêcherai de t'entendre.

Licentius, allant vers Julie.
C'est bon, chère Julie....

Julie.
Prenez-garde, on nous observe.

Licentius.

Qu'importe? Fanfare veille sur nous; il est prudent, discret: c'est la trompette du régiment.

Julie.

Eh bien! mon ami, j'ai rêvé cette nuit que je vous verrois ce matin.

Licentius.

J'ai fait mieux, j'ai rêvé ce matin que je vous verrois ce soir.

(Fanfare donne un coup de trompette.)

Crepanville, se bouche les oreilles.

Aie, aie, aie!

Madame L'Etoffé.

A qui donc en avez-vous, Monsieur?

Fanfare.

Ne faites pas attention: c'est une trompette que je viens d'acheter; je l'essaie.

Crepanville.

Mais, Monsieur.....

Fanfare.

AIR: Une fille est un oiseau.

Pardon, ce fracas vous nuit,
C'est la faute de mon rôle;
Messieurs, je sors d'une école,
Qu'on distingue par le bruit.
Les modernes ariettes
Me ruinent en emplettes;
''ai brisé quatre trompettes,
\ atre bassons, six hautbois;

Plus, trois paires de timbales
Accompagnant deux vestales
Qui chantoient à demi-voix.

Toutes les ouvrières, riant à la fois.

Ah, ah, ah, ah!

Madame L'Etoffé.

Eh bien, Julie, ce plumet! En finirez-vous?

Julie.

Cela s'avance, ma marraine.

(Elle coiffe Licentius.)

AIR: Réveillez-vous.

Présage de la destinée,
Dont ma tendresse te répond,
Reçois ce gage d'hymenée,
Dont l'espérance orne ton front.

(Fanfare donne un coup de trompette.)

Crepanville.

Oh, c'est un assassinat! Songez, (à Julie:) Mademoiselle, qu'un autre ouvrage vous attend, et que vous devez y passer la nuit.

Licentius.

La nuit! Qu'entends-je?

Fanfare, aux soldats:

Alerte, mes amis, une chanson! Mesdemoiselles, un petit air.

Laure.

Lequel?

Fanfare.

Tout ce que vous voudrez; nous avons besoin d'un charivari.

Les ouvrières, chantent l'air: Ah! vous dirai-je maman.

Les soldats, l'air: de la Pipe de Tabac.

(Madame l'Etoffé et Crépanville vont de côté et d'autre, comme étourdis, pour faire cesser le bruit. Pendant ce tapage, Licentius dit à voix haute:)

Licentius.

Je viendrai t'arracher.....

Julie.

Arracher qui?

Licentius.

Oui, je veux t'arracher.....

Julie.

Arracher d'où?

Licentius.

Il faut que je t'arrache.....

Julie.

Arrache donc.

Licentius, marchant vers Madame l'Etoffé.

C'est dit, je paie, je triomphe. Marche.

Choeur de soldats, sortant.

En plein plan tire lire en plan.

SCENE VIII.

Les Précédens, hors Licentius.

Crepanville.

Dieu merci, les voilà partis; je cours bien vîte de mon côté me dédommager de tout ce bruit à l'Opéra.

Madame L'Etoffé.

Vous ne pouviez mieux rencontrer.

SCENE IX.

MADAME L'ETOFFÉ, JULIE, ouvrières.

Demi-nuit.

Madame L'Etoffé.

Allons, Mesdemoiselles, il est tard, fermez le magasin; et que tout le monde se retire, excepté Julie.

(Elles ferment les volets.)

Songez que vous n'avez pas de temps à perdre; et n'allez pas vous endormir au moins. Voici la pince et un flacon d'huile: vous aurez soin d'en mettre de temps en temps dans le quinquet, avec toutes les précautions qu'exige l'étoffe délicate sur laquelle vous travaillez.

Jenny, à part à Julie.

Tu n'a pas peur des revenans?

Julie, avec humeur.

J'ai peur des bavardes.

Les Ouvrières.

Choeur de Camille.

Bon nuit Adieu. Bonne nuit, etc.

SCENE X.

Julie, seule.

Me voilà seule enfin. Quel parti prendre? Celui de travailler; c'est le plus sage. (Elle se met à travailler.) Je ne sais pas où j'ai la tête. Je casse mon fil, je me pique les doigts; j'ai quelque chose qui me tourmente.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

Que ma marraine s'abusa
Sur les maux que je ressens,
Et qu'à tort elle m'accuse
De haïr tous les vivans.
Hélas, sa pauvre filleule
A le goût moins dédaigneux!
Je ne suis pas plutôt seule
Que je voudrois être deux.

(Elle se lève.)

Je ne puis rester en place; je vais, je viens. J'ai dans l'idée que je ferai quelque coup de ma tête.

AIR : Ange de Dieu.

Je le ferai
Ce coup de tête inévitable;
Je le ferai
Ce coup vraiment désespéré:
Il va me rendre bien coupable:
Mais, je le sens, j'en suis capable.
Je le ferai.

Après tout, je n'ai rien à me reprocher.

Même air.

J'ai combattu
Toute juste ce qu'il faut pour dire
J'ai combattu:
Je suis quitte envers la vertu.
Contre moi si le sort conspire,
En cédant, je pourrai me dire,
J'ai combattu.

Mais où cela me conduira-t-il? Et quel fonds puis-je faire sur l'amour d'un hussard?

N'importe de ma triste vie,
Que les Dieux au malheur condamnent sans retour!
J'aurai pu consacrer un moment à l'amour,
Et c'est autant de pris.
Malheureuse, où m'emporte une erreur trop fatale?
L'opéra m'a perdue, et je parle en vestale!

Ah, mon Dieu, qu'il tarde à venir! Mais je l'entends.

SCENE XI.

JULIE, LICINTIUS, en dehors.

AIR: Une jeune Troubadour.

Le jeune Troubadour,
Trop haut chantant sa mie,
Des faveurs qu'il publie
N'obtient plus le retour;
Moi, je suis plus discret,
J'estime, et je m'en vante,
Non l'amour que l'on chante,
Mais l'amour que l'on fait.

Julie.

Quelle délicatesse! Mais quel embarras! L'amour, l'honneur: voyons lequel sera le plus fort.

(Elle prend une Marguerite qu'elle effeuille, en disant:)

J'irai,
Je n'irai pas,
J'irai,
Je n'irai pas,
J'irai.

(Elle jette la tige.) Le sort en est jeté, ouvrons.

SCENE XII.

LICENTIUS, JULIE.

Licentius, cherchant Julie à tâtons, et parlant à la poupée qui est sur le comptoir.

Chère Julie!

Julie.

Je suis ici; mais ne m'approche pas, j'ai peur.

Licentius.

Pourquoi donc m'avez-vous ouvert?

Julie.

Pour me familiariser avec le danger.

Licentius, s'approchant.

Eh bien, familiarisons-nous!

Julie.

Ce mot me rassure. Parlons raison, mon cher Licentius. (Elle se jette à son cou.)

AIR: Je t'aime tant.

Je t'aime tant, je t'aime tant,
Mon amour tient de la folie;
Pour peu qu'il aille en augmentant,
Il faudra bientôt qu'on me lie.

Licentius.

Ah! je bénirai ce lien,
Si le même noeud nous rassemble;
Ma Julie, ah! je le sens bien,
Il faudra nous lier ensemble.

Julie.

Ah, ciel, éloignez-vous, le quinquet pâlit!

Licentius.

Il faut remonter la mèche.

Julie.

Tiens, c'est vrai. Maintenant, mon cher Licentius, la prudence exige que nous nous séparions.

Licentius.

Elle exigeoit que je ne vinsse pas; mais à présent

AIR: Il est trop tard.

Il est trop tard;
La craintive prudence
Dicte de lois que dément ton regard:
Quand l'amour vient suivi de l'espérance,
Fillette en vain ordonne son départ.
Il est trop tard,
Il est trop tard.

AIR: Quand de grand matin.

Par un seul baiser,
Daignez apaiser
Cette ardeur qui me tourmente.

Julie.

Non, par un baiser,
Je crains d'attiser
Cette ardeur qui m'épouvante:
Je ne veux pas.

Licentius.

Fille en ce cas refuse,
L'adroit amant
Le lui surprend
Par ruse.

(Il l'embrasse.) (Nuit entière.)

ENSEMBLE.

L'amour seul a tort;
Il est le plus fort :
Voilà chacun notre excuse.

(Licentius, dans ses transports, renverse le quinquet.)

Julie.

Q'uavez-vous fait? La lumière est éteinte : ô terreur, ô disgrace!

Licentius.

AIR : Au clair de la lune.

Au clair de la lune
On ne peut travailler.

Julie.

De mon infortune
Peut-on se railler,
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu;
Passez-moi la porte,
Ponr l'amour de Dieu.

Licentius.

Laissez donc.

AIR : Jardinier ne vois-tu pas.

A quoi sers un vain caquet,
Quand le péril approche?
Pour rallumer le quinquet,
N'ai-je donc pas mon briquet
En poche, en poche?
En poche.

Licentius, se fouillant.

Juste ciel!

Julie.

Qu'as-tu donc?

Licentius.

J'ai oublié l'amadou.

Julie.

Ah, l'habile homme!

SCENE XIII.

Les mêmes, FANFARE.

AIR.

Alerte, alerte, alerte!
La mèche, amis, est découverte.

Licentius.

Eh, dis plutôt qu'elle est à bas!
Ne vois-tu pas qu'on n'y voit pas?

Fanfare.

Quelqu'un qui nous a vu entrer, est allé chercher la garde.

Julie.

Oh! ciel, la garde, la lumière éteinte, la robe tachée, que faire?

Fanfare.

Il y auroit un parti tout simple: vous l'aimez, il vous aime; il est homme à vous épouser, suivez-nous.

Julie.

Moi!

AIR: Du pas redoublé.

Moi, suivre un hussard si matin!
Que dira ma marraine?

Faufare.

Elle dira, plaise au destin
Qu'autant il m'en advienne.

Julie.

Si je n'écoute que mon coeur....

Fanfare.

On dira c'est l'usage.

Julie.

Si je pars, que dira l'honneur?

Fanfare.

Il dira bon voyage.

Licentius.

A quoi vous décidez-vous?

Julie.

Je ne me décide jamais.

Licentius.

Eh bien, bonsoir!

Julie.

Comment, bonsoir! Il est gentil, celui-là!

AIR des bourgeois de Chartres.

J'admire la noblesse
D'un Français, d'un soldat
Qui laisse sa maîtresse
Dans un pareil état.

Licentius.

Je ne prétends pas faire ici des épigrammes;
Mais tout Paris vous apprendra
Que cette année, à l'Opéra,
On traite ainsi les femmes.

Fanfare, le serrant fortement.

Tu vois, mon ami, comme je te sers!

Licentius.

Oui, tu me serres trop.

Fanfare, à Julie.

D'ailleurs, soyez tranquille; nous arriverons tout juste à temps pour vous tirer d'affaire: au pis aller, nous avons la ressource des miracles.

SCENE XIV.

Julie, seule.

Un miracle est la parole d'un amant. Quelle heureuse espérance! J'entends du bruit: on entre.... Je me trouve mal.

SCENE XV.

JULIE, soldats du guet.

AIR: Chansonniers mes confrères.

Le Caporal, à sa troupe.

Allez, qu'on les amène.
(Sortant.)
Courons.

Le Caporal, aux autres.

Entrons,
Pour faire une scène;
Crions à perdre haleine,
Au voleur, au voleur,
Au voleur, au voleur!

SCENE XVI.

Madame L'ETOFFÉ, OUVRIÈRES en déshabillé de nuit, une chandelle à la main; CREPANVILLE.

Les Ouvrières.

J'accours, pleine d'effroi!

Madame L'Etoffé.

Dieux, qu'est-ce que je voi?
Julie
Evanouie,
Soldats,
Fracas
A perdre l'ouie,
Aventure inouie;
J'en mourrai de frayeur!

TOUS.

Au voleur, au voleur!

Crépanville, qui entre criant comme les autres.

Au voleur, au voleur!

Hein! qui, quoi, qu'est-ce que fait là mademoiselle?

Laure, soulevant Julie.

Elle reprend ses sens!

Julie.

Je le crois bien: à moins d'être morte depuis quinze jours, le moyen de ne pas entendre le vacarme que vous faites?

Crépanville, aux soldats.

Mais enfin, Messieurs, de quoi s'agit-il?

Le Caporal.

Nous avons vu deux voleurs sortir de cette maison.

Julie.

Ce ne sont pas des voleurs. Soldat du guet à pied, je confesse que j'aime.

Madame L'Etoffé, Ouvrières.

Elle aime!

Choeur des Rigeurs du Cloître.

A! quel scandale abominable,
Quel déshonneur pour la maison, etc.

Crepanville.

Mes petits coeurs, assez de choeurs comme ça.

Madame L'Etoffé.

Nommez le mortel téméraire qui osa forcer la porte.

Julie.

Il n'a rien forcé, ma marraine, je l'ai ouverte.

Crepanville.

AIR de Raoul Barbe-Bleue.

Perfide, tu l'as ouverte!
Tu jeûneras.
Je dois un grand exemple, et je vais le donner.

(A Julie.)

Rendez-vous sur-le-champ dans le petit grenier où l'on blanchit la gaze: vous y resterez au pain et à l'eau pendant un mois.

Julie.

Au pain et à l'eau, dans l'état où je suis (A Laure.) Mets-en pour deux.

Crépanville.

En attendant, que tous mes dons lui soient retirés.

AIR: Rendez-moi mon écuelle.

Otez-lui sa douillette
A l'instant,
Otez-lui sa douillette;
Au lieu de ce bonnet élégant,
Mettez-lui, mettez-lui
La cornette.

Chocurs.

Otons-lui sa douillette
A l'instant.

Crépanville, lui jetant sa cornette.

Tiens, voilà ta cornette.

(On entend un coup de tamtam.)]

Madame L'Etoffé.

Qu'est-ce que c'est que ça.

Crépanville.

Ne faites pas attention: c'est le chaudronnier du coin. Les provisions sont-elles prêtes?

Laure et *Jenny*, déposant à ses pieds une petite corbeille.

Voici les provisions.

Crépanville.

Faites-lui vos adieux, Mademoiselles; et que ceci vous serve d'exemple.

(Madame l'Etoffé prend sur le comptoir une poupée qu'elle tient dans ses bras, et se met ainsi à la tête des Ouvrières, qui font une procession autour de la corbeille.)

Laure, lui présentant tristement une verre d'eau et une mouillette.

AIR de la sauteuse.

Trempe ton pain, Julie, trempe ton pain,
Julie, trempe ton pain dans l'eau claire;
Trempe ton pain, Julie, trempe ton pain
Dans l'eau claire à défaut de vin.

Jenny.

Si l'on met à l'eau fraîche
Toute fille qui pèche,

L'eau claire à la fin
Sera plus chère que le vin.
(Choeurs et processions. Trempe ton pain.)

Crépanville.

AIR de la vigne à Claudine.

Allez, et que l'on cache
Au fond de sa prison,
Celle de qui la tache
A souillé ma maison.

Vous verrez si l'on brave
Les gens de mon métier;
Prenez ce rat-de-cave,
Et montez au grenier.

Julie, prenant le rat de-cave.

Mon dieu, que de simagrées!... J'y vais.

(Elle monte trois marches.)

SCENE XVII.

Les mêmes, LICENTIUS, FANFARE.

Licentius.

Non, elle n'ira pas!

Crépanville.

Elle ira.

Fanfare.

Elle n'ira pas.

Crépanville, Madame L'Etoffé.

Elle ira.

Fanfare.

Qu'appelez-vous, elle ira! Et Cadet et moi, nous comptez-vous pour rien!

AIR: O ma tendre musette!

Craignez tous les désastres
Prêts à fondre sur vous;
Les miracles, les astres
Vont combattre pour nous.
Pour braver l'infortune,
Dans un danger pareil,
Si d'autres ont la lune,
Nous avons le soleil.

(Il allume un petit soleil, qu'il fait tourner dans un petit bâton.)

Choeur général.

AIR: Cantique de St. Antoine.

Ciel! l'univers est prêt à se dissoudre;
Les élémens vont-ils se désunir?
Dans les cieux j'entends la foudre
En longs éclats retentir.
Le monde en poudre
Va-t-il finir?
Ah, quel événement!
Quoi, tout s'embrase,
Linons et gaze;
Affreux moment,
Et triste dénouement.

(Pendant ce choeur, Fanfare sonne de la trompette.)

Licentius.

Eh bien! Consentez-vous?

Fanfare.

Gare l'incendie.

Crepanville.

C'est un trait de lumière. Arrêtez.

Madame L'Etoffé, à Licentius.

Qui êtes-vous?

Licentius.

Licentius, maréchal des logis. J'aime votre filleule, j'en suis aimé, je la demande, vous me l'accordez; et tout est dit.

Madame L'Etoffé.

Puisque vous le dites, is faut bien que cela soit.

Crépanville.

Mais, Monsieur, cette robe de noce qui me reste sur le bras.

Licentius.

Je la passe dans ceux de Mademoiselle, et je vous la paie. Qu'avez vous à dire?

Crépanvible.

Rien, sinon que vous brusquez un peu les affaires. M. Licentius, je me crois encore à l'Opéra.

Licentius.

Plus d'épigrammes, je vous prie. Je veux mener après demain, ma future et toutes ces demoiselles voir la Vestale.

Madame L'Etoffé.

Je me flatte, Monsieur, qu'elles n'y seront pas déplacées; et je vous félicite d'avoir assez de goût pour aimer cet ouvrage.

Licentius.

J'en raffole, Madame.

AIR:

J'applaudis les heureux talens
Des ces acteurs, que l'on admire;
J'applaudis aux accords brillans
D'une jeune et savante lyre.

Même au poète on peut fort bien
Dire un petit mot qui l'oblige;
Car si la pièce ne vaut rien,
Le dénouement est un prodige.

Madame L'Etoffé.

Oh! sur le titre seulement, j'en aurois garanti le succès.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR: Au fond du bois.

La foule qu'on amène
Par ce titre curieux,
Voudra d'un phénomène
Se convaincre les yeux:
De fins connoisseurs la salle,
Chaque soir se remplira;
On voudra voir la Vestale
De l'Opéra.

Fanfare.

Dans la scène du Temple,
Quel effet inattendu;
Pour nous un tel exemple
Ne sauroit être perdu.
De cette pièce morale
Mainte fille sortira
Sage comme la Vestale
De l'Opéra.

Licentius.

Omphale, Armide, Alceste,
Et Télaïre et Procris,
Par une voix céleste
Jadis enchantoient Pâris

Ces grands talens qu'on signale,
A nos voeux qui les rendra;
Chacun dit: c'est la Vestale
De l'Opéra.

Jenny.

Le malheur de Julie
Nous atteindra quelque jour;
Chacun doit, dans la vie,
Payer sa dette à l'amour.
Tout coeur à ses lois fatales
Se soumet, se soumettra;
Même le choeur des Vestales
De l'Opéra.

Crépanville.

Cléon, du mariage
Pour s'assurer tous les droits,
D'une Agnès de village
Par prudence avoit fait choix;
Dupe d'une erreur fatale,
Cléon bientôt s'écria:
C'est encore une Vestale
De l'Opéra.

Julie au public.

Grande dame, ouvrière,
Tout peut faillir ici bas;
Par bonheur, le parterre
Pardonne plus d'un faux pas;
Puisse une indulgence égale,
M'unissant à Julia,
Traiter Julie en Vestale
De l'Opéra.

DERNIER COUPLET POUR ANNONCER L'AUTEUR.

De cette bagatelle,
Que vons daignez accueiliir
L'auteur, que l'on appelle,
N'a pas droit de s'applaudir:
Vous voulez qu'on le signale;
Dans ce cas on vous dira,
C'est l'auteur de la Vestale
De l'Opéra.

TOURS DES FORCE ET D'ADRESSE USITÉS PARMI LES HINDOUS. *)

(Aus den *Annales de Voyages, etc.*)

Cinq pots de terre sont placés sur la tête d'un homme, une jeune fille monte sur le plus élevé, et l'homme danse avec ces pots et la fille en parfait équilibre.

On fixe une perche de 20 pieds de haut, dont le sommet terminé en fuseau est traversé par une vergue et surmonté d'une petite boule de cuivre. Trois pieds au-dessous de la vergue, un bambou recourbé en forme de croissant est fixé à la perche. Une femme monte au sommet de cette perche à l'aide d'une des cordes qui assurent sa direction verticale, aussi facilement que par une échelle, fait entrer la boule dans une bobèche de cuivre qui tient à sa ceinture, et s'étendant sur le ventre, les bras et les jambes écartés, tourne avec une incroyable célérité. Ensuite elle descend au bambou, s'y tient suspendue d'abord par une main, puis par genou plié, et enfin par un pied seulement, la tête en bas, les bras et l'autre pied en l'air. Dans cette posture,

---

*) *Cet article*, traduit de l'anglais, a pour auteur le colonel *Ironside*, qui a passé plusieurs années dans l'Indostan, et qui a été souvent témoin oculaire des faits singuliers qu'il rapporte.

elle s'agite, fait plusieurs tours, et replace enfin ses deux pieds au bambou; alors elle replie son corps et l'élance assez haut pour le ressaisir de deux mains.

Une homme danse, portant trois jeunes filles, dont une est à califourchon sur la tête, et les deux autres ont un pied sur chaque épaule de l'homme, et l'autre sur ses bras qu'il étend pour la soutenir.

Un homme pose sur sa tête deux morceaux de bois en forme de boulets ramés, et d'un pied de long chacun; sur le plus élévé il met un plat de cuivre, une petite table haute de cinq pouces, et sur cette table une jeune fille debout: avec tout cet appareil, il fait trois ou quatre fois le tour de sa chambre dans un parfait équilibre.

Une jeune fille est placée, sur le dos, entre les deux branches d'un bois fourchu, long de cinq pieds, la tête et les pieds pendans: un homme tient cette fourche en équilibre sur une main, lance la jeune fille en l'air, et la reçoit dans ses bras après avoir laissé tomber la fourche.

Un homme pose ses pieds sur les épaules d'un autre, la tête entre ses cuisses, et les mains sur les jambes. Celui-ci le renverse, et tous deux font la culbute, de manière que chacun se trouve à son tour, et à différentes reprises, dans la position susdite.

Un homme monte sur une vergue qui traverse un mât élevé d'environ vingt-cinq pieds; la terre d'alentour a été un peu ramollie: il se sus-

pend d'abord au bout de la vergue par les pieds, et se laisse ensuite tomber sans se faire aucun mal.

Un enfant assis met sa tête entre les jambes d'un autre qui prend aussi les siennes, et forme avec lui une espèce de boule; tous deux roulent plusieurs fois de suite dans cette attitude.

Les plus agile et le plus fort de la troupe fait un saut où il tourne deux fois sur lui-même. Rien n'est plus étonnant et plus difficile que ce tour. Il se place ensuite sur une planche d'environ 18 pouces carrés, saute en arrière, et se retrouve sur la même planche.

La planche est ensuite placée sur l'extremité d'une perche élevée d'environ vingt-cinq pieds: le sauteur monte dessus, et fait le même saut que lorsqu'elle étoit à terre.

Une planche mince, d'environ cinq pieds de long, est placé obliquement sur la terre, dans un angle de quarante-cinq degrés, au bout de la planche on met d'abord un éléphant de la plus haut stature: deux sauteurs courent de toutes leurs forces, passent sur cette planche élastique, et sautent par-dessus le dos de éléphant. On ajoute ensuite cinq chameaux l'un après l'autre, qu'ils franchissent de la même manière; enfin, ils sautent par-dessus la pointe d'une épée, qu'un homme tient aussi élevée qu'il lui est possible.

J'ai vu trois hommes sauter par-dessus vingt

autres, dix de chaque côté, dont les bras élevés formoient une espèce de cerceau.

Deux hommes, placés à quinze pieds de distance l'un de l'autre, se jettent des lances avec autant de force qu'ils le peuvent: l'un empêche que le trait de son adversaire ne l'atteigne, en rompant sa direction avec la lance qu'il tient verticalement dans ses mains; l'autre évite chaque trait de son adversaire, en le faisant passer sous l'un de ses bras;

On place en terre, sur deux lignes parallèles, plusieurs sabres avec leurs pointes en l'air; un homme court sur ces sabres avec une telle rapidité, qu'il ne se blesse point: il reste même debout sur la pointe d'une épée.

Un sauteur assis s'élance de cette position pardessus une épée fixée dans la terre dernière lui, et la pointe en l'air, puis va retomber la tête la première dans le cercle étroit que forment plus loin quatre autres épées aussi fixées en terre et de la même façon.

LA PEINTURE SUR VERRE.

Un préjugé qui existe parmi les gens du monde, fait considérer le moyen de peindre sur verre comme un secret; ils disent communément, en parlant de cet art: *ce secret est perdu.* L'art de peindre sur verre dont la découverte se fit en France, si l'on en croit les chroniques de

l'abbé Suger sur l'abbaye de Saint-Denis, n'a jamais été un secret. On peint sur le verre comme on peint sur l'émail, et du moment où l'on a peint sur verre en France, on a peint sur l'émail, puisque nous avons des productions de l'un et de l'autre part qui datent du dixième siècle. La manutention était, à peu de chose près, la même pour les deux arts, et je possède des émaux du 14e, du 15e et 16e siècle, dans lesquels certaines draperies sont formées avec un morceau de clinquant, vert, violet, rouge ou couleur d'or, recouvert d'une espèce de verre fondu, qui donne une belle transparence à l'étoffe, et produit un effet singulier.

Ce que l'on a pris pour un *secret* dans la peinture sur verre n'était autre chose que l'art de chauffer suffisamment le verre pour ne pas détruire les couleurs que l'on avait appliquées dessus, et pour le maintenir au ton que l'on voulait donner à son tableau. C'est le degré de chaleur si difficile à conduire au point convenable qui fait que les mêmes couleurs dans les mains d'artistes différens, produisent des effets qui ne sont pas les mêmes. Cette différence dans les tons a également lieu dans l'usage de la peinture à l'huile; car tout individu, sans être connaisseur, a pu remarquer que deux peintres qui emploient le même couleur produisent chacun un tableau d'une harmonie tout-à-fait différente, en supposant même que les deux artistes devant un

modèle vivant copieraient le même individu. Cette différence tient donc à l'organisation morale et physique des artistes; c'est aussi cette considération qui a nécessairement produit des nuances singulières et des variétés à l'infini dans les peintures sur verre, sans oublier celles qui appartiennent exclusivement au coup de feu.

La peinture sur verre est si susceptible d'éprouver des altérations dans son exécution, qu'on lit dans les Mémoires de Bernard Palissy *) que Jean de Connet, peintre verrier fort habile de son temps, ne parvint jamais à amener à bien aucun de ses tableaux, parce qu'il avait reçu de la nature une odeur tellement forte, qu'elle diminuait la qualité des couleurs à mesure qu'il les employait. Ce malheureux artiste fut obligé d'abandonner la peinture coloriée, et il ne fit plus que des camayeux, genre de peinture que les anciens appelaient *monochromate*.

On a toujours pratiqué plus ou moins la peinture sur verre, soit en France, soit en Angleterre ou en Hollande, et c'est avec regret que je vois encore de nos jours annoncer avec emphase dans les gazettes, que l'ancienne peinture sur

*) Bernard Palissy, savant physicien, habile hydraulicien, et célèbre peintre sur verre, florissait en 1542, et même jusqu'en 1584; il a peint d'après les dessins de Raphaël, les beaux vitraux représentant la fable de Psyché, que l'on voit au Musée des monumens français.

verre vient d'être renouvellée par des artistes allemands. Le Musée des monumens français possède des vitraux faits à Paris, qui sont datés de 1730 et de 1786; depuis cette époque, M. Brongniard, directeur de la manufacture impériale de Sèvres, en a fait exécuter plusieurs, que j'ai vus, qui ont parfaitement réussi. Soyons donc fiers de ce que nous possédons nous-mêmes, et sachons priser à leur juste valeur les charlatans étrangers qui ont l'impudeur de nous annoncer comme une découverte nouvelle, un art que nous avons inventé et que nous n'avons cessé de pratiquer pendant plus de huit siècles entiers.

A. Lenoir,
Administrateur du Musée des monumens français, membre de l'Académie celtique de France et de la Société philotechnique, etc.

(Moniteur, No. 54, 25 Février 1809.)

MISCELLEN.

JEUX DES MOTS.

1.

Le fameux financier *La Noue* montrait une magnifique maison qu'il venait de faire bâtir, à un seigneur, qui savait bien qu'en penser. Le financier, après lui avoir fait parcourir plusieurs beaux appartemens: Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé. *Il est*, repartit ce seigneur, *comme tout le reste de la maison.*

2.

Quelqu'un qui voulait faire la satyre d'un avocat ignorant, disait, en plaisantant, qu'il était extrêmement cher; qu'il ne donnerait pas un *bon conseil* pour cent pistoles.

3.

Une jeune veuve était la maîtresse du marquis d'Ancre, l'idole de la cour de France sous Louis XIII. Des dames, qui savaient que cette veuve venait de perdre son mari, trouvaient mauvais, qu'elle n'eût point de voile. Mesdames, répondit un seigneur, un vaisseau qui est *à l'ancre* n'a que faire de voiles.

POINTES.

1.

Ménage rencontrant Varillas, qui venait de donner au public une *histoire des hérésies*, pleine de fautes et de faits douteux, lui dit un jour: Monsieur, vous venez de faire un livre *plein d'hérésies.*

2.

Le roi d'Espagne ayant donné à Farinelli, célèbre

musicien, et castrat d'Italie, l'ordre de Calatrava, celui-ci fut armé chevalier avec les céremonies ordinaires, et on lui mit, suivant l'usage, des éperons. L'ambassadeur d'Angleterre dit là-dessus: Chaque pays, chaque mode; en Angleterre on éperonne les coqs; à Madrid on éperonne les chapons.

3.

Un cardinal briguait la papauté. Il ne sera jamais *saint*, dit quelqu'un, car il s'intrigue trop pour être *très-saint*.

NAIVETÉ.

1.

Le roi montrant un cheval à M. le grand-prieur, et lui demandant ce qu'il en pensait, lui dit: On veut me le vendre pour turc, et je vous prie, vous qui vous y connaissez, de m'en dire votre sentiment. Ah! sire, répondit le grand-prieur, il est chrétien comme vous et moi.

2.

Un père avait ses raisons, pour ne pas exagérer, devant sa fille, le bonheur du mariage. Celle qui prend mari, lui disait-il, fait bien; mais fait mieux celle qui n'en prend pas. Mon père, répondit la doucette, faisons bien, fera mieux qui pourra.

3.

Un domestique que Boileau avait envoyé chez son ami Bois-Robert, tourmenté de la goutte, pour savoir de ses nouvelles, lui apprit que sa goutte avait redoublé. Il jure donc bien, dit Boileau. Hélas! monsieur, repartit le domestique, il n'a plus que cette consolation-là.

4.

Un parisien nouvellement sorti de Paris, admirait la largeur de la Loire. *Voilà, cependant*, dit-il, *une belle rivière, pour une rivière de province.*

5.

Un homme ayant été volé plusieurs fois, dans les rues de Paris, n'osait plus sortir; on lui conseilla de porter des pistolets. Les voleurs, répondit-il, me les prendraient.

6.

Quelques personnes s'arrêtaient devant un perroquet qui était à une fenêtre, et lui faisaient répéter bien des choses qu'il savait. Une bonne femme qui passait par-là, leur dit: Quelle honte, d'abuser ainsi ce pauvre animal! vous feriez bien mieux de lui apprendre sa croyance.

(Aus dem Dictionnaire d'Amour. Paris, 1808.)

Absence. L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. *(La Rochefoucault.)*

Adresse. Le véritable amour en manque presque toujours.

Ami. Une femme doit se conduire avec son amant, de manière à le forcer de rester toujours son ami.

Antipathie. Il n'est pas sans exemple qu'une forte antipathie se soit changée en amour.

Art. Malgré l'invention de la poudre, l'amour n'a pas changé d'armes; il a bien fait: le bruit et l'odeur avertiraient les jaloux.

Assiduités. Quand une femme les souffre, elle a trouvé son vainqueur.

Assurances. S'il y avait pour l'Amour une Compagnie d'Assurances, elle serait bientôt minée.

Avances. En amour, les avances faites par les femmes rebutent plus qu'elles n'engagent.

Babil. Grand babil et grand amour sont incompatibles.

Comparaison. Lorsque l'ivresse de l'amour est passée, ont rit souvent des comparaisons qu'elle nous a fait faire.

Constance. La constance est la vertu des femmes. Elles aiment toujours: il n'y a de différence que dans l'objet.

Dater. Cet amour date de loin. C'est bon français, mais peu usité.

Défaut. L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis: l'on ne voit en amour dans les défauts de ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

Détacher. On ne réfléchit pas, quand on s'attache, qu'il est quelquefois très-difficile de se détacher.

Economie. L'économie des sentimens et des plaisirs est en amour la seule métaphysique raisonnable.

(*Ninon.*)

Faveurs. Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent, les hommes guérissent par ces mêmes faveurs. (*Labruyère.*)

Guérir. En amour, celui qui guérit le premier est toujours le mieux guéri.

Honnête Femme. La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

(La Rochefoucault.)

Ignorance. Etat heureux. Les peines que l'amour cause en font connaître le prix.

Jaloux. En amour, celui qui est jaloux aime plus; celui qui n'est pas jaloux aime mieux.

Lait. La douceur des femmes est, comme celle du lait, sujette à s'aigrir.

Miracle. Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie. *(La Rochefoucault.)*

Noeuds. Ceux de l'amour ne sont pas comme le noeud Gordien. Ils se rompent d'eux-mêmes et sans le secours d'une épée.

Obstination. Réussit quelquefois; mais l'amour qui en est le fruit, se ressent toujours de son origine.

Perpétuel. Il en est de l'amour comme du mouvement, on n'en pas encore trouvé de perpétuel.

Pluralité. S'il était permis à Paris d'avoir plusieurs femmes, elles y seraient peut-être plus captives qu'en Turquie; mais comme un Français ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cache aussi la sienne.

Promesses. Les promesses en amour sont toujours belles; mais tout le monde sait ce qu'on entend en français par de *belles promesses.*

Quitter. Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console: une femme fait moins

de bruit quand elle est quittée, et demeure long-temps inconsolable. *(Labruyère.)*

Rallumer. Un feu mal éteint peut se rallumer; mais il ne brûle jamais bien.

Respecter. Une femme qui ne se respecte pas, ne doit pas s'atteindre à être respectée.

Rivale. Voulez-vous voir un portrait qui ne soit flatté, priez une femme de faire celui de sa rivale.

Séducteur. Rien de si aimable qu'un homme *séduisant*: mais rien de plus odieux qu'un séducteur. *(Ninon.)*

Trahison. Celui qui est quitté, crie toujours *à la trahison.* Mais s'il eût quitté lui-même, il trouverait cela tout naturel.

Unanimité. L'Amour n'a pas besoin de l'unanimité des suffrages: deux suffisent à son bonheur.

Vent. Que de sermens il emporte!

Logogryphe.

Je suis parfois une chose funeste:
L'un me chérit et l'autre me déteste;
Ma tète à bas, redoutez ce qui reste.

Sur mes cinq pieds, lecteur;
Je suis dans les celliers;
Arrache-moi le coeur,
Je suis sur les souliers.

Auflösung des Logogryphe, 5. H. S. 480.

Carnaval **ou l'on trouve** ***arc***, ***naval***, ***car*** **et** ***la.***

Inhalt
der sechs ersten Hefte
der
Französischen Monate.

Januar bis Junius
1809.

I. Gedichte.

II. *Theaterstücke.*

Seite

III. *Geschichte und Beschreibungen.*

Seite

V. Miscellen.

LITTERARISCHE ANZEIGEN.

NEUE BÜCHER.

Fabricio, ou les deux Espiègles; roman espagnol, traduit de *Quévédo.* 2 vol. in 12. 4 fr. Paris *Pigoreau*, Libraire.

Les Epoux Philosophes au dix-huitième siècle; par Madame G. . . . Van . . . auteur d'Adolphe, ou la Famille malheureuse; d'Edvig de Milvar etc. 3 vol. in 12. 7 fr. Paris, *Allais*, Libraire.

Les Amours de Bayard, ou le Chevalier sans peur et sans reproches, comédie héroïque en quatre actes, par *J. M.* Monvel, membre de l'Institut. broch. in 8. 2 fr. 25 cent. Paris, Hénée, Libraire.

La Veuve et le Médisant, comédie en 3 actes et en vers. 1 fr. 25 cent. Paris, *Migneret*, Imprimeur.

La Chaumière Moscovite, vaudeville-anecdote en un acte, par M. *Joseph Pain*, 1 fr. 50 cent. Paris, *Lecouvreur*, Libraire.

Epître à S. M. l'Empereur et Roi, par F. Bardel. 50 cent. Paris, *Pélicier*.

La Cortésiade, poëme en 12 chants, par P. Roure. Paris, de l'Imprimerie de *Setier*. 70 cent.

Les Roses-Croix, poëme en 12 chants, par Evariste Parny; nouvelle édition, révue et corrigée. 1 vol. in 18. 2 fr. 50 cent. Paris, *Debray*.

Nota. On trouve chez le même Libraire, les Oeuvres complètes du même Auteur, nouv. édition, 5 vol. in 18. de l'Imprimerie de *Didot* l'aîné. 15 fr.

*

Essai sur l'organisation externe et interne des Insectes sur les fonctions de leur vie, de leurs amours, de leurs combats, de leurs ruses pour éviter leurs ennemis, vaincre leur proie, et sur leur industrie pour se conserver, se nourrir etc. etc. Ouvrage rédigé suivant l'état actuel des connaissances naturelles, par l'avocat Charles-Perotti de Barge, membre de plusieurs académies. 2 fr. Paris, *Fréchet.*

Traité de l'Arachide, ou Pistache de terre; contenant la description, la culture et les usages de cette plante; avec des observations générales sur plusieurs sujets. Par *M. C. S.* Sonini. 2 fr. 10 c. Paris, *Colas*, Imprimeur-Libraire.

Mémoires sur la matière sucré de la Pomme, et sur ses appropriations aux divers besoins de l'économie. Par *A. Alexis Cadet de* Vaux. 1 fr. 80 c. *Colas* etc.

Emerance, ou les Solitaires de Marly; par l'auteur de Marie de Bourgogne. 4 fr. Paris, au Cabinet de Lecture.

Faustine et l'ancien Paris, ou l'Enfant de la Chaumière lancé dans le grand monde; roman criti-anecdoti-comique, traduit de l'allemand de G. F. Willerk, par M. *Gr.* 2 fr. Paris, Mad. *Desmarest*, Libraire.

Les Matinées du Hameau, ou Contes d'un grand-père à ses petits-enfans; ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement des enfans du second âge. Par l'auteur d'Irma. Deuxième édition. 4 vol. 5 fr. 50 c. Paris, Mad. *Desmarest.*

L'Héroine Du XVe Siècle, par J. P. Bres, auteur d'Isabelle et Jean d'Armagnac, etc. etc. 4 vol. in 12. 9 fr.

La Diligence Philosophique, ou le Moraliste champenois, par M. *Thomassin de Montbel.* 2 vol. in 18. 3 fr.

Formulaire Général, ou Modèles d'Actes rédigés sur chaque article du Code de Procédure civile, comparé au tarif; suivi de quelques Actes composés sur le code Napoléon. Par J. B. H. C*** et P. P***. 2 vol. in 8. 12 fr.

Ces trois ouvrages se trouvent à Paris, chez *Léopold Collin*, Libraire.

Oeuvres complètes de Rivarol, précédées d'une Notice sur sa Vie, ornées du portrait de l'Auteur. 5 Tomes. 32 fr. 50 cent. Paris, *Léopold Collin*, Libraire.

Almanach du Voyageur et du Commercant, tant à l'intetérieur qu'à l'extérieur de Paris, et des départemens. *Quatrième année*, 1 vol. in 24. de 300 pages. 1 fr. 50 cent. Paris, *Garnier*, Imprimeur-Libraire.

Le Presbytère D'Alvondown, ou histoire d'Hélène Colesby, traduit de l'Anglais. 3 vol. in 12. 6 fr. 50 cent. Paris, *Pigoreau*, Libraire.

Les trois B. . . ou Aventures et Mémoires d'un Boiteux, d'un Borgne et d'un Bossu, par ARMAND-CHARLEMAGNE. 4 vol. in 12. 9 fr. 50 cent. Paris, *Barba*, Libraire.

Le Chansonnier des Demoiselles, pour faire suite au Bouquet de Jasmin; cinquième année (1809) 1 vol. in 18. 1 fr. 25 cent. Paris, *Caillot*, Imprimeur-Libraire.

L'Aimable Sorcier, almanach divertissant, ou chacun peut trouver, par un moyen simple et facile, son horoscope, et généralement toutes les vérités plaisantes qui le concernent: Seconde édition, augmentée du *Petit Escamoteur* et du *Directeur des Jeux de Société*. 1 vol. in 32. de 300 pages. 1 fr. Paris, *Dubroca*, Libraire.

Habits, *Vieux Galons*, comédie en un acte, mêlé de vaudevilles, par M. SEWRIN. 1 fr. 25 cent. Paris, Madame *Cavanagh*, Libraire.

Académie Portative, contenant les règles du Reversis, Whist, Piquet, Trictrac, celui à Ecrire, Boston, Tressette. Nouv. édition, augmentée des Jeux de Maryland, Impériale et Echecs. Par M. *Philidor*. 1 vol. in 18. 2 fr. 25 cent. Paris, *Fournier*, Libraire.

Le Glaneur du Mont. Parnasse, ou Choix de *Chansons et Ariettes nouvelles*; enrichi de plusieurs airs notés, avec fig. 1 vol. 60 cent.

NEUE KUPFERSTICHE.

Musée Français, publié par M. M. Robillard-Peronville et Laurent. 65me livraison composée de:

La Cène, peint par *Ph. Champagne*, dessiné par *Duchemin*, gravé par *Ab. Girardet.*

Deux Nymphes dansant, peint par *A. Van der Werff*, dessiné par *Gullier*, gravé par *Petit.*

Deux Femmes au bain, peint par *Van-Huysum*, dessiné par *Storelli*, gravé par *Godefroy* père.

Jeune fille jouant aux osselets, dessiné par *Bouillon*, gravé par *Mongeot.*

On remarque dans cette livraison *la Cène*, sujet capital, gravé avec un grand talent par M. Girardet, l'un des artistes qui ont obtenu de la munificence de S. M. une médaille d'encouragement.

Acteurs et Actrices célèbres qui se sont illustrés sur les grands théâtres de Paris; ouvrage orné de trente portraits coloriés, par J. G. P. *Sauveur* in 16, 3 fr. 50 cent. A Paris, chez *Courcier*, Imprimeur-Libraire.

Galerie de S. Bruno, *fondateur de l'Ordre des Chartreux*, publiée et gravée par *A. Villerey*. Cinquième édition. Cette collection est de format grand in 8. Tous les exemplaires sont imprimés sur papier vélin. On n'a rien épargné pour rendre cet ouvrage un ornement de bibliothèque. Le prix de l'exemplaire, texte et planches réunis sur grand papier vélin superfin est de 30 fr. On a tiré un petit nombre d'exemplaires sur vélin nom de Jésus, épreuves avant la lettre, 60 fr. On a aussi tiré quelques épreuves d'eau-forte sur grand raisin, 45 fr. Franc de port pour chaque livraison, en sus 1 fr. 25 cent.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez *Villerey*, artiste, graveur-éditeur, rue et Porte Saint-Jacques, no. 174; *Deterville* et *Renouard*, libraires.

Fastes de la Nation Française, ou Tableaux pittoresques composés et gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif; ouvrage destiné à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits des membres de la Légion d'Honneur. Dixième livraison. Ouvrage présenté à LL. MM. et à la famille impériale et royale, par Ternisien - d'Haudricourt. Numero 38.

Napoléon le Grand passe en revue les troupes françaises au château de Schoenbrunn, le 15 nov. 1805.

Le général Monnet: Conduite héroique de ce guerrier à l'affaire de Bussolingo, le 26 Mars 1799.

Le général Gobert, par son intrépidité, préserve de la mort quatre-vingts femmes et enfans blancs que les nègres insurgés tenoient enfermés, lors de l'attaque du port de Dole, à la Guadeloupe, le 25 mai 1802.

Les membres de la Légion-d'Honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les Fastes de la France, auront la faculté de se procurer séparément et à leur choix, chaque numero, à raison de 4 fr.

La souscription ouverte en tout temps, est de 2 fr. 50 cent. par numéro; de 10 fr. par livraison, composée de quatre numeros, en beau papier; de 12 fr. en papier vélin; de 21 fr., gravures coloriées, et de 24 fr. avant la lettre.

On souscrit pour cet ouvrage, chez *Potier*, rue de Seine, Faubourg Saint Germain, no. 27, chez *le Normant*, et chez les principaux libraires de l'Europe, et directeurs des postes de tous les départemens.

Cours historique et élémentaire de Peinture, ou Galerie du Musée Napoléon, publiée par *Filhol* et rédigée par *Lavallée*. 60me et 61me livraisons. gr. in 8. Chaque livraison contient six planches avec leurs explications. 1) La Vierge tenant Jesus et St. Jean, de Jules *Romain*, gravée par *Riboult*. 2) L'Epicière de village de *Gérard-Dow*, gravée à l'eau-forte par *Châtaigner*, terminée par *Dambrun*. 3) L'Alchimiste dans son laboratoire, gravé à l'eau-forte par *Châtaigner*, terminé par *Langlois* jeune. 4) Paysage de J.

H. *Roos*, gravé à l'eau-forte par *Châtaigner*, terminé par *Berinet*. 5) Le comte Castiglione de *Raphaël*, gravé par *Boutrois*. 6) *Thalie*, statue antique, dessinée par *Vauthier*, gravé par F. *Massard*.

La soixante-unième livraison, par laquelle commence le sixième volume, renferme, comme la précédente, six planches avec leurs explications: 1) Le Christ descendu de la croix, de J. *Bassano*, gravé à l'eau-forte par *Queverdo*, terminé par *Massard* père. 2) Apollon faisant danser les Muses, de Jules *Romain*, gravé à l'eau-forte par *Quéverdo*, terminé par *Niquet*. 3) Jeune femme à une fenêtre, de *Gérard Dow*, gravé à l'eau-forte par *Quéverdo*, terminée par *Massard*. père. 4) Le bain de Diane, de *Poelembourg*, gravé à l'eau-forte par *Châtaigner*, terminée par Niquet. 5) Vue de l'hôtel de ville d'Amsterdam, de *Van der Heyden*, gravée à l'eau-forte par *Reville*, terminée par *Niquet*. 6) Diane, statue antique, dessinée par *Vauthier*, gravée par *Heina*.

Les Loges du Vatican, peintes par Raphaël. Chaque livraison sera composée de quatre gravures au bistre, avec texte. Chez *David*, graveur, et chez *Treuttel et Würtz*. La prix de chaque livraison 3 fr.

Nouveau Portrait de S. M. l'Empereur et Roi, dessiné d'après nature par *Vignerot*, gravé par *Henri*. Chez *Joubert* et *Bance*, marchands d'estampes 3 fr.

Emanuel prince de la paix, portrait dessiné par *Belache*, gravé par *Canu*. Chez *l'Auteur*, rue St. Jacques, no. 4. 1 fr.

Portrait de F. L. Talma, acteur du théâtre français, dessiné d'après nature par *Rollier*, et gravé par *Aubert*, sourd et muet. Chez *Potrelle*, marchand d'estampes, rue St. Honoré. no. 42. 3 fr. Avant la lettre, 6 fr.

Les Hindous, ou description de leurs moeurs, coutumes, cérémonies etc. . . . représentés en 252 planches, par Balthasar *Solvyns*, gravés à l'eau-forte et terminés par lui-même; le texte en français, anglais et allemand. *Première livraison*. In 4 fr. 50 c.

NEUE LANDKARTEN.

L'Espagne et le Portugal, carte détaillée en neuf feuilles enluminées. *Dufour*, rue des Mathurins-St.-Jacques, no. 75. 6 fr.

Nouvelle Carte de la Suède, du Danemark et de la Norwège; offrant la nouvelle division de ces états, dressée par M. *Hérisson*, ingénieur-géographe, et gravée par M. *Glot*. Une feuille sur grand papier colombier fin. *Desray*. 3 fr. coloriée.

Carte de la Finlande, gravée par *Tardieu* l'aîné, et dressée pour les Annales des voyages, etc. de M. *Malte-Brun*, par M. P. *Lapie*, capitaine ingénieur-géographe; une feuille grand-raisin, colorié avec soin. *Buisson*. 2 fr. 50 cent.

Carte des Royaumes d'Espagne et de Portugal, où l'on a marqué les routes de poste et les diverses limites des provinces et gouvernemens, pour servir à l'intelligence des opérations militaires etc. etc. par *Thomas Lopèz*, ingénieur-géographe de S. M. catholique. Cette carte en deux feuilles se trouve chez *Collin*, graveur. 6 fr.

NEUE MUSIKALIEN.

Délire d'Amour, romance, paroles de *R * **, musique de Charles *Duchesne*. 1 fr. 50 cent. chez *Louis*, marchand de musique.

L'Epingle, romance des mêmes auteurs.

Deux nouveaux Recueils de Romances pour piano ou harpe; par M. P. *d'Alvimare*, de la musique particulière de S. M. l'Empereur et Roi, contenant: *Hélas! il aime une autre amie!* paroles de M. *de Boufflers*; *Ainsi qu'amour*, traduit du Camoëns; *les Quatre Ages de l'Amour*, paroles d'*Eusèbe Salverte*; *Romance à la Nuit*, paroles de M. *Ségur*; *Je dois partir*, paroles d'*Eusèbe Salverte*; et *Bozon et Zulbé*, complainte, paroles de *M. A. de Forbin*. 9 fr.

Les mêmes avec accompagnement de guitare ou lyre, par *P. Porro*. A Paris, chez *P. Porro*, marchand de musique.

N. B. Les amateurs les plus difficiles ne sauroient desirer des chants plus aimables et plus frais que ceux que M. d'Alvimare, depuis long-temps en possession de plaire dans la romance, a employé sur-tout dans celles que nous annonçons aujourd'hui.

Douze nouvelles Walses pour la forte-piano, composées par *J. N. Reiger*; dédiées à Madem. Sabaude Garat. 3 fr. 60 c. Paris, *Siéber* père, marchand de musique, et au Bureau du Glaneur Littéraire.

LITTERARISCHE ANZEIGEN.

NEUE BÜCHER.

L'Egyptien, ou Traité des Songes et des Visions nocturnes, d'après les Egyptiens et les Perses. Edition plus complète que les précédentes; traduit d'un manuscrit arabe trouvé aux Pyramides. 60 cent.

Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez *L. B. Hautecoeur*, Libraire-Commissionnaire.

Le Caveau Moderne, ou le Rocher de Cancalle; chansonnier de table, composé des meilleures chansons de l'ancien Caveau,. des Dîners du Vaudeville, de la Société Epicurienne, dite *des Gourmands* etc. etc. etc. par les Auteurs du Journal *des Gourmands* et *des Belles* (1809). 1 vol. in 18 fig. 2 fr. 25 cent. Paris au Bureau du Journal des Gourmands chez *Capelle* et *Renand*.

Annales Dramatiques, ou Dictionnaire général des Théâtres, par une Société de Gens de Lettres. 1 vol. in 8. de 500 pages. 7 fr. 50 cent. Paris Babault.

Ninon chez Madame de Sévigné, comédie en un acte et en vers, melée de chants, paroles de *M. E.* Dupaty, musique de M. H. Berton. 1 fr. 80 cent. Paris, *Barba*.

Histoire d'un Pensionnat de jeunes Demoiselles, ou Tableau des résultats d'une fausse éducation. Par A. Caillot. 2 vol. in 12. 5 fr. Paris, Madame *Desmarest*, Libraire.

Voyage d'Hyperbolus dans les Planètes, ou la Revue générale du Monde; histoire véridique, comique et tragique, par M. Coffin Rony etc. 5 vol. in 12. 12 fr. Paris, L. *Collin*, Libraire.

Abrégé de la Fable, du P. Jouvency, traduit par Dumarsais, à l'usage des Jeunes Personnes des deux sexes, avec fig. 2 vol. in 18. 1 fr. 75 cent.

Lettres choisies de Madame de Sévigné, à l'usage des Lycées et Maisons d'Education des deux sexes 2 vol. petit in 12 br. avec fig. et carte. 3 fr. 60 cent.

Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez *Langlois*, Imprimeur-Libraire.

Les Querelles des deux Frères, ou la Famille Bretonne, comédie en trois actes, en vers; ouvrage posthume Collin d'Harleville, précédé d'un prologue de M. Andrieux. 1 fr. 80 cent. Paris, Duminil-Lesueur, Imprimeur-Libraire.

L'Esprit de Milton, ou Traduction en vers français du *Paradis perdu*, dégagé des longueurs et superfluités qui déparent ce poëme; par l'auteur des traductions en vers français des *Odes d'Horace* et del '*Eneide de Virgile*. Orléans 1808. — Se trouve à Paris, chez *A. Egron*, Imprimeur-Libraire. 5 fr.

A la même adresse: *Les Odes d'Horace* etc. avec le texte en regard, 2 vol. in 8. 14 fr. *L'Eneide de Virgile* etc. avec le texte en regard, 3 vol. in 8. 18 fr.

Le Coin du Feu de la Bonne-Maman, dédié à ses petits-enfans; 2 vol. in 18. 2 fr. 50 cent. Paris, *Baudouin*, imprimeur du Corps Législative et de l'Institut de France.

Nouvelle Explication des Hiéroglyphes, ou *des anciennes Allégories sacrées des Egyptiens*; utile à l'intelligence des monumens mythologiques des autres peuples: suivie d'un Résumé alphabétique; ornée de 18 planches; par *Al. Lenoir*, administrateur du Musée des Monumens français etc. etc. 4 vol. dont chacun sera composé de 36—40 planches. Le prix de chaque volume sera de 12 fr. pour Paris seulement.

Almanach des Fabricans en matière d'or et d'argent et autres métaux, contenant les noms et les demeures de tous les fabricans qui travaillent sur ces métaux, banquiers, négocians et commissionnaires etc. par J. A. *Azur*. 2 fr. 50 cent. Paris, au Bureau de placement des ouvriers, rue Saint-Martin, près celle aux Ours, No. 127.

Mémorial Dramatique ou *Almanach Théâtral* pour l'an 1809, contenant l'analyse raisonnée et critique de toutes les pièces jouées aux différens théâtres de la capitale en l'an 1808, les noms de leurs auteurs etc. etc. orné du portrait de Madame Belmont. Troisième année. Un fort vol. in 24. 1 fr. 75 cent. A Paris, chez *Hocquet* et compagnie, imprimeurs, chez *Barba*, Libraire, et chez *le Normant*, lib.

Etrennes de Falaise, ou Cadeau des Muses, pour l'année 1809. A Paris, chez *Nicolle*, libraire.

Ce Recueil contient: Explication du Calendrier, notions de chronologie, de géographie etc. etc.

Cours de Morale à l'usage des jeunes demoiselles adopté par S. Exc. Monseigneur le grand-chancelier, pour l'éducation des filles de M. M. chevaliers de la Légion-d'Honneur etc. par F. D. S. *Almaric*, chef de la première division de la grande-chancellerie. 2 vol. in 12. 6 fr. A Paris chez *Bernaud*, Libr.

L'Amour Maternel, poëme, par Charles Millevoye, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée; ornée d'un joli frontispice en taille-douce, et enrichie de six belles gravures etc. etc. 1 vol: in 18. 5 fr. A Paris, chez *le Normant*.

NEUE MUSIKALIEN.

Trio de *Zémire* et *Azor*, chanté par Mesdames *Duret*, *Aglaé Gavaudan* et *Lemaire*; paroles de *Marmontel*, musique de *Gretry*; accompagnement de piano par F. *Berton* fils. 2 fr. 50 cent. Aux Deux Lyres, chez Madame Duhan et compagnie, éditeurs de musique.

Air de M. et Madame *Denis* (Souvenez-vous en) varié, pour guitare seule; par A. A. *Rougeon Bauclair*. A Paris, au magasin de musique de la veuve Doisy, sur le Boulevard, près la rue Montmartre, Nr. 27.

Avis. L'imprimerie littéraire et musicale, qui étoit rue Neuve des Petits-Champs, No. 4, vient d'être transférée rue Croix des Petits-Champs, No. 33. L'on trouve au magasin de cet établissement toute sorte de musique imprimée ou gravée; entr' autres la Collection d'airs, duo, trio, extraits des oeuvres des plus célèbres auteurs italiens, français et allemands, avec la traduction française et accompagnement de piano ou harpe.

Cette Collection est divisée en huit volumes, qui forment le complément des deux premières années. Chaque volume se compose de douze numéros ou cahiers de douze à quinze pages de musique. Le prix de chaque volume en cahiers est de 21 fr. pour l'étranger, franc de port par la poste. Chaque numero détaché est de 3 fr.

Nouveau Journal d'harmonie à l'usage des musiques militaires, composé d'un choix d'ouvertures ou symphonies, andante, airs, rondeaux, marches, pas redoublés et walses, tirés des plus célèbres auteurs, arrangés pour clarinettes et tous autres instrumens à vent, bassons, serpens, trombone, grosse caisse, timbalte et triangle, par M. J. *Gebauer*, membre de la Légion d'honneur, et chef de la musique impériale. I et II livraison. Chez *Leduc*. Le prix de douze livraisons est de 68 fr. chaque livraison se vend séparément, 12 fr. Il en paraît une le 15 de chaque mois.

Collection complète des airs variés pour le pianoforte, par M. A. *Mozart*, publié par P. et J. J. *Leduc*, No. 4. 2 fr. 50 cent. Chez les *éditeurs*. La collection des 24 numéros est de 25 fr. 50 cent.

Journal de piano-forté, avec accompagnement *ad libitum*, extrait des meilleurs auteurs. La collection des 12 numéros est de 21 fr.

Journal d'airs, romances et duos, extraits des meilleurs auteurs, publiés par P. et J. J. *Leduc* VIIe. livraison. Chez les *éditeurs*. Le prix des douze livraisons est de 18 fr.

La Blanche Marguerite, romance de M. *Révoiles*, mise en musique avec accompagnement de harpe ou forte-piano, par J. A. MOULET, professenrs de harpe. 1 fr. 50 cent. Au Magasin de Musique, rue de Richelieu, No. 76.

De la pudeur à son aurore
Respectez l'aimable candeur.

Septième Rondeau, dédié à Mademoiselle Joséphine de Salis Samade; par *Lambert*, attaché à la musique particulière de S. M. l'Empereur et Roi. Paroles de M. *Henry de Brévannes*. Prix: 3 fr. A Paris, chez Omont, éditeur et marchand de musique.

O doux prestige de l'enfance!
Bonheur des premieres amours.

Romance avec accompagnement de harpe ou de piano, composée par M. de *Laminière*, maître de harpe et de chant. 1 fr. 50 cent. A Paris, chez Nadermann et Plegel, et aux adresses ordinaires de musique.

Quatre romances mises en musique, et dédiés à S. A. J. la princesse Elisa, princesse de Lucques et de Piombino, par *Fabry Garat* VIIe. Oeuvre. Prix: 4 fr. A Paris chez A. Leduc et comp. marchands de musique.

NEUE KUPFERSTICHE.

Salon de 1806. Recueil de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sculpture, exposés au Louvre, le 14 octobre 1808, et autres productions nouvelles et inédites de l'école française, gravées au trait, avec l'explication des sujets, un examen général du salon, et des notes biographiques sur quelques artistes morts depuia la dernière exposition, première partie publiée par C. P. *Landon*, peintre etc. 1 Vol. in 8. Chez l'*auteur* et chez *Treuttel* et *Würtz*. Prix du volume composé de deux parties 16 fr. 50 c.

Les Loges du Vatican, peintes par *Raphaël*, dessinées et gravées par *David* et Mlle. *Sibire*, son élève. 1 Vol. in 4. Ve. livraison. Chez *David* et chez *Treuttel* et *Würtz*. 6 fr.

Collection des têtes du célèbre tableau de la cène de Léonard de Vinci, peint a fresque sur le mur du réfectoire de Sainte Marie des Graces à Milan, calquée et dessinée sur le tableau original, par M. *Dutertre*, professeur des pages de S. M. I. et R., gravée par les meilleurs artistes, en 14 planches de 21 pouces de hauteur sur 16 pouces de largeur, et précédée d'un abrégé de la vie de *Léonard de Vinci*, par M. *Gault* de *Saint-Germain*. Chez *Jean*, marchand d'estampes, rue Saint-Jean de Beauvais, No, 10. 48 fr. On vend aussi séparément chaque planche, prix 3 fr, sans texte.

Vue du palais impérial de Versailles, du côté de l'avenue de Paris. Chez *Esnaud*, marchand d'estampes, terrasse Frascati, No. 7. 1 fr. 20 cent.

NEUE LANDKARTEN.

Mappemonde élémentaire, divisée par peuples et religions, avec le nombre présumé des habitans de la terre, et les divers degrés de leur civilisation, par Brion, géographe, en deux feuilles format atlantique, chez *l'auteur*, rue de la Harpe, No. 54. A Paris, et chez *Treuttel* et *Würtz*. 6 fr.

Nouvelle carte générale et détaille de l'Europe, offrant le tableau actuel géographique, politique et commercial de tous ses états, leurs limites respectives, les fleues, les rivières, les grandes chaînes de montagnes et les principales routes, les divisions et subdivisions de cette partie du monde, depuis le traité de Tilsit, dressée d'après les cartes particulières françaises et étrangères les plus détaillées, les plus nouvelles, les plus estimées, avec des changemens, des rectifications et les positions assujéties aux observations astronomiques les plus récentes déterminées par les academiciens et d'autres savans, par M. Hérisson, ingénieur-géographe, gravée au burin, par M. Glot. Quatre grandes feuilles sur papier colombier superfin et coloriées, disposées à pouvoir être assemblées pour ne former qu'une seule feuille. *Desray* et *Picquet*. 12 f.

Itinéraire de l'Allemagne, *seconde édition*, augmente d'un apperçu statistique de l'Allemagne et de la confédération du Rhin, d'après tous les changemens survenus en Allemagne jusq'à présent et orné d'une carte routière enluminée. 1 Vol. in 8. *Hyacinthe Langlois*. 4 fr. 50 c.

Atlas portatif, contenant la géographie ancienne et moderne, composé de quarante-cinq cartes nouvellement dressées d'après les découvertes des voyageurs, et les changemens survenus en Europe, y compris le traite de Presburg, celui de la Confédération du Rhin etc.; par Hérisson, ingénieur-geographe, et gravées au burin, par Glot etc. *deuxième édition*, revue corrigée et augmentée. 1 Vol. in 4 oblong,

précédé d'environ 200 pages de texte, de l'imprimerie de Crapelet. *Desray*. 15 fr. Les mêmes cartes coloriées, brochées, 19 fr. 50 cent. Les mêmes format de poche avec un texte de plus de 500 pages, et dans lequel les cartes sont ployées, 12 fr. Les mêmes cartes coloriées, 16 fr. 50 c.

LITTERARISCHE ANZEIGEN.

NEUE BÜCHER.

Le Petit Magasin des Dames. 1 Vol. in 18. avec une gravure représentant Mad. de Maintenon. Septième année. 2 fr. 30 c. A Paris, chez *le Normant.*

Almanach des Prosateurs pour l'an 1809, ou Recueil de pièces fugitives en prose, rédigé par M. Leclerc. Huitième année. 1 Vol. in 12. 2 fr. 50 c. chez H. *Nicolle*, rue des Grands-Augustins no. 15.

Mémoires historiques et Anecdotes des Reines et Régentes de France. Nouvelle édition revue et augmentée de notes et extraits tirés de l'Atlas historique de A. *Lesage.* 6 Vol. in 12. *Sourdon.* 37 fr.

Tableau historique, statistique et moral de la Haute-Italie et des Alpes qui l'entourent, précédé d'un coup-d'oeil sur le caractère des Empereurs, des Rois

et autres Princes qui ont régné en Lombardie, depuis Belovèse et César jusqu'à Napoléon premier; par *Denina.* 1 Vol. in 8. *Fantin.* 6 fr.

Lettres particulières du baron de Viomenil, (officier général envoyé par la France pour diriger les opérations militaires des confédérés) précédées d'une notice historique sur les principaux agens français chargés de la même commission, notamment sur *Dumourier*, et de souvenirs contenant des faits inconnus jusqu'ici, tant sur ce général, que sur le démembrement de la Pologne en 1772. Collection pour servir à l'histoire du temps, et de supplément à l'*Histoire de l'anarchie de la Pologne*, par M. de *Rulhières*, qui n'a pas traité l'époque dont il s'agit dans ces lettres. 1 Vol. in 8. A Paris, *Treuttel et Würtz.* 5 fr. Sur papier vélin 9 fr.

Organisation civile et religieuse des Israélites de France et du royaume d'Italie, décrétée par S. M. l'empereur et roi le 17 mars 1808; suivi de la *Collection des actes de l'assemblée* des Israélites de France et du royaume d'Italie, convoquée à Paris en 1806, et de celle des *procès-verbaux et décisions du Grand-Sanhédrin*, convoqué en 1807, lesquelles ont servi de base à cette organisation, 1 Vol. in 8. Paris et Strasbourg, *Treuttel et Würtz*, 7 fr. 50 c.

Collection des Actes, pièces officielles, règlemens et ordonnances relatifs à la confédération du Rhin. Tome premier. No. I. Paris, *Schoell*. Ce journal paraît par cahiers de dix feuilles. Trois cahiers forment un volume. Le prix de la souscription pour douze cahiers est de 36 fr.

Considérations sur la Noblesse. br. in 8. *Testu*. 2 fr. 20. c.

L'Angleterre jugée par elle-même, ou aperçu moral et politique de la Grande-Bretagne, extrait des écrivains anglais. Ouvrage traduit de l'italien. 1 Vol. in 8. *Ramond*. 7 fr.

Le Catholique clairvoyant, ou véritable point de vue d'un ouvrage de M. *Rabaud* le jeune sur la réunion des communions chrétiennes; par le même auteur. br. in 8. *Gauthier et Bretin*, 1 fr.

Heureux effets du christianisme sur la felicité temporelle du genre humain, prouvés par l'histoire et les faits, suivi de principales preuves de la vérité et de la divine origine de la révélation chrétienne; par le très-révérend docteur en théologie *Beilby Porteus*, lord-évêque de Londres; dédié à M. *Portalis*. 1 Vol. in 12. *Galignani* et compagnie. 3 fr. 50 c.

La contagion sacrée, ou histoire naturelle de la superstition, ouvrage traduit de l'anglais. Nouv. édit. 1 Vol. in 8. *Levacher*. 5 fr. 50 c.

Itinéraire de l'Espagne et du Portugal. Seconde édition, soigneusement revue; ornée d'une belle et grande carte routière enluminée. Un Vol. in 12 de 300 pages bien imprimé, sur beau papier. 4 fr. 75 cent. Le port est double pour l'étranger. A Paris, de l'imprimerie de *Lebegue*, et se vend chez Hyacinthe Langlois, libraire.

Histoire de France commencée par *Velly*, continuée par *Villaret* ensuite par *Garnier*, jusqu'au milieu du seizième siècle; seconde partie, depuis la naissance de Henri IV, jusqu'à la mort de Louis XVI; par *Ant. Fantin des Odoards*. Tomes I et II formant les volumes 31 et 32 de la collection entière. 8 fr. A Paris, chez l'auteur, et chez *Fantin*, libraire.

Leçons Elémentaires de prononciation française; par demandes et par réponses. Broch. in 12. 1 fr. A Paris, chez *Dubroca*, libraire, et chez *le Normant*.

Sur la Nécessité de se former une prononciation exacte. Par *Dubroca*. Broch. in 8. 75 cent. Se trouve chez les mêmes.

Oeuvres de Salluste, traduction nouvelle par M. Dureau-Delamalle. Un Vol. in 8. 7 fr. 50 cent. ou deux Vol. in 12. 6 fr. 50 cent. A Paris, chez H. *Nicolle*, libraire.

Paris, Versailles et les Provinces au XVIIIe. siècle. Anecdotes sur la vie privée de plusieurs ministres, évêques magistrats célèbres, hommes de lettres, et autres personnages connus sous les règnes de Louis XV. et de Louis XVI. 2 Vol. in 8. 10 fr. A Paris chez le Normant.

Wallstein, tragédie en 5 actes et en vers, précédé de quelques réflexions sur le théâtre allemand, et suivi de notes historiques; par *Benjamin* CONSTANT DE RELUGUE, in 8. 3 fr. 85 c. A Paris, chez J. J. *Paschoud*, libraire.

Oeuvres complètes de Tacite, traduites par M. DUREAU DE LA MALLE. 5 Vol. in 8. avec le texte latin en regard, un carte de l'Empire romain, et une notice sur la vie du traducteur. *Nicolle, Giguet et Michaud.* 35 fr. 50 c. sur papier fin, 67 fr. 50 c. sur papier vélin.

Histoire de la guerre entre la France et l'Espagne pendant les années de la révolution française 1793, 1794 et partie 1795, par *Louis de Marcillac.* 1 Vol. in 8. *Magimel.* 6 fr. 50 c.

Pollion, ou le siècle d'Auguste, par M. L. P. de *Bugny.* 4 Vol. in 8, *Garnery.* 25 fr.

Voyages chez les peuples sauvages, ou l'homme de la nature, histoire morale des peuples sauvages des

deux continents et des naturels des îles de la mer du Sud, par *M. F.* RICHARD; seconde édition. 3 Vol. in 8. *Laurens.* 20 fr.

Itinéraire de Genève, des glacis de Chamouni, du Valais et du Canton de Vaud, par M. Th. BOURRIT, pensionnaire de S. M. I. et R., historiographe des Alpes, et chantre de la cathédrale de Genève; troisième édition. 1 Vol. in 12. Genève, *Paschoud.* Paris, *Treuttel et Würtz.* 3 fr. 75 c.

Etudes convenables aux demoisselles, à l'usage des écoles et des pensions; nouv. édit. revue, corrigée et augmentée d'un abrégé de géographie, par E. MENTELLE. Deux Vol. in 12. 8 fr. A Paris, chez *Bossange, Masson* et *Besson.*

Voyage d'un Naturaliste, et ses observations faites sur les trois règnes de la Nature etc. etc. par *M. E.* DESCOURTITZ, ex-médecin naturaliste du Gouvernement, et fondateur du Lycée Colonial à Saint-Domingue. 6 Vol. in 8. avec 15 à 16 planches par chaque volume. *Tome premier.* L'on souscrit en payant le prix de 8 fr. pour le premier volume, figures en noir, et 16 fr. pour les figures imprimées en couleur et terminées au pinceau. Chez *Dufart* père, libraire-éditeur, à Paris.

Voyage à Pékin, Manille et l'Isle-de-France, fait dans l'intervalle des années 1784 à 1801, par *M.* DE

Guignes, résident de France à la Chine, attaché au ministère des relations extérieures, correspondant de la première et de la troisième classe de l'Institut, ouvrage publié par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, et imprimé à l'imprimerie impériale en 3 Vol. in 8. avec un atlas in fol. composé de 6 cartes ou plans, et de 59 planches la plupart doubles, gravées en taille-douce d'après les dessins faits par l'Auteur sur les lieux. Prix, franc de port 55 fr. un petit nombre sur papier vélin, franc de port 104 fr. A Paris, *Treuttel et Würtz.*

Almanach des Spectacles de Paris, pour 1809. 1 fr. 80 c. A Paris, chez L. *Collin.*

L'Amour végétal, ou les Noces des Plantes, in 18. avec fig. 3 fr. 90 c. par la poste. A Paris, chez *Maugeret* fils, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire.

Nouveau Recueil historique d'antiquités grecques et romaines, en forme de dictionnaire, pour facilités l'intelligence des auteurs grecs et latins; par M. Furgault. Troisième édition, revue et augmentée par M. Jannet, édieur du Dictionnaire grec-latin de *Schrévelius* etc. De l'imprimerie de *Cellot*. In 8. de plus de 600 pages. 5 fr. broché. A Paris, chez *Nyon* jeune.

Tableau des Ecrivains français où l'on voit le lieu, l'époque de la naissance et de la mort des savans,

des gens de lettres et des historiens; le genre dans lequel ils se sont distingués; leurs ouvrages les plus connus, ou les éditions les plus recherchées. Par E. N. F. D. S. Première partie.

Tableau des littérateurs français, vivans en 1808; le lieu et l'époque de leur naissance, leurs productions les plus estimées; par E. N. F. D. S. Deuxième partie. 9 fr. par la poste. A Paris, libraire de A. G. *Debray*, éditeur.

Almanach ecclésiastique de France, pour l'an 1809, contenant l'état exact de l'église de Rome; la liste des archevêques et évêques de France etc. etc. Un gros Vol. in 18. de 480 pages. 2 fr. 50 cent. A Paris, chez *Nicolle*.

LITTERARISCHE ANZEIGEN.

NEUE BÜCHER.

De la Littérature française pendant le dix-huitième siècle. Un Vol. in 8. 4 fr. A Paris, chez L. *Collin*.

Itinéraire descriptif de l'Espagne, et Tableau élémentaire des différentes branches de l'administration et de l'industrie de ce royaume par *Alex.* DE LABORDE. 5 Vol. in 8. de plus de 500 pages, avec un atlas. 45 fr. A Paris, chez *Nicolle*.

Voyage en Espagne, dans les années 1797 et 98 faisant suite au Voyage en Espagne de M. BOURGOING. Avec un appendice sur la manière de voyager en Espagne. Sec. édit. avec fig. 2 Vol. in 8. broch. 9 fr. 50 c. chez *le Normant*.

Histoire de la Guerre de la Vendée et des Chouans, depuis son origine jusqu'à la pacification de 1800; par A. DE BEAUCHAMP. 3me édit. revue, corrigée et augmentée. 3 Vol. in 8. 25 fr. Chez *Giguet et Michaud*.

Legislation commerciale de l'empire français, ou le Code de commerce commenté par *Maugeret*, avocat avoué tribunal de première Instance du départemeut de la Seine. 3 Vol. in 8. *Capelle* et *Renand*, et *Brasseur* ainé. 25 fr.

Guide des pères de famille et des instituteurs, par M. l'abbé *Germain*, prêtre du diocèse de Meaux, gradué en l'ancienne université de Paris. 1 Vol. in 8. *Cérioux*. 7 fr. 50 c.

Le code de la politesse, ou guide des jeunes gens dans le monde, par M. B***. 1 Vol. in 12. *Gueffier*. 2 fr.

L'état conjugal, considéré sous tous les rapports avec le bonheur de l'homme et de la femme, ouvrage utile à tout le monde, et principalement aux jeunes gens des deux sexes, par M. C***. 1 Vol. in 12. *Mangeret*. 3 fr. 25 c.

Contes et Nouvelles en vers, par Jean *Delafontaine*, belle édition sur papier vélin fin, ornés de jolies figures gravées par *David*, d'après les desseins de *Monnet*. I. et IIe livraison. Chez *David* et *Treuttel* et *Würtz*. 3 fr.

Fables de M. le chevalier de la Tremblaie. 1 Vol. in 12. *Debray*. 1 fr. 50 c. sur papier vélin.

L'infernal Don Quixotte, histoire à l'ordre du jour. 3 Vol. in 12. *Lenormand*. 7 fr.

Nouveau plan de rhétorique, ou principes de l'art oratoire, mis dans un nouvel ordre plus naturel et plus propre à en faciliter l'intelligence et la pratique; suivi d'un discours où l'on examine si l'éloquence doit avoir lieu dans le bareau, par M. l'abbé *Moussoud*, professeur-émérite au collège de la Rochelle etc. 1 Vol. in 12. *Belin*. 3 fr.

NEUE MUSIKALIEN.

L'Amour marchand de roses, paroles de Th. M*** musique et accompagnement pour guitare ou lyre, par J. B. Bédard. 30 cent. A Paris, chez *Louis*, libraire.

Sixième Concerto pour le forté-piano, avec accompagnement d'orchestre; composé par J. L. Dussek. Nouv. édit. revue, corrigée, augmentée de divers agrémens et d'un point d'orgue. Oeuvre XXVIIe. 9 fr.

Nocturno concertant, pour forté-piano et violon, avec un cor *ad libitum*; comp. et dédié à M. Edmond Hammoire de Valenciennes, par son ami Dussek. Oeuvre LXVIIIe. 6 fr. A Paris au magasin de musique de M. M. Chérubini et Kreuzer.

Première livraison de la dix-huitième année du Journal de guitare ou lyre, par P. *Porro*; contenant un air de P. d'Alvimare, deux airs de *Zémire et Azor*, un air de Bortalozzi, un duo de Cezarchini, le Menuet de la Cour, et la Gavote de Vestris. L'abonnement est composé de 72 numéros, 6 numéros par mois. Le prix est de 18 fr. On souscrit à Paris, chez P. Porro, rue Jean Jacques Rousseau, Nr. 14.

IIe numéro du *Journal des Troubadours*, rédigé par MM. *Blangini* et *Pacini*, composé de la *Contrainte*, romance nouvelle, musique de F. *Garat*; *Le Bonheur de la Vie*, chanson de Despréaux, musique de Jadin; et *Guarda sorella*, duo de *Cosi fan tutte*, chanté par mesdames Barilli et Muraglia, musique de Mozart. Le prix de l'abonnement est de 24 fr. par la poste pour l'année.

Le IIIe numéro est composé du *Troubadour*, romance de M. *Millevoye*, musique de *Blangini*; un rondeau *à la Jeunesse*, paroles de M. *Lincelle*, musique de *Pacini*; *la Liberté à Nice*, paroles de M. *Métastase*, musique de *Blangini*.

On s'abonne à Paris, grand Magasin de Musique et d'Instrumens de M. Momigny, boulevard Poisonnière, Nr. 20. en face la rue Montmartre.

Walse, Gavotte et Polonaise, d'un genre agréable, pour le piano-forté; composées et dédiées a M:lle Ida Daragon, par J. Caussé. Au magasin de musique de Cherubini etc. 3 fr.

Ágéline et chant d'Aldine, romances du poëme des Rose-Croix, par *Evariste* Parny, mises en musique avec accompagnement de forté-piano ou harpe, et dédiées à Mad. la comtesse Laure Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, par B. Wilhem. Au magasin de musique de Cherubini. 3 fr.

Trois Sonates pour le piano-forté, dédiées à M:lle Aimée Destillères, par Ladumer. Oeuvre Xe. 9 fr. Au mag. de mus. de Chérubini etc.

Duo du Mariage par imprudence, chanté par M:me Moreau et M. Baptiste, paroles de M. Jouy, musique de P. Dalvimare, arrangé pour piano ou harpe par l'auteur. Prix 3 fr. 12 cent.

NEUE LANDKARTEN.

Nouvelle Carte politique et itinéraire de l'Espagnole et du Portugal, réduite en une feuille colombier, d'après Tofino et Lopez, bien gravée au burin par Semen, la lettre par Sampier. Prix, enluminée, 2 fr. 25 cent. A Paris chez le Normant.

Carte du théâtre de la guerre en Allemagne, en Autriche et en Italie; où se trouvent tracés les marches, positions, batailles et combats de la Grande-Armée, commandée en personne par S. M. l'Empereur Napoléon, pendant la campagne de 1805; et ceux de l'armée d'Italie, commandée par S. Exc. le maréchal Massena; par Ch. Picquet et Magimel. Prix 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port; collée et tirée en étui, 8 francs 50 cent. A Paris, chez Picquet etc. et chez Magimel, libraire, rue de Thionville, Nr. 9.

Carte général d'Allemagne de Chauchard, réduite d'après la grande Carte en neuf feuilles du même auteur; sur laquelle sont indiquées les nouvelles divisions politiques des divers Etats qui se trouvent compris dans cette partie, d'après le dernier traité de paix de Tilsit, du 7 juillet 1807.

Cette carte, nouvellement revue par Dézauche, est sur une feuille de grand-aigle, très-détaillée et très-propre à suivre les opérations militaires des armées dans cette partie. Prix 5 fr. 50 c. franc de port par la poste. A Paris chez Dézauche, géopraphe, rue des Noyers, Nr. 40.

Plan de la ville de Vienne en Autriche, avec ses faux-bourgs, les îles du Danube qui l'avoisinent, le Prater etc. etc. dressé d'après le grand plan en quatre

feuilles de Greufs et Neufsner. Feuille de grand-aigle. Prix 3 fr. 50 c. par la poste. Chez Dézauche.

Plan routier de la ville de Vienne, avec ses faubourgs et les îles du Danube qui l'avoisinent, une feuille grand-aigle. Prix 3 fr. 50 c. en noir, et 4 fr. 50 c. lavé. A Paris, au magasin des cartes géographiques de Jean Goujon, rue du Bacq, Nr. 6, et chez le Normant,

Carte d'Allemagne, où se trouvent marquées et coloriées toutes les nouvelles divisions; deux feuilles grand-aigle réunies en une. Cette carte dressée par M. Hérisson, se vend chez Basset, marchand d'estampes, rue Saint-Jacques. Prix 6 fr.

Carte comprenant le cours du Danube depuis Vienne jusqu'à son embouchure dans la Mer Noire. *Prix*, 3 fr. A Paris, chez Ferra aîné, libraire, rue des Grands-Augustins, Nr. 11.

Carte du théâtre de la Guerre en Allemagne, en Autriche et en Italie, où se trouvent tracées les marches, positions, batailles et combats de la Grande-Armée, commandée en personne par S. M. *l'Empereur Napoléon* pendant la campagne de 1805, et ceux de l'armée d'Italie, commandée par S. Ex. le maréchal Massena; par Piquet et Magimel. Une feuille grand-aigle. Prix 5 fr. enluminée, et 8 fr. collée sur toile avec étui. En ajoutant 50 cent. par exemplaire collée ou en feuille elle sera envoyée franche de port par la poste.

NEUE KUPFERSTICHE.

Portrait de M. Antoine-Eleonor-Léon Leclerc de Juigné, ancien archevêque de Paris; peint par *Brossard-Beaulieu*, et gravé par Massard. Ce portrait a 18 pouces de haut sur 12 de large. Tous les exemplaires sont sur papier vélin double 7 fr. A Paris, chez le Normant.

Première et deuxième Scène de Voleurs, gravée par Groz, d'après les tableaux de L. Boilly. Prix, 4 fr. chaque. A Paris, chez L. Boilly, rue Meslée, Nr. 12.

Ces estampes forment un pendant d'un effet très-piquant; l'originalité et la vérité de la manière M. Boilly s'y trouvent très-bien réunies.

Nouvelle estampe gravée par J. Godefroi d'aprés le tableau original, peint par Chaudet, représentant *Enée portant son père Anchise.* Dediée à M. le chevalier Denon, membre de l'Institut, directeur des Muses. Se vend par l'auteur, chez Paulin, rue des Martyrs, Nr. 14, faubourg Montmartre. Prix 24 fr. avec la lettre, et 48 fr. avant la lettre,

Le tableau que M. Godefroi a choisi présente un des plus beaux sujets de l'Histoire ancienne. Cette composition est conçue avec noblesse et d'une grande pureté de dessin. C'est une des productions distinguées de l'Ecole française. Cette gravure, d'un burin mâle et moëlleux, est d'un effet brillant qui caractérise les estampes de cet artiste. Les amateurs verront avec intérêt que cette estampe est dans des proportions de nature à la faire mettre en pendant de celle du Bélisaire, si supérieurement gravée par M. Desnoyers.

Le Musée Français, publié par M. M. Robillard-Peronville et Laurent. 69 livraison, composée de:

Le bon Samaritain, peint par Rembrant, dessiné par Dabos, gravé à Milan par J. Longhi.

Jesus-Christ chez Marthe et Marie, peint par H. van Steinwik le fils, dessiné par Meunier, gravée par Caquet.

Une Danse au soleil couchant, peint par Claude le Lorrain, dessiné par Marchais, gravé par Godefroi, pére.

Mercure dit *le Lantin*, dessiné par Granger, gravé par Alex. Massard.

LITTERARISCHE ANZEIGEN.

NEUE BÜCHER.

La mort d'Abel, poëme en cinq chants, traduit de l'allemand de *Gèssner*, par *M. Huber*, nouvelle édition. 1 Vol. in 12. *Arthus Bertrand.* 2 fr.

Oeuvres complètes de Berquin, ornées de 193 figures, précédées du portrait et de la vie de l'auteur, et augmentées de la bibliothèque de village et de plusieurs idylles et romances inédites jusqu'à présent. 10 Vol. in 18. *Lenormand.* 34 fr.

Le Parc-aux-Cerfs, ou Histoire secrète des jeunes demoiselles qui y ont été renfermées: anecdotes recueillies et publiées par M. de Favrolles. Quatre Vol. in 12 fig. Prix 10 fr. par la poste. A Paris, chez le Normant.

L'Antiquité dévoilée au moyen de la Génèse, source et origine de la Mythologie et de tous les cultes religieux. Nouv. édition, augmentée de la Chronologie de la Génèse, confirmée par les monumens astronomiques dont on s'est servi pour l'attaquer. Prix: 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez le Normant.

*

Traité des Participes etc. par E. A. Lequier etc. Quatrième édition, Prix: 1 fr. 60 c. franc de post. A Paris, chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville.

Dictionnaire amusant et instructif, ou Recueil de découvertes, inventions, faits intéressans etc. par Maugenet. Deux gros Vol. in 12. Prix: 7 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Barba, libraire.

Les Misères de la Vie humaine etc. recueillies par James Beresford etc. traduction de l'anglais, sur la huitième édition, par T. P. Bertin. Deux Vol. in 8. 13 fr. par la poste. A Paris, chez le Normant.

Histoire de France pendant le dix-huitième siècle par M. Lacretelle le jeune. Tome IIIe. Un Vol. in 8. Prix 6 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Fr. Buisson, libraire, rue Gît le coeur, no. 10; *et chez* le Normant.

Les Noces de Thetis et de Pélée, de Catulle, traduites en vers français, le texte latin en regard. In 8. Prix: 1 fr. 75 c. par la poste. A Paris, chez Joseph Chaumerot, libraire.

Observations sur quelques grands peintres, par M. Taillasson, de la ci-devant Académie de peinture. Un Vol. in 8. de 364 pages. Prix: 3 fr. A Paris, chez Duménil-Lesueur, libraire, rue de la Harpe, no. 78.

Fables de Fénélon, composées par l'éducation de Mgr. le duc de Bourgogne. Un Vol. in 18. orné de huit figures. Prix: 1 fr. 80 cent. par la poste. A Paris, chez le Normant.

NEUE MUSIKALIEN.

Partition et parties séparées du *O salutaris hostia*, à cinq voix, par Martini, pensionnaire du Gouvernement. Prix: 3 fr. A Paris, chez Mlles Erard, rue du Mail, no. 21.

Six Romances, extraites du roman de Clémence Isaure et les Troubadours etc. par M. Léon de Lamote-Houdancourt, auteur des paroles, et par M. de Momigny, auteur de la musique. Prix 6 fr. Chez Momigny, au magasin de musique et d'instrumens, boulevard Poissonnière, no. 20, près la rue du faubourg Montmartre.

Six nouvelles Romances, avec accompagnement de piano ou harpe, par C. Plantade. Les mêmes, détachées, savoir: le Pressentiment, Par-là, Lucy et Colin, Edwin et Emma, Arthur et Lucy, et le Fantôme. Prix 1 fr. 50 c. chaque.

Le Vieux, Ménestrel, et Ce que je désire, deux nouvelles romances de Boïel dieu. Prix 1 fr. 50 cent. chaque.

Romance extraite de l'opéra de l'Isle de Calypso, musique de Boïeldieu. Prix 2 fr. 80 c. A Paris, au magasin de Cherubini etc.

On trouve à la même adresse les mêmes morceaux que ci-dessus, avec accompagnement de lyre ou guitare.

Jo ti viddi, l'amirai, duo chanté par Mad. Festa et Carmanini, dans Avvertimento ai Gelosi; composé par M. Mosca; accompagnement de piano ou harpe par Pacini; traduction française par M. de Gourbillon. Prix 4 fr. 50 cent.

Exposé succinct du seul *Système musical*, par Momigny. Prix 3 fr.

Quatrième Concerto, à violon principal, composé par P. Libon. Prix 9 fr. A Paris, chez Momigny, Boulevard Poissonnière no. 20. et au magasin de Chérubini etc.

Etudes pour la flûte à clés, composées de soixante-quatre exercices dans tous les tons, et divisées en deux parties; par J. G. Wunderlich. Prix 15 fr.

Romance du Pied de Mouton, variée pour la lyre, par Boissière fils. Prix 1 fr. 50 c.

Quatre romances nouvelles, avec accompagnement de piano, composées par J. Gèersaint. Prix 4 fr. 50 c.

A Paris, chez madame veuve Decombe, éditeur, marchande de musique et d'instrumens, quai de l'Ecole, no. 10. et au magasin de Chérubini etc.

Les Souhaits, romance imitée de la vingtième ode d'Anacréon, par M. A. J.; mise en musique, avec accompagnement de forté-piano, par P. M. G. Vaillant, élève de M. H. Berton. A Paris, chez l'Auteur, professeur d'harmonie, rue de la Michaudière, no. 12. et au magasin du Cherubini etc.

Menuet de Boeuf, par Haydn, avec accompagnement de piano, et l'anecdote qui y a donné lieu; gravé par Richomme. Prix 1 fr.

Desirée, Recueil de six Romances, avec accompagnement de piano; gravé par la même, et orné d'une gravure soignée. Prix 6 fr. A Paris, chez J. Pleyel, boulevard Bonne-Nouvelle no. 8.

Airs de *la Mort d'Adam*, paroles de M. Guillard, musique de M. Lesueur, chevalier de l'Empire, directeur de la musique de l'Empereur. Nro. 1—12. Chez Imbault, professeur et éditeur de musique, rue St. Honoré, no. 125. et au magasin de Cherubini etc.

Nouvelle Gavotte, avec introduction, pour piano-forté, composée par Casimir Litsky. Prix 2 fr.

Nouvelle Romance, musique de F. G. Bulet. avec accompagnement de piano ou harpe. Prix 1 fr. 50 c.

L'Amant Guerrier, musique nouvelle, par le même, avec accompagnement de piano ou harpe. Prix 1 fr. 50 c. A Paris, au magasin de Cherubini etc.

Un Jour à Paris, musique de Nicolo, arrangée pour l'harmonie par F. R. Gebauer. Première suite, 9 fr. deuxième, 9 fr.

Recueil des airs favoris des opéras d'Un Jour à Paris, Cimarosa, et des Rendez-Vous Bourgeois, musique de Nicolo, arrangés pour deux flûtes par Frédéric Chalon. Prix 6 fr.

Les mêmes, pour deux clarinettes, 6 fr. *idem*, pour deux violons, 6 fr. Au magasin de Cherubini etc.

Trois Quatuor, pour flûte, violon, alto et basse, composés etc. par L. H. Valentin. Ier Livre de quatuors. Prix 7 fr. 50 c. A Paris, au magasin de Cherubini etc.

Théorie musicale, contenant la démonstration méthodique de la musique, à partir des premiers élémens de cet art, jusques et compris la science de l'harmonie,

par A. F. Emy de l'Ilette; proposée au public par souscription.

Cet ouvrage sera gravé et imprimé sur beau papier. Il paroîtra en une seule livraison le 1er Janvier 1810. Le prix sera de 12 fr., exigibles seulement à la réception de l'ouvrage. La souscription est ouverte jusqu'au premier septembre 1809, inclusivement. On souscrit à Paris chez l'Auteur, rue d'Enfer, no. 13; et chez Jean, marchard d'estampes, rue Saint-Jean de Beauvais, no. 10.

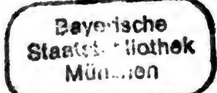
Nouveau Journal de Harpe. Troisième année No. XII, contenant *le Fleuve d'oubli*, romance de Blangini, et une Sonate, suivie d'un air varié. Chez B. Pollet, marchand de musique, palais du Tribunat, galerie de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Lycée, no. 3.

NEUE KUPFERSTICHE.

Portrait de M. Grétry, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur. Cette gravure, d'une ressemblance parfaite, peut se placer en tête des ouvrages littéraires de Grétry. Elle est gravée par M. Simon, d'après un dessin d'Ysabey. Prix 3 fr., et 6 fr. avant la lettre. A Paris, chez le Normant.

Monumens de sculpture anciens et modernes; publiés par Vauthier et Lacour. Un Vol. petit in folio, composé de 72 planches. Le premier cahier de ce recueil paraît en ce moment, les autres suivront de deux mois en deux mois. Chaque livraison sera composée de six gravures au trait, et sans autre explication que l'épigraphe gravée au bas de chaque planche. Le prix est de 4 fr. par livraison. On souscrit à Paris, chez Vauthier, peintre, rue Guénégaud, no. 5; chez Lacour, graveur, rue Hauteville, no. 27.

Les Hindoux, ou Description de leurs moeurs, costumes et cérémonies, dessinés d'après nature dans le Bengale, et représentés en 252 planches, par F. Balthazard Solvyns, 13e livraison de l'édition in folio. Le prix de livraison in fol. est de 36 fr. celui de la livraison in 4. est de 10 fr. On souscrit à Paris, chez l'auteur, et chez Henri Nicole, rue de Seine, no. 18.



NEUE LANDKARTEN.

Carte d'Allemagne d'après les traités de Presbourg et de Tilsit, par Brion et Maire. Nouv. edition, considérablement augmentée en 1809. Une feuille d'Aigle. Prix 4 fr. A Strasbourg et à Paris chez Treuttel et Würz.

Carte hydrographique de Pologne, etc. en une feuille grand-aigle. Prix 4 fr. A Paris, chez Collin, graveur et le Normant.





